BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +20 COULEURS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°15

LA FRUNDSBERG A ARHNEM

6E GRDI, À STONNE (1940)

MBV, LA MORT SUR RAILS !

1944 COMBATS DE CHARS EN LORRAINE

LA BATAILLE D'ARRACOURT (SUITE & FIN DU DOSSIER)

GUERRE IRAN - IRAK (1980-88)

Batailles & Blindés n°15
Bimestriel / Juillet-Août 2006
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 15 - F: 6,90 € - RD

Au cœur du combat aérien

En vente en kiosque

Pour tout renseignement et abonnement

Aéro-Éditions International

BP 31

47551 Agen-Boé Cedex

05 53 98 35 79

Et voilà, la fête est finie, l'aventure des « Bleus » vient de s'achever à l'*Olympiastadion* de Berlin, après une coupe du monde passionnante… De notre côté, entre deux matchs – nous ne sommes pas Marseillais pour rien ! – nous avons poursuivi notre installation dans nos locaux, attendant l'arrivée d'un nouveau salarié en septembre. En peu de temps, nos effectifs seront ainsi passés à sept collaborateurs, un renfort qui m'ouvre de nouvelles perspectives sur le plan éditorial.

Parmi celles-ci, la plus importante est indéniablement le lancement d'un second magazine, un bimestriel qui paraîtra en alternance avec « Batailles & Blindés ». Baptisée « Ligne de Front », cette revue est le fruit d'un long travail préparatoire réalisé avec mon secrétaire à la rédaction, Vincent Bernard ; clin d'œil de la vie et non des moindres, Vincent, qui, le 15 août, assistera à la naissance de « Ligne de Front » auquel il aura tant apporté, est devenu père il y a peu ! Ce nouveau titre, je l'ai voulu plein d'enthousiasme, tout comme l'est « Batailles & Blindés ». Sa ligne éditoriale, plus généraliste que celle de son aîné, nous permettra d'évoquer dans le détail des sujets qui n'ont pas leur place dans les colonnes de « Batailles & Blindés ». Avec « Ligne de Front », nous allons essayer d'écrire l'Histoire militaire différemment mais avec toujours autant de passion et de respect pour les combattants.

Parmi vous, d'aucuns s'interrogent sur l'avenir de la série « Trucks and Tanks » ; qu'ils soient rassurés, ils la retrouveront dans les mois à venir… mais pas sous sa forme actuelle. Mais chut, il est trop tôt pour évoquer nos projets en la matière. Sachez simplement qu'il n'est pas question d'en rester-là !

Reste que si nous aurons bientôt la fierté de compter deux revues en kiosque, je souhaite écrire que ce ne sera pas au détriment de la qualité de notre travail. Pas question de bâcler des textes ou de faire des choix iconographiques hasardeux dans le seul but d'en faire plus et plus encore. J'ajouterai que seul le plaisir de bien faire les choses nous anime, comme le montrera une fois encore le Hors-série n°3 de « Batailles & Blindés » consacré à l'épopée d'une petite unité de cavalerie mécanisée française prise dans la tourmente des combats de 1940.

À bientôt pour de nouvelles aventures et, d'ici-là, bonnes vacances à toutes et à tous !

Yannis Kadari

Batailles & Blindés numéro 15
Juillet – Août 2006
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaire à la rédaction : C. Valence - V. Bernard
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina

Conseillers à la rédaction :
H. Cance - A. Misner - C. Gillono - B. Collin - H. Wenkin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE B&B 15

4 MBV, la mort sur rails

Au début des années 30, parallèlement à la construction de trains blindés « classiques », les responsables de l'Armée Rouge réfléchissent à une nouvelle génération de matériels ferroviaires. Il s'agirait de produire un autorail blindé et lourdement armé, capable de combattre de manière autonome.

16 Un de ceux de la *8. Panzer-Kompanie*

Peu de temps avant le 17 septembre 1944, jour de l'opération « Market Garden », ce qui restait de la *10. SS Panzer-Division* « Frundsberg » fut mis au repos, en Hollande, afin d'y être reconstitué après l'hémorragie normande. Werner Lasinski revient sur ces combats avant de décrire la fin de « sa » division.

30 « Preux demeurons », le 6e GRDI à Stonne

Lorsque l'on évoque les combats de 1940, le nom de Stonne revient souvent, tant la lutte acharnée pour ce hameau ardennais a marqué les esprits. Mais la bataille de Stonne, c'est aussi l'histoire des unités qui vont s'y succéder, dont la première est le 6e GRDI, le groupe de reconnaissance de la 3e DIM.

40 « Tiger Jack » contre le Baron, suite et fin

Avec la dernière partie de notre trilogie lorraine, nous aborderons les opérations américaines visant à encercler Nancy ainsi que les contre-attaques allemandes et les batailles de chars qui en découlèrent, notamment dans le secteur d'Arracourt, où Sherman et Panther se livrèrent à des combats d'une rare violence !

60 Guerre Iran-Irak

Lorsqu'au mois de septembre 1980 Saddam Hussein lance ses divisions mécanisées à l'assaut de son voisin iranien, il est loin de se douter que la guerre qu'il vient de déclencher deviendra l'une des plus longues et des plus meurtrières que le Moyen-Orient ait jamais connu !

Vos rubriques :

38 *24x36* : l'album photos

80 *Fiche de lecture n°6* : « L'armée d'Hitler »

MBV LA MORT SUR RAILS

PAR MIKHAIL BARYATINSKIY

Au début des années 30, parallèlement à la construction de trains blindés « classiques », les responsables de l'Armée Rouge réfléchissent à une nouvelle génération de matériels ferroviaires. Il s'agirait de produire un autorail blindé et lourdement armé, capable de combattre de manière autonome ou bien en groupe. Le fait pour les Soviets de disposer d'autorails leur ouvriraient ainsi de nouvelles perspectives tactiques, notamment dans la répression des révoltes d'Ukraine ou du Caucase.

Le premier autorail blindé conçu par les Soviétiques remonte aux années 1933-34. Il est l'œuvre de l'ingénieur en chef Dyrenkov, responsable des bureaux d'études de la « Gudok Oktyabrya » *Zavod* implantée près de Novgorod. Bien que l'homme soit surtout connu pour sa participation au développement de la série des automitrailleuses BA-3, 6 et 9, ainsi que pour ses travaux sur le châssis expérimental de camion cuirassé D-13, il parvient à développer son prototype d'autorail en seulement quelques mois.

Baptisé D-2, celui-ci entre en service au sein de la *RKKA* dès les premières semaines de 1934. Versé à la 10e Division du *NKVD* (*Narodniy Komissariat Vnutrennikh Del* ou Commissariat Populaire aux Affaires Intérieurs), le premier D-2 opère en Ukraine et dans le sud-ouest de l'Union Soviétique, dans le cadre de missions pudiquement baptisées de « maintien de l'ordre ». Bien que n'étant pas d'une grande valeur sur le plan militaire, le D-2 est jugé suffisamment efficace dans des opérations de police pour que sa fabrication en série soit lancée par Moscou. Armé de deux canons de 76,2mm modèle 1902 en tourelle et de sept mitrailleuses Maxims SG-43 de 7,62mm, l'engin ne sera utilisé que par les unités du *NKVD*, chacune d'entre elles disposant de deux exemplaires.

À la même époque, à la demande des conseillers militaires évoluant dans le giron du Kremlin, le Directoire des Matériels Blindés décide de lancer de nouvelles recherches dans le même domaine. Cette fois-ci, il s'agit de produire un autorail capable d'être engagé au combat contre une armée ennemie, y compris face à des chars ou des unités mobiles. Dyrenkov étant tombé en disgrâce et la « Gudok Oktyabrya » *Zavod* étant soupçonnée d'abriter des ennemis du peuple entretenant des sympathies avec des puissances étrangères, c'est le bureau d'études SKB-2 de la « Kirovsk » *Zavod* de Leningrad qui, en 1935, hérite du projet ; celui-ci est baptisé MBV. Le dossier est confié à l'équipe de l'ingénieur Ivanov, un groupe spécialisé dans la conception des chars lourds. Parmi eux, on compte de grands noms de l'industrie militaire russe, dont Bogomolov, Kuzmin, Mikhailov, Sosov, Sychev, ou encore Fedorenko. Ce sont ces hommes qui travailleront sur, entre autres projets, la série des KV et de leur descendant direct, le puissant « Josef Stalin ». En 1936, un premier prototype du MBV – le c/n 01 – est assemblé sur les chaînes de montage de la « Kirovsk » *Zavod* ; il coûtera d'ailleurs la vie à quatre soudeurs, les malheureux ayant été écrasés par une plaque d'acier de plusieurs tonnes tombée d'un palan. Moins d'une année plus tard, une seconde machine suivra. Il s'agit du MBV c/n 02. Entre temps, comme tant d'autres personnages importants du complexe industrialio-militaire soviétique des années 30, le talentueux Ivanov aura été victime des grandes purges décidées par Staline. Officiellement arrêté par la police politique pour cause d'appartenance à une organisation trotskiste, il sera liquidé le 7 mai 1937, dans une forêt, près de Moscou. Quant à sa famille, elle partira en déportation en Sibérie. L'homme ne sera réhabilité que bien des décennies plus tard.

« LA MORT SUR RAILS ! »

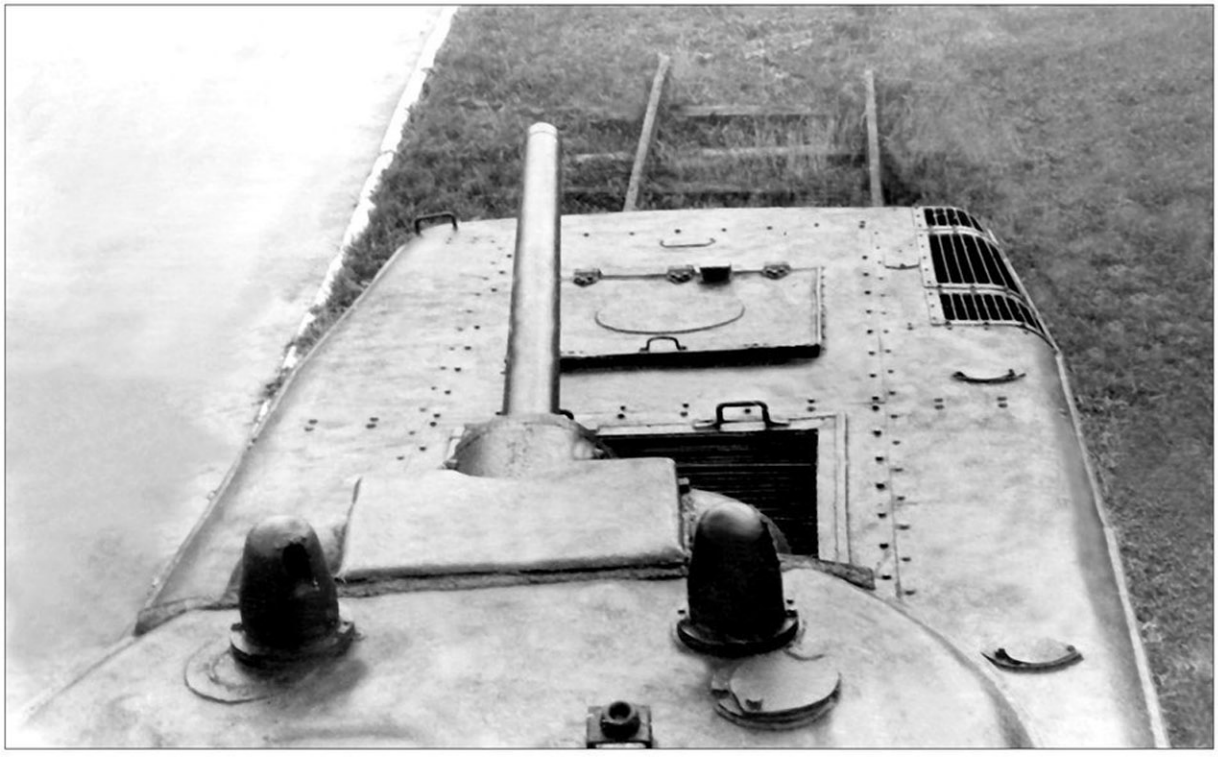
En attendant, les créations d'Ivanov, surnommées « la mort sur rails » par les ouvriers de la « Kirovsk », font leurs premiers tours de roues. Les deux prototypes du MBV sont globalement identiques. Leur coque blindée est constituée de plaques de blindage laminées inclinées à 10° par rapport à la verticale. Trois tourelles armées d'un canon de 76,2mm – directement inspirées de la tourelle principale du char moyen russe T-28 – sont disposées sur l'axe longitudinal des deux machines. Pour assurer aux autorails une capacité défensive face aux fantassins ennemis, dix mitrailleuses DT et Maxims SG-43 montées sur rotules et protégées par des volets blindés sont installées. Conscients de l'importance toujours croissante de l'aviation d'assaut dans les conflits modernes et de la menace mortelle qu'elle représente désormais, les concepteurs des MBV les ont équipés d'un affût quadruple de mitrailleuses antiaériennes. Fixé sur une plateforme, celui-ci peut être érigé, en cas d'alerte, grâce à un dispositif hydraulique actionné par l'équipage. *A contrario*, lorsque l'autorail est en mouvement, l'affût est maintenu en position basse, protégé à l'intérieur de la machine par une double trappe blindée. En complément, chacune des trois tourelles peut aussi recevoir une mitrailleuse DT montée sur affût P-40.

Les trois clichés présentés sur cette double page présentent le MBV c/n 02 tel qu'il apparaît aujourd'hui au musée des blindés russe de Kubinka, près de Moscou.

Photos auteur

La partie centrale de la coque des MBV fait office de centre nerveux de l'engin car c'est là que sont concentrés la passerelle d'où la machine est pilotée ainsi que le kiosque de commandement. L'analogie des termes utilisés avec ceux de la marine de guerre n'est pas innocente car, dans l'esprit des Soviétiques, les MBV, réunis en « flottes » ou non, sillonneront bientôt l'empire communiste pour y faire régner la loi du Kremlin tout comme leur flotte de guerre ! Le toit du kiosque est équipé d'un tourelleau mobile hébergeant un télémètre stéréoscopique. À proximité se trouve l'antenne-cadre du poste de radio 71-TK-1 ; la cabine radio proprement dite est quant à elle positionnée à la verticale du kiosque, dans la coque blindée de l'autorail. Immédiatement à l'arrière de la passerelle de pilotage se trouve le compartiment du projecteur télescopique. Plus en arrière encore, après la troisième tourelle, on accède au compartiment moteur. Il s'agit du même moteur que sur le char moyen multitourelles T-28 ; boîtes de vitesses et autres organes mécaniques en sont tout autant inspirés.

Le développement et la mise au point des autorails MBV sont indéniablement de francs succès pour l'industrie soviétique dans le sens où, à l'époque, aucun engin susceptible de soutenir la comparaison avec ces machines ne roule alors dans le monde. Bien qu'étant nettement moins longs que les trains blindés classiques russes ou européens, les MBV disposent d'une puissance de feu leur étant quasiment équivalente tout en étant plus rapides et bien plus manœuvrables que ceux-ci. Il convient tout autant de souligner que, du fait de leur motorisation et de l'absence de machines à vapeur, les MBV sont particulièrement discrets, aucun panache de fumée à l'horizon ne trahissant leur présence aux yeux de l'ennemi.



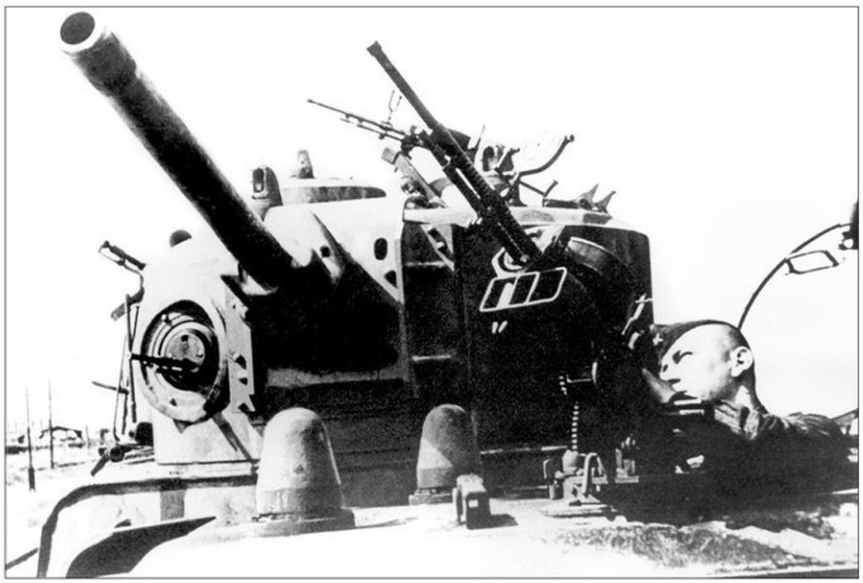
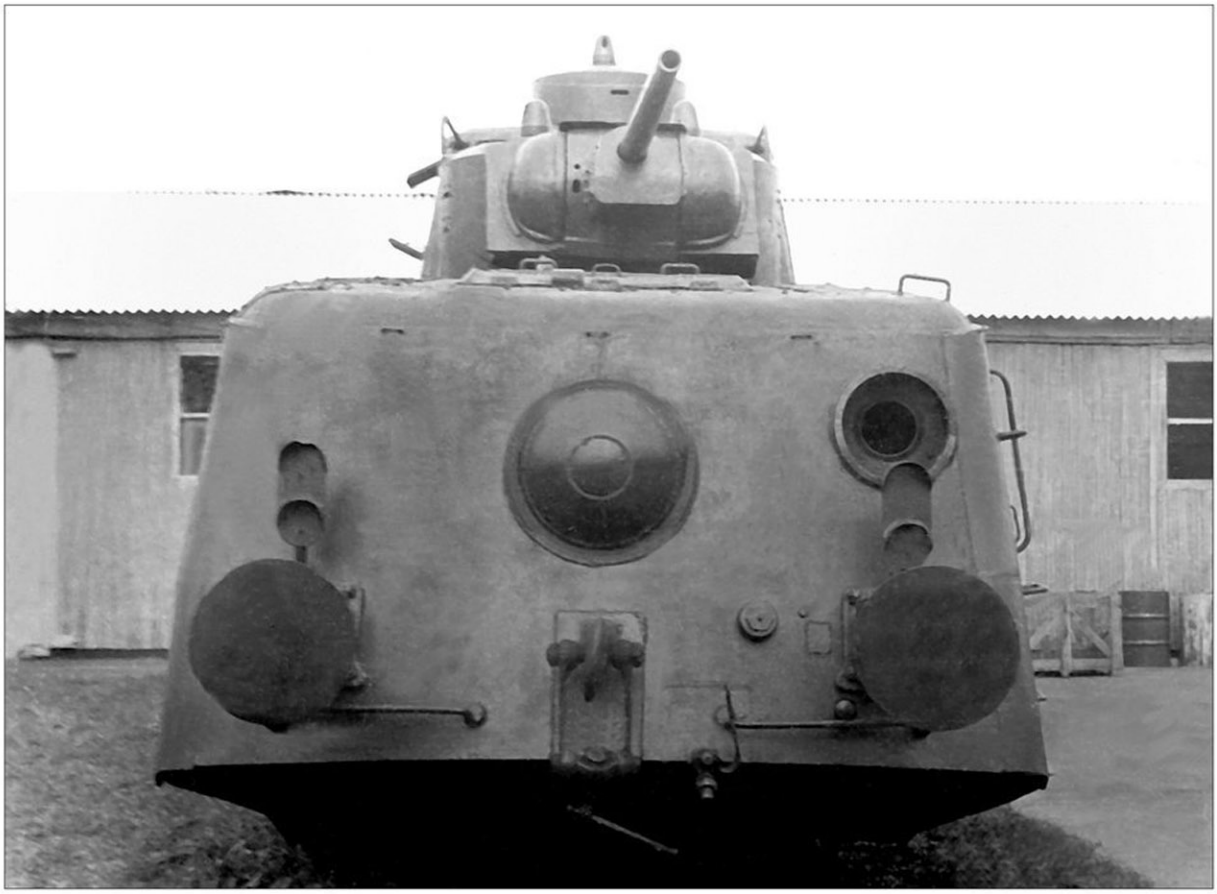


Photo datant de la Seconde Guerre mondiale, présentant les deux tourelles avant d'un MBV. À noter que celles-ci sont ici équipées de mitrailleuses antiaériennes de 7,62mm sur affût P-40.

DR

Sur le plan de la fiabilité et de l'entretien, les engins imaginés et conçus par l'ingénieur Ivanov tirent aussi leur épingle du jeu. Début 1939, l'autorail c/n 02 va ainsi parcourir plus de 25 000 kilomètres sans que la moindre réparation d'importance ne s'avère nécessaire ! Les résultats de ces tests de fiabilité sont tels que, dès le mois de mars de la même année, les MBV sont déclarés aptes à mener des opérations de guerre ; déjà, l'état-major général de l'Armée Rouge envisage de passer commande auprès de la « Kirovsk » *Zavod*. Un rapport daté de 1939 et archivé à Kubinka précise que, « *du fait de leur fiabilité, de leurs capacités opérationnelles, de leur armement et de la souplesse tactique qui caractériseraient leur emploi au combat, il est souhaitable que les MBV soient assemblés en grande série dans les meilleurs délais, même si cela devait déboucher sur l'arrêt total et définitif de la production des autres modèles de trains blindés.* » Un détail dans ce document est particulièrement intéressant et montre que, pour les autorités militaires russes, les autorails MBV auraient pu avoir à être engagés en-dehors des frontières de l'Union Soviétique, y compris en Europe occidentale, ce à court ou à moyen terme : « *la maintenance des MBV est si aisée que l'écartement des roues des engins pourrait être modifié en peu de temps et avec des moyens techniques dérisoires* » ; rappelons qu'en 1939, les voies de chemin de fer soviétiques jouissaient d'un écartement différent de celles de Pologne, de Roumanie ou encore d'Allemagne.

Toutefois, malgré l'engouement généré par les MBV auprès des officiers supérieurs soviétiques, de nouveaux travaux de recherche sont lancés au tout début de l'année 1941. Ceux-ci prennent place dans la « Krasniy Profintern » *Zavod* implantée à Bezhitsa, dans la région de Briansk ; il s'agit d'une usine qui s'est justement fait pour spécialité de produire des trains blindés. S'appuyant sur les solutions techniques développées par Ivanov et ses techniciens pour les MBV, les ingénieurs de la « Krasniy Profintern » travaillent à un nouvel autorail doté d'une coque ultra-profilée. Leur idée n'est ni plus ni moins que de reprendre un maximum d'éléments issus du nouveau fleuron de l'arme blindée soviétique, le T-34. Tourelle, moteur et mécanismes divers du char sont ainsi greffés les uns aux autres avec l'espoir de mettre au point un autorail encore plus puissant que le MBV. Malheureusement pour les Soviétiques, l'assemblage du premier prototype de cette machine sera interrompu à la mi-1941 pour cause d'invasion allemande ! L'évacuation des ouvriers et des machines-outils de la « Krasniy Profintern » vers l'Oural marquera la fin des travaux et fera du même coup des MBV les engins ferroviaires les plus modernes de l'arsenal stalinien lors de la Seconde Guerre mondiale.



CARRIÈRE OPÉRATIONNELLE

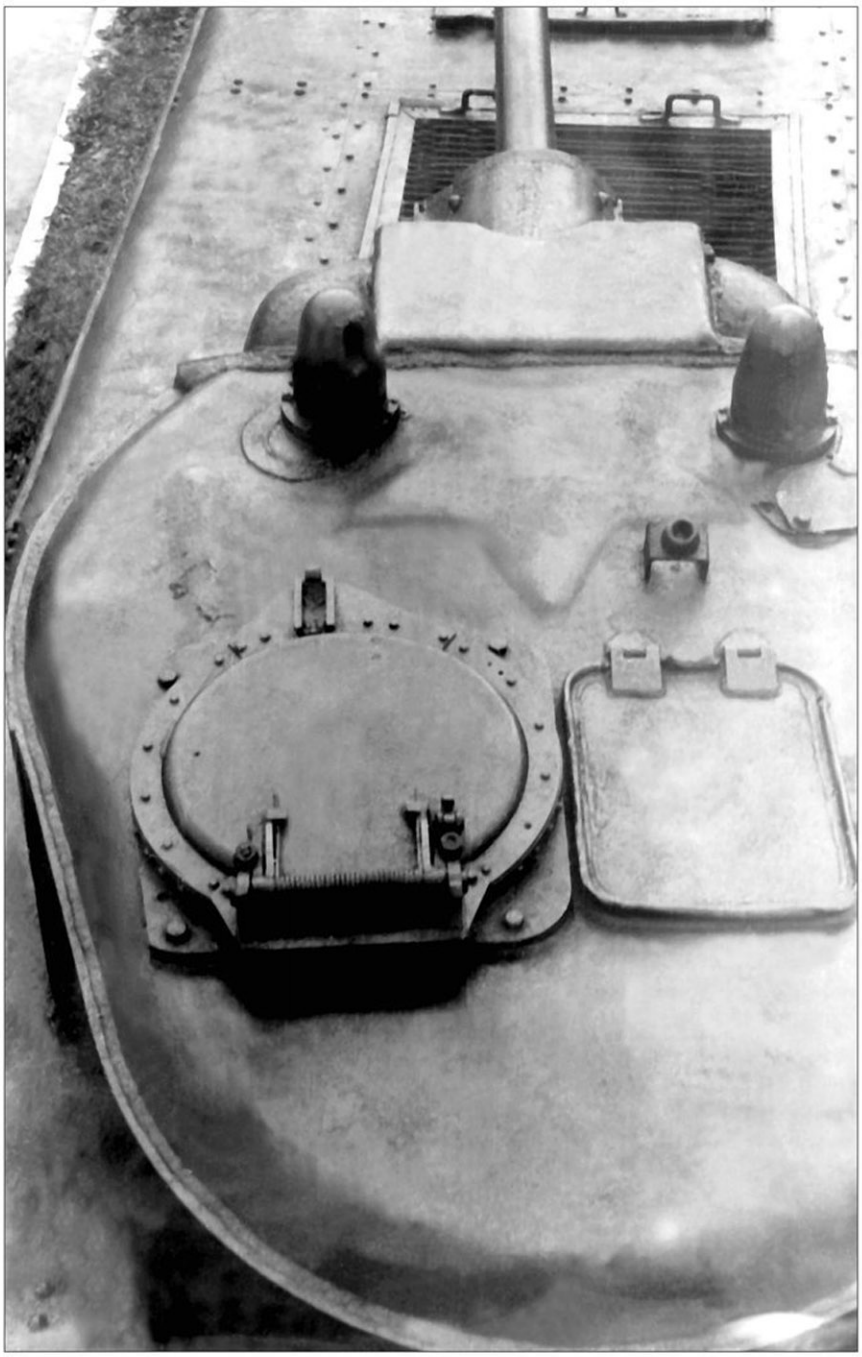
Lorsque, le 22 juin 1941, les divisions allemandes s'élancent à la conquête de l'Union Soviétique, les deux MBV sont dans le secteur de Leningrad où ils opèrent avec le train blindé c/n 60. En août, on retrouve le MBV c/n 02 près de la zone de Chudovo-Mga où il couvre la retraite des unités russes poursuivies par les troupes ennemies. Endommagé à plusieurs reprises, notamment lors d'une attaque aérienne, il est envoyé en réparation vers l'arrière pendant plusieurs semaines. Profitant de son immobilisation, les ingénieurs russes remplacent ses trois canons KT-28 par des L-11 plus puissants ; certes, il s'agit toujours de pièces de 76,2mm, mais elles jouissent de tubes plus longs – 30,5 calibres – qui autorisent une vitesse initiale plus élevée de leurs obus. Télémètre, optiques de tir et divers autres équipements sont aussi modernisés.

Le 14 octobre, le MBV c/n 02 est versé au sein du 1e bataillon du 12e régiment blindé autonome, au même titre qu'un simple char d'assaut ! Son commandant est alors le lieutenant G. Konovalov. Moins d'un mois plus tard, il rejoint le « Narodniy Mstitel », un train blindé avec lequel il est engagé près de Pontonnaya, Sapernaya et Izhory afin de barrer la route de la *Heeresgruppe Nord* marchant vers Leningrad. Ce tandem est rapidement renforcé par le « Stalinets-28 » et le MBV c/n 01. Les quatre engins participent activement à la bataille pour l'ex-capitale des tsars en procédant à des tirs d'artillerie quotidiens. Pour la première fois de leur histoire, les autorails combattent ensemble, au sein des 14e puis 30e *ODBP* (*Otdelniy Divizion Bronepoezdov* ou Bataillon Autonome de Trains Blindés). Au mois de mai 1942, tandis que la menace sur Leningrad s'est estompée pour un temps, le « Narodniy Mstitel » et le MBV c/n 02 forment le 71e ODBP. Rattachés à la 55e Armée, ils combattent alternativement contre les Allemands et les Finlandais. En février 1943, les deux autorails MBV sont de nouveau réunis au sein du 14e ODBP de la 23e Armée afin d'être engagés dans les difficiles combats de l'isthme de Carélie. Malgré les conditions climatiques extrêmes propres à cette région, les machines donnent toute satisfaction. Deux trains blindés supplémentaires, le « Stremitelniy » et le « Stoykiy », les soutiennent dans ces opérations. Quant aux personnels des machines, ils sont fournis par les équipages de la flotte de la Mer Baltique. Les marins sont aux ordres du capitaine A. Dotsenko.

En 1943, le MBV c/n 02 est de nouveau modernisé avec, entre autres, l'installation de canons F-34 de 76,2mm identiques à ceux montés sur les T-34. De l'automne jusqu'au mois de janvier 1944, il combat de nouveau autour de Leningrad en étant rattaché au groupe d'artillerie de la 142e Division de Fusiliers. À l'issue, on le retrouve avec la 2e Armée de Choc pour le compte de laquelle il est engagé dans la bataille de la Narva ainsi que dans le secteur de Tallin.

Si le MBV c/n 01 est immédiatement ferraillé après la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas le cas du c/n 02. De 1948 à août 1951, il est immobilisé dans les hangars de l'atelier militaire de réparations No. 65. Sur place, il est rééquipé avec un moteur diesel V-2. Ses câblages électriques sont entièrement revus, tandis qu'un nouveau dispositif de communication interne et de nouveaux équipements radio sont installés. Les freins Westinghouse sont aussi revus. Affût de DCA et projecteur télescopique sont démontés avant d'être purement et simplement supprimés. Pendant un temps, il est envisagé de monter sur l'engin un radar de tir artisanal, mais le projet est abandonné du fait des complications techniques qu'il laisse augurer. En août 1951, le MBV c/n 02 « nouvelle mouture » est soumis à une série de tests de fiabilité sur les voies de chemin de fer de Bryansk-Trosna puis Bryansk-Novaya ; en quelques jours, il parcourt ainsi plus de trois cents kilomètres, non sans rencontrer quelques soucis majeurs... Ces tests n'étant guère concluants et de nombreux problèmes techniques ayant été détectés, dont une importante surchauffe du moteur V-2, le c/n 02 technologiquement dépassé est laissé en l'état en 1952 avant d'être expédié à Kubinka afin d'y être stocké. Il y rouille paisiblement, oublié de tous, jusqu'en 1972, date à laquelle les responsables du nouveau musée des blindés soviétiques parviennent à obtenir l'accord de l'état-major général de l'exposer au public. De nos jours, le MBV c/n 02 est toujours visible à Kubinka où il vient d'être rénové.

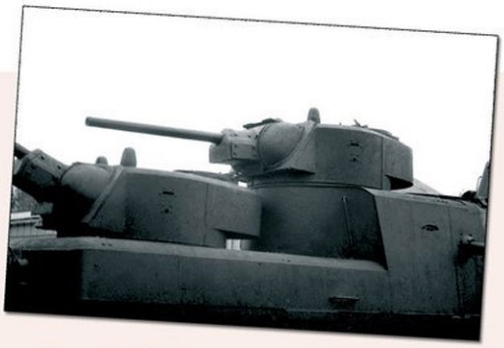
La rédaction de Batailles & Blindés tient à remercier Mr. Guennadi Sloutski pour son aide.



Ci-contre et en face :

Deux vues complémentaires du MBV de Kubinka.

Photos auteur



Données techniques du MBV c/n 02

Type	Autorail blindé monocoque
Modèle	MBV-2
Constructeur	Kirovskiy Zavod, Leningrad
Date de mise en service	13 avril 1937
Équipage	40 hommes
Poids en ordre de bataille	79,8 tonnes
Poids à vide	72,5 tonnes
Longueur	19,22 mètres
Largeur	3 mètres
Hauteur	4,40 mètres
Armement principal	3 canons de 76,2mm L-11 (puis F-34)
Élévation maximale des L-11	+25°
Élévation maximale des F-34	+34°
Dotation en munitions des canons	361 obus
Mitrailleuses SG-43 Maxims sur rotule	4 (10, 962 cartouches)
Affût antiaérien	1 (quadruple)
Mitrailleuses DT	9 (22,000 cartouches)
Optiques de tir en tourelle (viseur télescopique)	TOD-2 (L-11), TMFD (F-34)
Périscope en tourelle	PT-1 (L-11), PT-4-7 (F-34)
Périscope du chef d'engin	PTK
Blocs de vision	14 (avec vitre Triplex)
Puissance du moteur	500cv à 1 440t/mn
Capacité du réservoir	700 litres
Boîte de vitesses	5 rapports avant / 5 rapports arrière
Suspension	À ressort
Système de freinage	Westinghouse
Communication interne	Six postes de téléphone
Communication externe	Un poste radio 71-TK-1

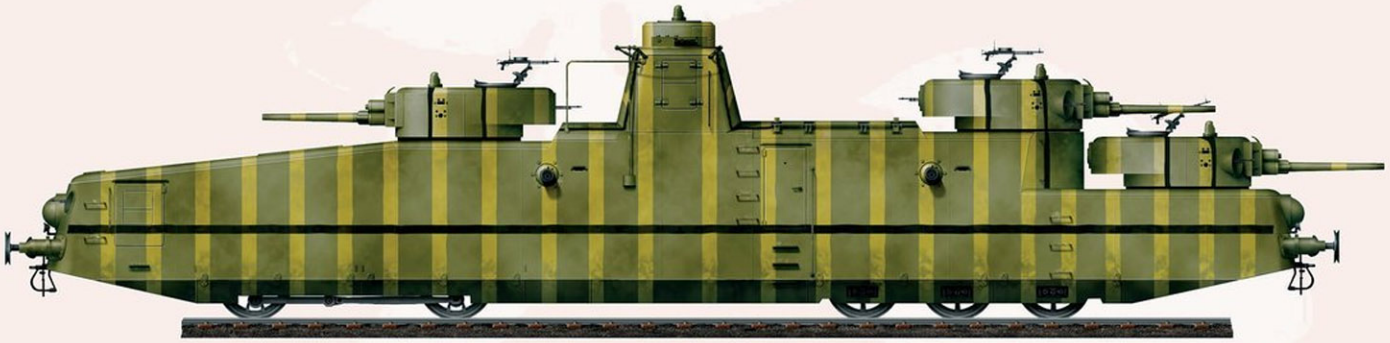
Blindage

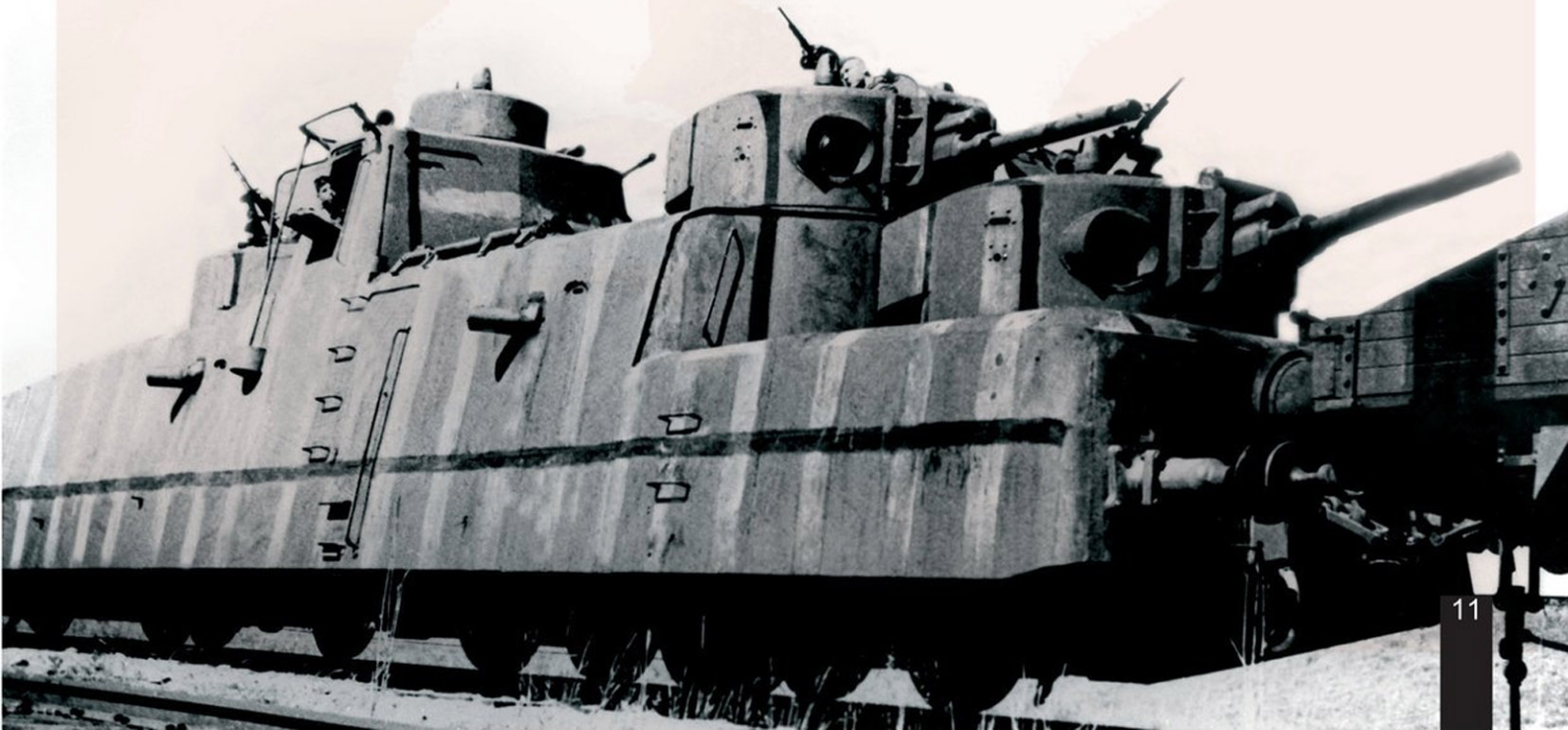
Tourelle	20mm
Caisse (avant)	20mm
Caisse (côtés)	16mm
Caisse (toit)	10mm
Caisse (plancher)	8mm

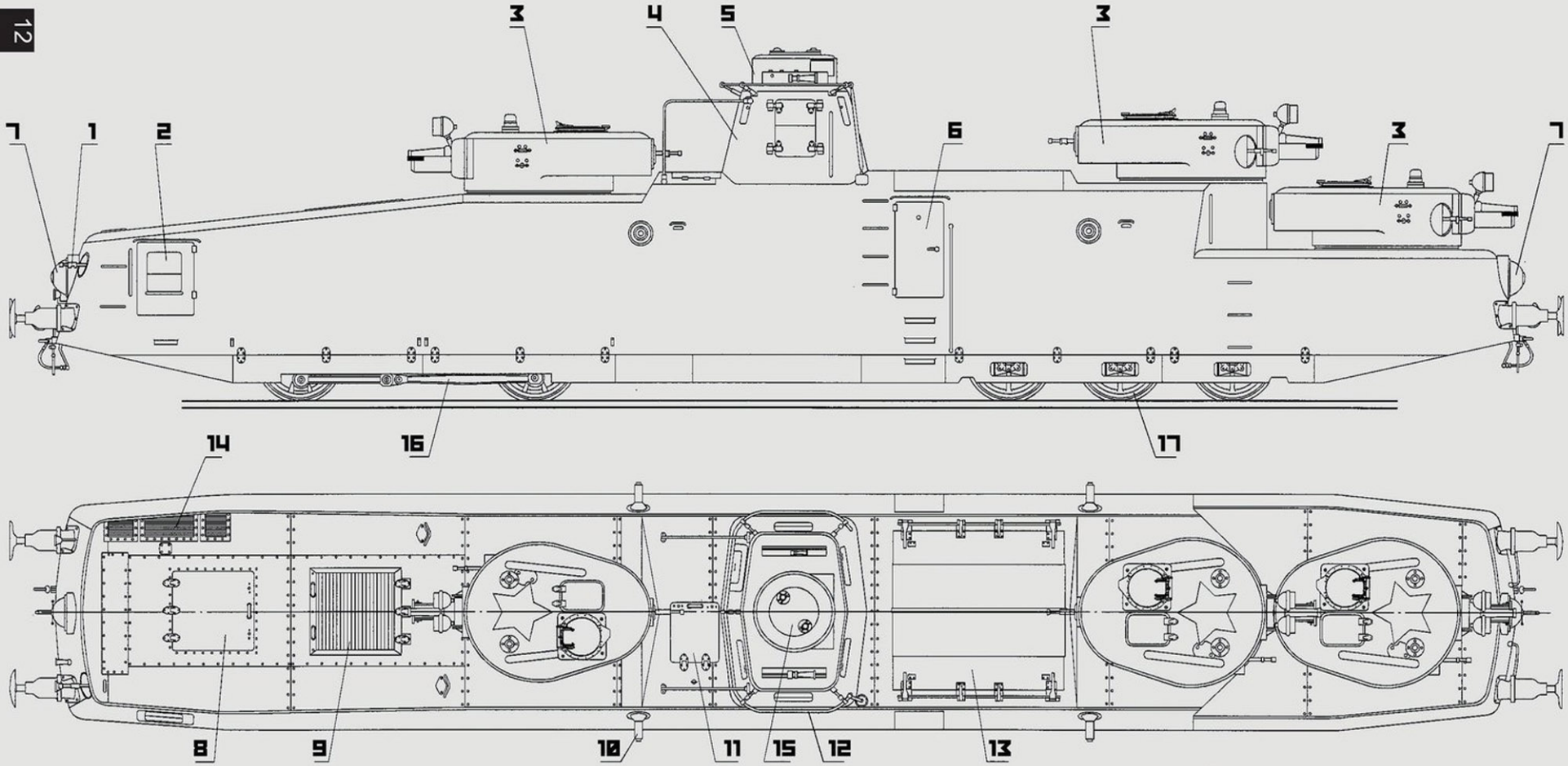
Azimut

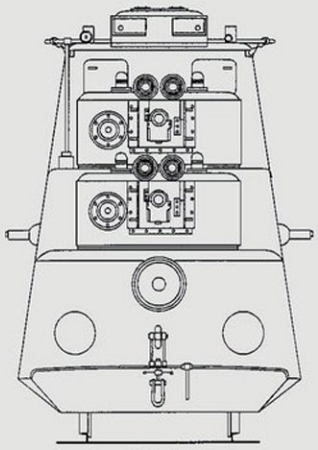
Tourelle No. 1	280°
Tourelle No. 2	318°
Tourelle No. 3	276°

За Ленинград

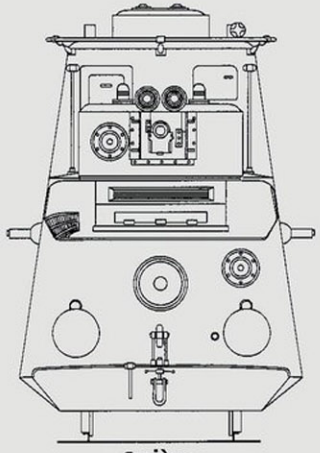








Avant



Arrière

MBV

1 - Mitrailleuse DT arrière
2 - Trappe arrière d'accès pour l'équipage
3 - Tourelles
4 - Poste de pilotage
5 - Tourelleau du télémètre et du viseur stéréoscopique
6 - Trappe avant d'accès pour l'équipage
7 - Phare (avec volet blindé)
8 - Trappe d'accès au moteur
9 - Grille de ventilation du moteur
10 - Mitrailleuses latérales Maxims
11 - Trappe du projecteur
12 - Antenne radio
13 - Trappe de l'affût de mitrailleuses antiaériennes
14 - Grille de ventilation du moteur
15 - Trappe du viseur stéréoscopique
16 - Bogie (moteur)
17 - Bogie

© MIKHAIL BARYATINSKIY

Ligne de Front N°1

1900-2000 : un Siecle de Guerre Terrestre : Analyses, Documents et Temoignages

NOUVEAU

EN KIOSQUE
LE 16 AOUT 2006

DOSSIER : LES PARAS

Des premiers conflits modernes de la fin du XIX[e] siècle à la guerre du Golfe de 1991, en passant par les deux déflagrations mondiales et quarante ans de guerre froide, l'art de la stratégie militaire a connu plus d'évolutions que durant tout le reste de l'Histoire. En un siècle, des armes rayées aux missiles de croisière, des zeppelins aux satellites espions, de la cuirasse au blindage réactif, la guerre est devenue industrielle puis technologique. Elle est aussi et surtout devenue totale. Au milieu de cette tourmente, seuls les combattants sont demeurés les mêmes, avec leur peur, leur espoir, leur courage.

Articulé autour de la Seconde Guerre mondiale qui marquera la fin d'un monde et la naissance d'un autre, au travers d'articles et de rubriques, ***Ligne de Front*** abordera toute la complexité de la guerre, en privilégiant le regard du témoin, du stratège et du combattant. Tous les deux mois, dans chaque numéro, vous retrouverez des documents pour découvrir, des articles analytiques pour démontrer, des récits et des témoignages pour comprendre mais aussi pour ressentir.

Dans ***Ligne de Front***, vous trouverez un vaste dossier d'une cinquantaine de pages abordant sous différents angles un thème fort ou une campagne mémorable. Mais aussi, et parce qu'il n'y a pas d'Histoire sans sources, une partie documentaire mettra à votre disposition des données essentielles et des éléments d'archives, lesquels seront analysés en étant remis dans leur contexte. Enfin, outre des rubriques à découvrir, des articles « hors dossier » vous plongeront au cœur des opérations et des combats, directement sur la ***Ligne de Front*** !

Mobilisation générale le 16 août 2006 !

CARAKTERE
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille – FRANCE

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Ligne de Front pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°1 inclus**.
France : **35.00 euros** - UE, Suisse et DOM-TOM : **40.00 euros** - Reste du monde : **45.00 euros**

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

E-Mail (facultatif) : ..... Téléphone (Facultatif) : .....

Mode de Paiement :

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Mandat Postal ☐ Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)

☐ Carte Bancaire

VISA EUROCARD MasterCard

Numéro de carte : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / .....

Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

UN DE CEUX

DE LA 8. PANZER-KOMPANIE

PAR PIERRE TIQUET

Peu de temps avant le 17 septembre 1944, jour du déclenchement de l'opération alliée « Market Garden », ce qui restait de la *10. SS Panzer-Division* « Frundsberg » fut mis au repos, en Hollande, afin d'y être reconstitué après la grande hémorragie normande. Dans le cadre des renforcements, nous accueillîmes des jeunes volontaires de la *Waffen-SS* venant des dépôts et ayant reçu une formation militaire basique, ainsi que des hommes issus de la *Luftwaffe*, de la *Kriegsmarine* et même de l'*Ordnungspolizei* ! Parmi ceux-ci, aucun n'avait reçu d'instruction pratique ou même théorique quant aux combats de chars. Or, de notre côté, faute de disposer de *Panzer*, nous n'avions aucune possibilité de les former correctement. Au final, nous nous contentâmes de les entraîner aux techniques de combat des fantassins, ce qui n'était déjà pas si mal. De fait, il y avait beaucoup de choses à faire et le temps passait très vite !

Puis ce fut le 17 septembre, un beau et chaud matin de dimanche. La *8. Panzer-Kompanie* fut mise en alerte maximum car des parachutistes anglais avaient envahi une partie de la zone de cantonnement de la « Frundsberg ». Nous étions installés dans le petit village de Barchem, près de Rurlo. Nos consignes étaient de protéger le lieu et ses alentours. Toutefois, notre secteur resta calme. Plus au sud, à Arnhem, nos camarades firent un excellent travail, surtout si l'on considère le peu de moyens qu'ils avaient à leur disposition. En grosso modo dix jours, l'attaque fut enrayée. Je reviendrai sur l'affaire d'Arnhem en présentant les témoignages de plusieurs de mes camarades qui, eux, prirent véritablement part aux combats contre les « Diables Rouges ».

Pour ma part, les jours et les nuits passèrent paisiblement, jusqu'au moment où nous fûmes appelés pour aller percevoir, à Bocholt, en Allemagne, des *Panzer* flambant neufs. Vous imaginez sans mal la joie qui fut la nôtre ! Ces blindés se trouvaient dans la forêt de Wiener, à peut-être deux ou trois kilomètres de la ville, à l'abri d'un éventuel raid aérien sur les usines où ils avaient été assemblés. Nous nous sommes présentés au responsable du site afin de prendre livraison des chars. Tout étant en ordre, on nous conduisit jusqu'à nos engins. Nous n'en crûmes pas nos yeux ! Il y avait là des Panther tout neufs, parfaitement bien alignés les uns à côté des autres. Nous étions heureux comme des gosses venant de recevoir un nouveau jouet. Nous n'attendions plus que l'ordre de transport en bonne et due forme pour repartir avec nos machines. Mais rien ne vint et les jours passèrent sans que ce papier ne soit émis, signé et tamponné ; fichus bureaucrates ! Ça faisait déjà huit jours que nous étions là. Entre temps, nous avions appris à mieux connaître le Panther. À longueur de temps, on s'asseyait dedans pour faire plus ample connaissance avec la « bête ». Enfin, un jour, l'ordre de transport arriva de je ne sais plus trop où. Et c'est là que nous comprîmes pourquoi ce document avait été si long à être établi… Les blindés allaient être versés à une autre unité ! Je n'ai jamais su à quelle division ils furent finalement attribués mais, ce que je peux vous dire, c'est que notre déception fut immense. Les jours et les mois passèrent jusqu'au 16 décembre 1944 où je fus appelé à Eichstätt, près d'Ingolstadt, afin de suivre des cours de transmissions. J'aurais préféré rester avec les camarades de ma Kompanie mais, un ordre étant un ordre, je m'y rendis sans perdre de temps. C'est ce qui m'amena à ne pas prendre part à la dernière grande offensive allemande à l'ouest, celle des Ardennes. Mais revenons aux fameux combats de septembre 1944 en Hollande.

À quelques jours de l'opération aéroportée alliée, notre *Kommandeur*, le *SS-Brigadeführer* Heinz Harmel, résumait ainsi la situation de la division : « *Suivant les ordres de Berlin, la « Frundsberg » devait re-compléter ses effectifs* – Wiederaufstellung – *en Hollande, dans la région de Rurlo et Nimègue. Mon* IB *avait notamment distribué les ordres aux unités de ravitaillement ainsi qu'aux transmissions qui devaient se regrouper à l'est d'Arnhem. Ceci était aussi valable pour les éléments du train et les véhicules devant être réparés ; ce qui fut fait dans les premiers jours de septembre. Le 7 septembre 1944, le* II. SS-Panzerkorps*, qui depuis le 4 était rattaché à la* 7. Armee*, s'établissait ainsi : l'état-major du* SS-Panzerkorps *avait été implanté près de Doetinchen. Les éléments de la* 9. SS-Panzer-Division *« Hohenstaufen » étaient dans le secteur d'Apeldoorn, Arnhem, Dieren et Zupthen, tandis que la « Frundsberg » avait ses quartiers à Doesburg, Didam, Heerenberg et Eibergen. Mon poste de commandement divisionnaire était établi à Rurlo.*

À partir de la première semaine de septembre, la division pouvait compter sur les unités suivantes :

- Un SS Panzer-Grenadier-Regiment *(partiellement motorisé)*

- Deux SS Artillerie-Abteilungen *(motorisées)*

- Un SS Panzer-Pionier-Bataillon (partiellement motorisé)

- Une SS Flak Artillerie-Abteilung *(partiellement motorisée)*

- Une Panzer-Aufklärung-Abteilung *(partiellement motorisée et équipée de… vélos !)*

Suite à l'évolution de la situation dans la zone d'Aachen – Aix-la-Chapelle – où nos troupes étaient aux prises avec les Américains, outre la remise en condition des personnels et des matériels rapatriés de France, la Heeresgruppe B *du* Generalfeldmarschall *Walter Model avait ordonné aux deux* SS Panzer-Divisionen *du* II. SS-Panzerkorps *de chacune constituer une* Kampfgruppe *en guise d'unité d'intervention rapide*. »

C'est ainsi que la *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen » avait organisé la sienne autour d'un noyau dur de *Panzer-Grenadiere* (*Kampfgruppe* « Segler ») tandis que la *10. SS Panzer-Division* « Frundsberg » fournissait la *Kampfgruppe* « Heinke »,

du nom de son chef, le *SS-Sturmbannführer* Heinke, à ce moment-là « patron » du SS-Feld-Ersatz-Bataillon 10. La *Kampfgruppe* « Heinke » était composée d'un Bataillon du *SS Panzer-Grenadier-Regiment 21*, d'une batterie du *SS Panzer-Artillerie-Regiment 10* ainsi que d'une Kompanie issue du *SS Panzer-Regiment 10* « Langemark ». Dans la nuit du 8 au 9 septembre 1944, sur ordre, la *Kampfgruppe* « Heinke » vint se mettre à disposition de la *1. Fallschirmarmee* en se rendant à Weert à marche forcée.

Voici les souvenirs d'un officier de la *4. Batterie* de la *SS Flak Artillerie-Abteilung 10* engagé à Arnhem :

« *À l'issue de la bataille de Normandie, la* 4. Batterie *fut la seule à avoir sauvé la totalité de ses pièces de* 3,7cm. *Nos canonniers firent leur travail avec abnégation pour permettre à un maximum de nos camarades de sortir de l'encerclement de Falaise et de franchir la Seine. Pour passer celle-ci, nos troupes utilisèrent l'unique pont de voie ferrée encore debout dans notre secteur. Celui-ci avait été plus ou moins*

Personnels de la *SS Flak Artillerie-Abteilung 10* engagés dans le secteur d'Arnhem en septembre 1944.

Coll. P. Tiquet

consolidé grâce à l'habileté du SS-Hauptscharführer *Wölfle. C'est d'ailleurs lui qui, un à un, guida les véhicules sur l'étroite voie de passage. Malheureusement, nous eûmes encore à déplorer la perte de quelques bons copains…*

C'est ainsi que, quelques semaines plus tard, la 4. Batterie*, éprouvée par les combats de France, se retrouva à l'est d'Arnhem, positionnée près d'une batterie de 8,8cm. La* 4. *était à Ede, les 8,8cm à Elten. C'est là que nous reçûmes des renforts. Il y avait des sous-officiers de la* Waffen-SS*, pour la plupart des blessés qui sortaient d'hôpitaux ou de sanatoriums, ainsi que des membres de la* Luftwaffe*. Ils avaient été versés dans notre unité du fait de la pénurie croissante d'avions et d'essence. À quoi bon les maintenir sur des terrains et des aérodromes où ils n'avaient presque rien à faire alors que la* Luftwaffe *manquait d'appareils et que, nous, nous manquions de soldats ! C'est aussi à cette époque qu'une nouvelle* 5. Batterie *de* Flak (2cm) *fut constituée. Une partie de son équipement, dont la majorité des canons, nous avait été cédé par notre division sœur, la* 9. SS-Panzer-Division *« Hohenstaufen ». C'était à la mi-septembre. Il faut bien comprendre qu'à cette époque, la « Frundsberg » disposait à peine de la puissance de feu d'une* Panzer-Brigade *; et encore, il nous manquait les chars ! D'ailleurs, la division avait été éclatée en plusieurs* Kampfgruppen *qui opéraient indépendamment. De notre côté, le principal souci était le manque endémique de munitions pour les* 3,7cm*. Le ravitaillement ne suivait plus. C'est pour ça qu'à la veille de l'attaque des Anglais, quelques chauffeurs de mon unité avaient été expédiés à Ede afin d'y récupérer des caisses d'obus. En attendant, nous nous étions momentanément transformés en simples fantassins.*

Le 17 septembre 1944, nous fûmes surpris par l'attaque aéroportée alliée dans la région d'Arnhem. J'étais installé au poste de commandement de ma batterie établi devant une auberge d'Ede lorsqu'une énorme quantité d'avions et de planeurs apparut dans les cieux. Le vrombissement des moteurs était très impressionnant ! Très vite, les corolles des parachutes se multiplièrent. Sans attendre, nous avons alors lancé des reconnaissances pour savoir où l'ennemi venait de se poser. Les 2cm *de la* 5. Batterie *en position le long du Bas-Rhin purent abattre sept avions avec leur planeur en remorque. La* 4. Batterie*, renforcée par des* 2cm *issus des* Flak-Regimenter 21 *et* 22*, ainsi que des* 3,7cm *sur châssis de* Panzer IV *appartenant à la division, prirent en charge la défense du Pannerden-Kanal. En même temps, nous faisions le coup de feu contre les Anglais, les Canadiens et même des Polonais dans le secteur de Pannerden, Loo et Angeren.* »

Un autre vétéran de la *4. Batterie* raconte :

« *Après les péripéties de Falaise, le passage de la Seine puis la retraite via la Belgique, nous sommes arrivés, épuisés, dans la zone d'Arnhem. Notre* Zug *y fut transformé en une* Kampfgruppe *dont la mission était d'établir un bouchon antichar sur le canal Albert. Là, près de Hasselt, un clocher servant d'observatoire à l'artillerie ennemie fut pris pour cible par l'un de nos* 3,7cm Flak *; en fait, nous avions constaté l'ouverture et la fermeture intempestive d'une fenêtre en haut de ce clocher. Au fil des jours, nous avons épuisé nos dernières munitions. N'ayant plus de véhicules de servitude, nous avons été contraints d'envoyer nos automoteurs vers l'arrière pour ravitailler. En attendant leur retour, nous sommes restés sur place en tant que fantassins.*

Belle vue arrière de deux *Möbelwagen camouflés* de la *10. SS-Panzer-Division* photographiés dans le secteur d'Arnhem. On notera les différences existantes entre les deux machines : sorties des échappements, garde-boues arrières, etc. Rappelons qu'en allemand Möbelwagen signifie "fourgon de déménagement" !

Bundersarchiv

C'est à ce moment-là que Montgomery déclencha l'opération « Market Garden ». En une poignée de minutes, nous fûmes ainsi confrontés à des dizaines puis des centaines de parachutistes ennemis parfaitement bien entraînés. Avec un jeune camarade, il devait avoir dix-sept ans tout au plus, nous servions une MG42. Nous étions positionnés sur une butte, près d'une voie de chemin de fer. À une vingtaine de mètres se trouvait la maison du garde-barrière. Sur notre gauche, légèrement en retrait de notre position, il y avait trois adjudants du Heer *et, une vingtaine de mètres encore plus bas, deux camarades de la « Frundsberg » et un gars de la* Luftwaffe *qui couvraient nos arrières. Quelle pagaille ! Nous étions débordés de tous les côtés ! Soudain, dans des buissons, je distinguai des Britanniques avançant très prudemment dans notre direction. Le doigt sur la gâchette, les laissant s'approcher encore un peu, je les suivai du bout du canon de ma mitrailleuse. Toutefois, lorsque je me décidai à presser la détente, au lieu d'entendre le staccato de la MG, un silence lourd et pesant nous enveloppa… Quelle merde, le percuteur venait de se briser net ! N'ayant ni pièces de rechange pour réparer ni une autre arme à ma disposition, la situation me sembla plus que désespérée. Heureusement, deux camara-*

Suite de l'article page 24

Ci-contre et en face :

Sd.Kfz 10/4 armé d'un *2cm Flak* de la "Frundsberg" engagé aux Pays-bas face aux paras britanniques.

Coll. P. Tiquet

À l'occasion de la publication de la seconde partie des souvenirs de Werner Lasinski, ancien *Waffen-SS* de la « Frundsberg », nous vous proposons une brève notice biographique du *Kommandeur* de la division, le *SS-Brigadeführer* Heinz Harmel.

Fils d'un officier général du service de santé de l'armée du *Kaiser*, Heinz Harmel voit le jour le 29 juin 1906, à Metz ; une ville qu'il quittera dans la précipitation et la douleur, étant encore enfant, pour cause de Première Guerre mondiale… Ce déracinement va jouer un rôle prépondérant dans l'existence du jeune homme. Supportant mal la défaite de l'Allemagne et l'armistice de novembre 1918, refusant les clauses du *Diktat* de Versailles ainsi que les humiliations à répétition dont est frappée l'Allemagne de la république de Weimar, Harmel suivra le même parcours mental que des millions de ses contemporains et concitoyens.

Sympathisant de la cause patriotique et nationaliste, il participe régulièrement à diverses réunions apolitiques. Puis progressivement vient le temps de l'engagement pour Harmel. C'est ainsi qu'il s'inscrit auprès du mouvement des Wandervögel ; initiée par Karl Fischer, cette organisation a été fondée « *en réaction contre les rigidités bourgeoises, les attitudes dépravées des « années folles », le matérialisme à outrance et le snobisme berlinois* », dixit les textes de l'époque. Avec les Wandervögel, notre adolescent découvre les auberges de jeunesse, la vie au grand air, le sport, les randonnées en forêt et la camaraderie. Pour autant, il se refuse à rejoindre une autre organisation de jeunesse, celle des *Hitlerjugend*, qu'il estime bien trop engagée politiquement. D'ailleurs, en 1933, lorsque les dirigeants des Wandervögel refuseront de se fondre dans la masse des *Hitlerjugend*, le mouvement sera purement et simplement interdit puis dissout par les nazis.

En attendant, après un passage héroïque au sein du *Freikorps* « Roßbach», avec lequel il combat sur la Baltique, notamment contre les Lituaniens, le jeune Heinz, pétri de patriotisme, s'engage dans la *Reichswehr*. Il rejoint l'*Infanterie-Regiment 6* cantonné à Ratzbourg, en Saxe. Nous sommes au printemps 1926, Harmel a alors dix-neuf ans. Si la vie martiale lui convient parfaitement, elle n'est toutefois pas sans danger et c'est ainsi qu'il est blessé à l'œil droit lors d'un exercice de tirs de grenades en 1928. L'avis des médecins est unanime et sans appel, il doit être réformé.

Après avoir quitté le service actif tout en obtenant d'être versé dans la réserve, Harmel multiplie les petits boulots. Il travaille dans l'industrie puis l'agriculture, allant de droite et de gauche, dans toute l'Allemagne, au gré des annonces qu'il recense dans les journaux. Parallèlement, il rejoint le *Stahlhelm* [mouvement d'anciens combattants à l'idéologie conservatrice – NdlA] comme sympathisant puis en tant que membre à part entière du fait de son engagement aux côtés de Gerhard Roßbach.

Membre de la réserve avec le grade d'*Oberfeldwebel*, Harmel est rappelé pour une période sous les drapeaux en octobre 1935. La *Wehrmacht* vient de naître, la *Reichswehr* n'est plus. Affecté à l'*Infanterie-Regiment* « Lübeck », il reprend vite goût à cette vie de soldat pour laquelle il voue une véritable passion. C'en est au point qu'à l'issue de sa période de réserve, il demande à rempiler. Cependant, les mêmes causes produisent les mêmes effets et, à la vue de son dossier médical, la réponse de l'armée est négative. Ne reste alors comme unique solution à Heinz que de poser sa candidature au sein des *SS-Verfügungstruppe*, les futures *Waffen-SS*. Bien que souffrant de son problème de vue, il est tout de même admis au sein du *Regiment* « Germania ». Il y sert un temps comme *SS-Oberscharführer* avant de rejoindre le « Deutschland », avec le grade de *SS-Untersturmführer*. Harmel vient de trouver une seconde famille où il peut

Heinz Harmel en Union Soviétique. Il est alors *SS-Sturmbannführer* au sein de la division "Das Reich".

Bundersarchiv

Harmel lancé des explications tactiques avec Otto Kumm (debout, à gauche), quelque-part en Russie.

Bundersarchiv

mettre en application nombre des leçons qu'il a tirées de son passage dans le mouvement des Wandervögel. Promu *SS-Obersturmführer* le 30 janvier 1938, il est muté au sein du tout nouveau *Regiment* « Der Führer » constitué à Vienne, en Autriche.

S'enchaînent ensuite la *Westfeldzug*, où il est décoré des Croix de Fer de seconde et première classes pour son action en Hollande, l'opération « Marita » dans les Balkans puis la préparation de la campagne contre l'Union Soviétique, que l'officier débutera brillamment à la tête du *II./« Der Führer »* en tant que *SS-Sturmbannführer*. Le 4 décembre 1941, on le retrouve toujours au sein de la *SS-Division* « Das Reich », dans le secteur de la *Heeresgruppe Mitte*, mais cette fois en tant que *Kommandeur* du *Regiment* « Deutschland ». Tandis que le gros de la division est rapatrié en 1942 en Europe occidentale pour y être transformé en *SS-Panzer-Grenadier-Division*, Harmel reste en Russie, dans la zone des opérations de la *9. Armee*, avec une *Kampfgruppe* de quelques milliers d'hommes aux ordres de Matthias Kleinheisterkamp. En 1943, Sa participation active à la brillante reconquête de Bielgorod puis à la titanesque bataille de Koursk valent au récemment promu *SS-Standartenführer* la Croix de Chevalier (31 mars 1943) puis les feuilles de chêne (7 septembre 1943), dont il est le 296e récipiendaire. Pour autant, la carrière exemplaire d'Heinz Harmel est brutalement interrompue le 2 octobre par une blessure au crâne. L'état médical de l'homme est tel, qu'il est évacué par avion sanitaire en Allemagne où il entre en convalescence à l'hôpital de la *Waffen-SS* d'Hohenlychen. À sa sortie, mis en réserve générale, il est expédié par sa hiérarchie, en avril et mars 1944, près de Berlin afin d'y suivre une formation de *Divisionskommandeur*. Promu *SS-Oberführer* le 18 mai, Harmel est officiellement nommé à la tête de la *10. SS Panzer-Division* « Frundsberg » où il remplace le *SS-Gruppenführer* Karl Fischer von Treuenfeld. Les suites de l'histoire de la division et de notre homme sont connues, notamment les combats de Normandie, la traversée de la Seine puis le repli vers les Pays-Bas via la Belgique. Le 7 septembre 1944, alors que la *Wehrmacht* semble s'effondrer à l'ouest et que tout indique, a priori, que la guerre est perdue pour le *Reich*, Harmel est nommé *SS-Brigadeführer und Generalmajor der Waffen-SS*. Le 15 décembre, après les combats d'Arnhem, à la veille de l'offensive des Ardennes, tandis qu'il s'apprête à opérer en Alsace où, malgré des moyens matériels limités, il menacera les positions alliées à plusieurs reprises, Harmel reçoit les glaives pour sa *Ritterkreuz*. Prise dans la tourmente des derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, engagée sur l'*Ostfront*, la « Frundsberg » se délite avant d'éclater en une myriade de petites *Kampfgruppen*. Harmel est alors envoyé à la *SS-Junkerschule* de Klagenfurt où il doit demeurer jusqu'à nouvel ordre. Désobéissant aux ordres reçus, il repart au feu après avoir constitué un groupe de combat « fait de bric et de broc ». C'est ainsi qu'il termine la guerre, à la tête d'une *Kampfgruppe* de quelques centaines d'hommes rattachée à la *Heeresgruppe E*. Fait prisonnier par les Américains près de la Bohème Moravie, il est relâché après quelques mois de captivité.

Après-guerre, Heinz Harmel trouve un emploi de représentant de commerce qu'il conservera jusqu'à sa retraite. Humble, modeste, discret mais terriblement efficace au combat et déterminé dans ses actes, Harmel est d'une certaine façon l'antithèse des officiers *SS* tels que l'on a coutume de nous les présenter dans le sens où son engagement au sein de l'Ordre Noir n'aura été pour lui qu'une opportunité, celle de reprendre du service comme soldat et de pleinement vivre sa passion pour le métier des armes.

L'ex-*Kommandeur* de la « Frundsberg » est décédé le 2 septembre 2000, à Krefeld, laissant derrière lui une veuve, trois enfants et de nombreux petits-enfants.

Un *StuG III* vient de dépasser l'épave d'un tramway détruit dans les faubourgs d'Arnhem. Faute de disposer d'armes antichars lourdes, même à l'aide de leurs PIATs, les paras britanniques seront souvent impuissants face aux canons d'assaut allemands. Ces derniers emporteront la décision à de nombreuses reprises, procurant aux fantassins un soutien non négligeable.

Bundersarchiv

des réalisèrent la gravité de notre situation et les « allumèrent » aussitôt. Les paras britanniques étaient bloqués, mais pour combien de temps... Leurs tireurs d'élite firent un carnage parmi nos troupes et c'est ainsi que les trois vieux « juteux » du Heer *furent abattus l'un après l'autre d'une balle dans la tête. Très largement surclassés, nous fûmes obligés de décrocher et de nous replier pour sauver notre peau. Une fuite qui, malgré nos efforts, se conclura par notre capture. Fait prisonnier, je pensais vivre mes derniers instants car je savais que, la plupart du temps, les Alliés ne prenaient pas de gants avec des* Waffen-SS*… Mais, grâce à Dieu, ce ne fut pas le cas cette fois-ci !* »

Le *SS-Rottenführer* Rüsing de la *1. Kompanie* de la *SS Flak Artillerie-Abteilung 10* évoque ses souvenirs des combats contre les « Diables Rouges » :

« *À marche forcée, en vélo ou en bus, nous avions reçu l'ordre de rejoindre la* Kampfgruppe *« Heinke » qui venait d'être formée. Nous devions passer par Arnhem, Nimègue, Helmond, Eindhoven, Valkens et Waard. Arrivés sur place, malheureusement, nous n'avons trouvé personne. Peu de temps après, on nous a incorporés au sein d'une unité de* Fallschirmjäger *engagée contre les pointes ennemies au sud des Pays-bas. En tout et pour tout, hormis leurs armes individuelles, ceux hommes ne disposaient que de deux Steyr brinquebalantes,*

Un *Zug* de *StuGe III Iang* de la *Stug-Brigade 280* progresse dans les rues d'Arnhem en direction d'Oosterbeek où les paras britanniques se sont rentranchés. Sur la gauche du cliché, une Kübelwagen détruite sert de sépulture à un cadavre...

Bundersarchiv

Des prisonniers britanniques passent devant un *StuG III Ausf. G* dans la zone des opérations de la "Frunsberg" et de la "Hohenstaufen".

Bundersarchiv

d'une douzaine de vélos dépareillés et de deux MG42. Ventilés dans divers petits groupes de combat aux ordres de sous-officiers expérimentés, notamment du fait de leur participation à la bataille de Normandie, nous avons multiplié les escarmouches, provoquant des pertes sensibles chez nos adversaires. L'idée n'était aucunement d'affronter les Anglais du XXX Corps *de Brian Horrocks, mais plutôt de les harceler et de les gêner le plus souvent possible. Pour ce faire, nous ne devions surtout pas nous faire accrocher. Vers le 15 septembre, nous avons été rattachés à la* SS Panzerjäger-Abteilung 10 *du* SS-Obersturmbannführer *Röstel ; celui-ci avait était muté du* Heer *à la* Waffen-SS *quelques temps plus tôt. Un matin, je fus réveillé en sursaut par les aboiements rauques des* 7,5cm *de la* Panzerjäger-Abteilung. *Sur une route voisine, plusieurs chars britanniques brûlaient déjà. Après ces combats, je fis un bilan rapide de nos moyens de feu et des personnels. Il ne me restait plus que douze combattants, chacun ayant un* Panzerfaust, *deux MG42 avec suffisamment de munitions pour tenir quelques jours, et quatre vélos… destinés à transporter l'ensemble ! Et dire que nous faisions partie de l'une des plus puissantes divisions cuirassées du* Reich *!*

À l'aube du 17 septembre, après une toilette expresse, je réunissai mes « jeunes » dans une cave abandonnée pour distribuer mes consignes. Nous étions en train de finir quelques conserves de viandes assorties de fruits lorsque, vers midi, un concert endiablé de cloches doublé de vrombissements qui n'étaient pas ceux de moteurs de chars mais d'avions se fit brutalement entendre. Sortant prudemment de mon abri, je vis alors dans le ciel bleu des dizaines et des dizaines de bimoteurs tirant des planeurs. Ils avançaient, les uns derrière les autres, alignés comme à la parade. Sans un mot et sans concertation, nous nous mîmes à couvert, comme par réflexe, car, depuis la Normandie, nous ne connaissions que trop bien les effets dévastateurs des Jabos *qui escortaient généralement ces escadres aériennes. Et, de fait, il ne fallut que peu de temps pour qu'au loin les premiers sifflements des roquettes se fassent entendre. Nous n'étions pas visés mais nos camarades devaient déguster, et pas qu'un peu ! C'est donc « au son du canon » que nous marchâmes pour rejoindre le gros de nos troupes et prendre nos ordres. À mesure que nous progressions, voyant passer au-dessus de nous des planeurs, nous faisions feu avec nos mitrailleuses lourdes, provoquant certainement des dommages et des pertes à l'intérieur. Pas très loin de la zone d'atterrissage de l'ennemi, nous vîmes arriver trois jeeps sur lesquelles étaient hissés des drapeaux arborant de grandes croix rouges. Il s'agissait d'ambulances et, contrairement aux us et coutumes* de l'Ostfront, *à l'ouest, les uns et les autres respectaient les lois de la guerre, enfin, le plus souvent… Nous sommes arrivés près d'une position tenue par des Américains qui établissaient à l'aide de leurs radios, dont les mâts d'antenne déployés trahissaient la présence, un poste de commandement avancé. Nous nous déployâmes, chacun armé d'un* Panzerfaust *et avec une cible différente. Au moment donné, nous avons alors fait feu sur l'ennemi. Les rafales des MG42 fauchèrent les « Amis » qui pouvaient encore courir... Nombre de corps jonchaient le sol. Aussi difficile à comprendre que cela puisse être pour ceux qui n'ont jamais fait la guerre, pour nous, combattants allemands anonymes, c'était une belle revanche sur les mauvais jours passés en Normandie ! Pressentant une éventuelle riposte blindée, les chars britanniques du* XXX

Sourire pour ces soldats allemands s'étant emparés d'une Jeep-radio américaine ! Faute de recevoir suffisament de matériels, la "Frundsberg" conservera nombre d'engins alliés capturés quasiment jusqu'à la fin de la guerre. C'est ainsi que, après la bataille d'Alsace, Heinz Harmel fera engagé des M4 de prise face aux chars soviétiques, sur le front de l'est !

Coll. P. Tiquet

Corps *n'étant pas loin des zones de saut américaines, nous avons décroché pour rejoindre nos lignes, à la faveur de la nuit. Un camion nous prit en charge. Les jours suivants, nous avons rejoint les polders de la région de Elst. La guerre se poursuivait pour nous.* »

Le *SS-Sturmmann* Erwin Markowski de la *3. Kompanie* du SS Panzer-Grenadier-Regiment 21 évoque à son tour « Market Garden » :
« *En septembre 1944, après notre repli de France, notre unité se rassembla dans la région de Deventer. Petit à petit, des camarades de la* 3. Kompanie *arrivèrent jusqu'en Hollande, seuls ou en groupes. En guise de renforts, nous reçûmes des hommes de la « Hohenstaufen » mutés chez nous et des gars du* SS Feld-Ersatz-Bataillon 10 *arrivant de Brünn. C'est le* SS-Obersturmführer *Eugen Vogel qui nous avait instruits lors de la formation du* SS Panzer-Grenadier-Regiment 21 *en France qui prit la tête de notre unité. Avec mes comparses, Lochbrunner et Wagner, qui me « suivaient » depuis notre formation en France, nous devions nous occuper des nouveaux. Lors des premiers combats de Galicie, j'avais obtenu la Croix de Fer de 2e Classe en tant que chef de pièce* s.MG – schwere Maschinengewehr, *soit mitrailleuse lourde. De notre ancienne* Kompanie, *nous n'étions plus que douze. En plus de nos armes individuelles, on ne pouvait compter que sur deux MG42 et… c'était tout ! Pas de mortiers, pas de canons, rien !*
Le dimanche 17 septembre 1944, une attaque aérienne massive eut lieu dans la région d'Arnhem ainsi qu'en Hollande méridionale. Immédiatement, nous reçûmes l'ordre de monter au combat. Notre mission était de contre-attaquer plein sud, jusqu'aux abords d'Arnhem, plus précisément en direction de l'ouvrage d'art de la ville, soit à environ quarante kilomètres de nos points de départ. Or, des véhicules, nous n'en avions pas… Aussi, c'est avec des vélos réquisitionnés auprès de la population civile que nous nous sommes portés vers nos objectifs. Le soir venu, aux abords immédiats de la ville, nous sommes tombés sur des soldats du Heer. *Les malheureux, ils étaient complètement démoralisés, abattus. Ils nous criaient :* « Les Tommys sont partout ! » *Nous avons poursuivi jusqu'aux faubourgs de la ville où nous avons abandonné nos bicyclettes pour nous mettre en formation de combat. Nous avancions de part et d'autre de la rue, en file indienne, en nous couvrant mutuellement, avec comme point de mire le pont d'Arnhem. On ne voyait aucun habitant, ni aux fenêtres, ni dans les rues. Les maisons semblaient désertes, abandonnées. Au loin, on distinguait des échanges de coups de feu. Des débris de matériels britanniques gisaient au sol, éparpillés. Au fur et à mesure de notre approche, nous commencions à essuyer des tirs de l'ennemi. Nous étions désormais au contact de l'ennemi. Comme nous avions peu de matériels, on en profitait pour ramasser le maximum d'armes et de munitions ayant appartenu à l'ennemi. Les combats de rue se multipliaient, d'une bâtisse à l'autre, parfois dans la même maison, nous au rez-de-chaussée, les Anglais à l'étage. Quel carnage… Les parachutistes britanniques avaient piégé les portes et les fenêtres à l'aide de grenades et d'explosifs. Les déloger ne fut pas chose facile, d'autant que, jour après jour, nuit après nuit, ces combats acharnés devenaient épuisants. De part et d'autre, le sommeil commençait à manquer.*
Dans nos lignes, on soignait des prisonniers anglais

mais aussi des Néerlandais qui, eux-aussi, vivaient ce calvaire. Au cours d'une nuit, un semi-chenillé nous ravitailla en munitions et Panzerfauste. *Dans le lot, il y avait aussi quelques* Sturmgewehr, *un fusil d'assaut automatique idéal pour ce genre de combats. Par contre, aucun ravitaillement en vivres… En fait, depuis notre arrivée en Hollande, les gamelles n'étaient pas ou peu approvisionnées et il fallait se débrouiller avec ce que l'on trouvait sur place, notamment dans les vergers ou bien les caves des maisons. Pas question de piller, mais pas question de mourir de faim non plus. Et voilà que nous reçûmes la visite d'un observateur de la* Luftwaffe *venu prendre des repères pour une éventuelle attaque de stuka ! Cela me fit froid dans le dos… En Galicie, à Buczacz plus précisément, malgré ces fameux repères posés par les observateurs, nous avions eu à subir l'attaque de nos propres avions avec les conséquences que l'on peut imaginer. Par chance, l'attaque sur Arnhem n'eut pas lieu !*

En attendant, les Anglais s'accrochaient, tenant bon près de la grande église, la prison et les rampes du pont. Impossible d'aller pas plus loin sans prendre des risques incommensurables. Un 8,8cm *de la* Flak *positionné sur l'autre rive du fleuve nous soutenait de son tir tendu. Avec précision, il réduisait un à un les nids de résistances situés dans les maisons. Et lorsque nous passâmes près de ces constructions, il ne restait plus que des ruines fumantes et des décombres dans lesquels gisaient les cadavres des paras. Nuit et jour, cela continuait, sans cesse. De mon côté, j'avais monté ma mitrailleuse sur trépied afin de jouir d'une plus grande précision. Cependant, la MG42 était une arme très gourmande en munitions, plus de mille coups à la minute, et, de nouveau, celles-ci commençaient à nous faire défaut…*

Lorsque aujourd'hui je repense à tout ça, je me demande encore comment nous avons pu nous en sortir ? La différence de moyens, aussi bien en hommes qu'en armements, était patente. Les Anglais avaient tout et nous presque rien. Nous n'étions que quelques-uns avec des munitions comptées, fatigués par les combats et avec, dans notre cas, comme seul véhicule, qu'un unique et vénérable triporteur trouvé dans une chocolaterie abandonnée ! Et malgré tout ceci, nous avions une foi inébranlable dans notre mission. À Arnhem, il fallait tout le temps être sur ses gardes car, en face, l'Anglais était également un combattant d'élite qui, sachant profiter de la moindre erreur, pouvait vous faire passer de vie à trépas en un instant. L'un de mes camarades fut ainsi touché par un sniper, en plein cœur. Il était aussi « vieux » que moi. Il venait de fêter ses dix-neuf ans…

D'autres jours et d'autres nuits de combat. Puis, par un beau matin, des hurlements en Allemand emplirent la rue le long de laquelle nous nous étions camouflés : « Ne tirez pas ! Les Anglais se rendent ! » *Il s'agissait de soldats allemands faits prisonniers au cours des jours précédents que les paras avaient envoyés à notre rencontre pour parlementer. Leur situation s'était empirée. Se rendre était pour eux la seule solution acceptable. Ils nous confièrent leurs blessés au milieu desquels nous retrouvâmes des camarades ex-prisonniers avec qui nous avions passé les épreuves des terribles combats de Normandie. Malheureusement, certains n'avaient pas supporté cette nouvelle bataille et leurs nerfs avaient lâché... Nous partageâmes nos cigarettes avec les Britanniques et leur donnâmes à boire et à manger. Nos pertes avaient été lourdes. Notre chef, le* SS-Obersturmführer *Vogel, était lui-même tombé en première ligne. Le reste de la Kompanie était perclus de fatigue. Ces combats incessants nous avaient épuisés. Malgré tout, nous étions fiers. Les quelques* Frundsberger *que nous étions étaient parvenus à tenir tête à une force supérieure en nombre et en matériels.*

Peu de temps après, nous fûmes de nouveau rattachés à la Kampfgruppe *« Knaust ». Le pont étant maintenant libre, nous devions nettoyer l'autre rive du fleuve, dans la région d'Elst, afin d'en chasser les paras. C'est au cours de ces combats que je reçus une balle dans le genou. Elle me fit horriblement souffrir ! Un semi-chenillé sanitaire me ramena vers l'arrière. À mes côtés se trouvait un* Major *du* Heer *en tenue de combat, Ritterkreuz au cou. À mon grand étonnement, il me montra sa jambe de bois ! Cherchant à me rassurer, il me déclara dans un grand éclat de rire :* « Je peux encore courir *». C'était le* Major *Knaust en personne, le chef de cette* Kampfgruppe *appartenant à la* Brigade *« Sonnenstuhl ».*

Après ces relations de la bataille d'Arhnem, retrouvons Werner Lasinski pour les derniers jours de la guerre.

Pour notre part, comme je l'ai écrit, notre secteur fut calme. À l'issue de « Market Garden », la *8. Panzer-Kompanie* fut acheminée vers Strasbourg, en Alsace, avec le gros de la division. Sur place, nous fûmes engagés contre les Américains et les Français. Au sujet de ces combats, je me dois de citer en exemple le *SS-Untersturmführer* Erwin Bachmann de la *1. Panzer-Kompanie* qui, tels nos bons vieux Hussards, captura nombre de chars ennemis. Pour ses prouesses, il fut d'ailleurs décoré de la *Ritterkreuz*.

En février 1945, nous avons été transportés sur l'*Ostfront*, en Poméranie, pour nous battre contre les Soviétiques qui, comme les Alliés occidentaux, étaient parvenus jusqu'aux frontières du Grand *Reich*. Rattachés à la *11. Armee – Heeresgruppe* Weichsel, nous devions combattre les T-34 et les Stalin avec des Sherman de prise. Malheureusement, les munitions américaines avaient été utilisées en Alsace et nous dûmes trouver une solution. Le calibre dont nous avions besoin était du 7,5cm. Or, aucun de nos projectiles de

7,5cm ne faisait l'affaire. Nous avons alors essayé une munition française. Elle était dans nos stocks en de grandes quantités. Ces obus dataient de la *Westfeldzug*, la campagne à l'ouest du printemps 1940. À la surprise générale et pour notre plus grande joie, notre tour de passe-passe donna un résultat satisfaisant ! Globalement, ça fonctionnait assez bien et nos munitions françaises tirées depuis des chars américains firent quelques dégâts chez les « Popofs ».

Mars 1945 ; notre *Kommandeur*, le *SS-Obersturmbannführer* Otto Paetsch, venait de tomber près de Stettin lorsque nous fûmes envoyés vers la Silésie, à Lauban, à côté de Breslau. Là, nous restâmes quelques temps avant de devoir nous replier vers Spremberg, avec de lourdes pertes en hommes et en matériels. Entre temps, les Russes nous avaient encerclés. Il nous fallait choisir, soit sortir soit, comme à Stalingrad, capituler. Nous avons choisi de forcer le passage et d'évacuer ce chaudron ; peu importaient les pertes et, tant qu'à mourir, autant le faire les armes à la main ! Les Soviets s'y attendant, ils déversèrent des tonnes d'obus et de roquettes sur nos positions. Je me souviens encore de ces heures terribles et je pense toujours avec autant d'effroi aux nombreux camarades qui y ont laissé leur vie ainsi qu'aux civils refluant de l'est qui se trouvèrent eux aussi pris au piège de cet enfer.

Le lundi 7 mai 1945, je conduisis le dernier *Sturmgeschütz* de la *8. Panzer-Kompanie* par Aussig sur l'Elbe, en Tchécoslovaquie. Cet engin était peut-être même le dernier blindé de tout le *SS-Panzer-Regiment 10 « Langemark »*. Toutes les rues étaient pavoisées de drapeaux blancs qui pendaient des fenêtres et des balcons ; autant de signes de reddition. Quelle tristesse ! Nous avions encore assez de carburant et de munitions dans notre *StuG* pour combattre un temps et nous ne pouvions imaginer que la fin était désormais si proche. Pourtant, le soir-même, nous avons appris par la radio de bord l'annonce de la capitulation. Ce fut confirmé dès le lendemain matin. Pour nous, il n'était pas question de capituler et de nous rendre comme ça. Nous poursuivîmes notre marche vers l'Ouest jusqu'au 10 mai, d'ailleurs sans le moindre contact avec l'ennemi. Ce matin-là, réservoir quasiment à sec, nous avons dû nous résoudre à dire au revoir à notre machine, sans la détruire. Pour nous, équipage de blindé, la guerre était terminée. Un monde, le nôtre, s'écroulait brutalement. Nous nous étreignîmes une dernière fois avant de prendre des directions différentes pour essayer de rejoindre nos familles et de survivre dans un nouvel ordre mondial. Mais, cela est une autre histoire.

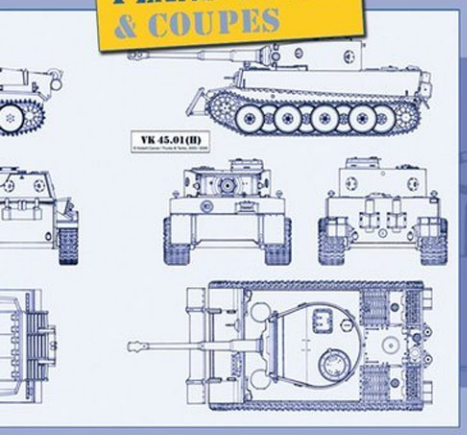
Cette photo résume à elle-seule l'ambiances des combats de Hollande à l'automne 1944 ! Un groupe de combattants allemands, mêlant soldats du *Heer* et de la *Waffen-SS*, installé à bord d'une Jeep capturée, escorte des prisonniers alliés vers leurs lignes.

Bundersarchiv

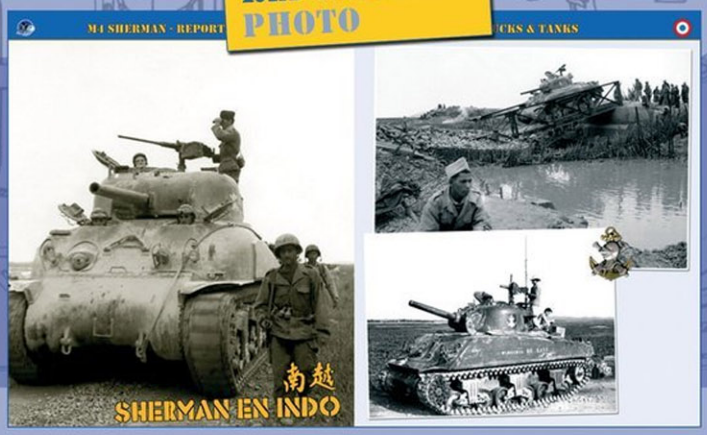
TRUCKS & TANKS

Renseignements au 04 91 76 50 55 ou sur info@caraktere.com

PLANS 4 VUES & COUPES



REPORTAGES PHOTO



VUES INTÉRIEURES

BON DE COMMANDE

Oui, je désire recevoir le(s) fascicule(s) de la toute nouvelle collection **Trucks and Tanks** coché(s) ci-dessous ! Chaque fascicule est vendu franco de port : **16.00 euros** pour la **France métropolitaine - 17,50 euros** pour l'**UE,** la **Suisse** et les **DOM-TOM - 19,00 euros** pour le **reste du monde**.

☐ Trucks and Tanks "M4 Sherman" ☐ Trucks and Tanks "Panzerkampfwagen VI Ausf. E - Tiger I"

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Ville : ..... Code postal : ..... Pays : .....

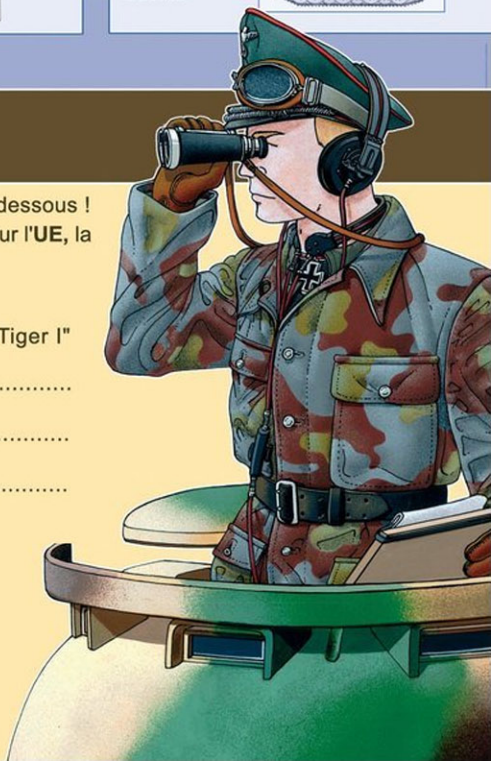
☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Mandat Postal ☐ Virement SWIFT (Merci de nous contacter)

☐ Carte Bleue (Visa/Mastercard) ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ...../..... Signature

Bon de commande à retourner à :
Caraktère SARL - Service Commercial - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille (France)

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.



Retrouvez l'épopée du 6e GRDI dans Batailles et Blindés Hors série n°3...

Le Petit Journal
50 cent.
Edition de PARIS
23e ANNEE N° 3256
Vendredi 10 MAI 1940

Le sous-lieutenant Salaberry

PREUX DEMEURONS

Le 6e GRDI dans la bataille de Stonne

Lorsque l'on évoque les combats de mai 1940, un nom revient souvent, celui de Stonne, tant la lutte acharnée pour le contrôle de ce hameau ardennais dominant une position d'importance a marqué les esprits. Ainsi, du 15 au 18 mai, le village changera dix-sept fois de mains ! Parmi les faits d'armes français à Stonne, il en est un qui est resté dans toutes les mémoires, celui de la charge de la première compagnie de B1 bis du 41e BCC, à la tête de laquelle, à bord du char « Eure », se trouvait le capitaine Pierre Billotte, futur Français libre et compagnon de la Libération. Mais la bataille de Stonne, c'est aussi l'histoire d'une multitude d'unités qui vont s'y succéder, dont la première est le 6e GRDI, le groupe de reconnaissance de la 3e Division d'Infanterie Motorisée (DIM).

Cet article est un préambule à la parution d'un hors-série intitulé « Preux demeurons » et traitant de l'histoire du 6e GRDI ; un ouvrage étonnant car bâti autour d'un corpus de témoignages d'Anciens recueillis et synthétisés par Erik Barbanson, auteur passionné par l'histoire de la cavalerie motorisée française et ses combats de 1940. « Preux demeurons » vous emmènera avant-guerre au 6e GAM de Compiègne, aux côtés des hommes du 6e GRDI, dans la Sarre, durant l'hiver 1939-40, avant de suivre les combats de Stonne et du massif du Mont-Dieu, mais aussi ceux de Champagne, de Somme et de Normandie, en juin, sans oublier un crochet par l'Écosse, avec le Corps Expéditionnaire Français envoyé en Norvège. Parmi les nombreux récits qui composeront le cœur de notre hors-série, nous souhaitons vous en présenter un, en avant-première. Il s'agit de celui d'un officier d'exception, le sous-lieutenant François d'Irumberry de Salaberry. Chef d'un groupe de canons antichars de 25mm, Salaberry a aussi été un incroyable reporter de guerre doublé d'un photographe et d'un dessinateur talentueux. Il nous a laissé une vision exceptionnelle des premiers combats de Stonne et de ceux du Mont-Dieu. Nous vous proposons de les suivre, après une brève mise en situation.

Le vendredi 10 mai 1940, l'attaque allemande contre la France, la Belgique, le Luxembourg et les Pays-bas est déclenchée. Le 6e GRDI stationne alors dans le secteur de Vitry-le-François. Si la 3e DIM est mise en alerte le jour même, ce n'est que le 12 qu'elle reçoit l'ordre de faire mouvement, de nuit, vers la région d'Attigny-Voncq. Le 13, la percée de Guderian à Sedan bouscule le dispositif français. En fin de journée, le 6e GRDI est chargé, avec tous les groupes de reconnaissance disponibles, de s'établir au plus vite sur la deuxième ligne de défense afin d'y stopper ou, à défaut, de ralentir les Panzer, le temps que les 3e DIM et 3e DCR puissent se porter sur zone. Laissons maintenant la parole au sous-lieutenant Salaberry.

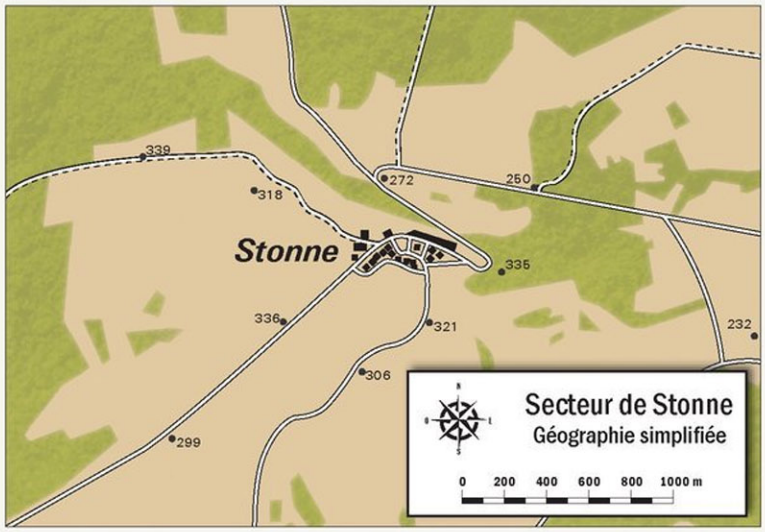
Canon de 25 français détruit en mai 1940
Coll. Y. Kadari

Note de la rédaction : Cet article est une adaptation d'un extrait du témoignage du sous-lieutenant François d'Irumberry de Salaberry

par Erik Barbanson

MAI 1940
Lundi
13

Vingt heures, on nous apprend que la Meuse a été franchie par l'ennemi. Les officiers sont réunis d'urgence. Les hommes et les véhicules sont prêts à partir. Le commandant Bodelot distribue ses ordres. Pour ma part, je serai sous les ordres du capitaine Poupard. Nous avons pour mission de barrer les deux routes aboutissant au village de Stonne par le nord, à vingt, vingt-cinq kilomètres de Grandpré. Haberer, Gourdain, Fontaine-Descambres et Masse feront aussi partie du groupement Bodelot. 21h30, les détachements sont regroupés. Un peu plus tard, nous nous mettons en marche. Bien que la nuit soit sombre, on roule sans phares. Le trajet est rendu pénible et lent du fait de l'obscurité, des colonnes de réfugiés, des troupes qui reviennent du feu et des fantassins qui y montent. Une vraie cohue ! La portière de ma Peugeot 402 est à moitié arrachée par une blindée. Ce n'est qu'au petit jour que nous atteignons enfin les Grandes Armoises, poste de commandement du 6e GRDI. En route, j'ai perdu l'un de mes deux camions porteurs de canons.



MAI 1940
Mardi
14

Je vais à Stonne, distant de trois ou quatre kilomètres des Grandes Armoises. Mon unique camion disponible est mis à disposition du capitaine Renault. En attendant l'arrivée de l'autre, je rejoins le capitaine Poupard, qui se trouve au nord de Stonne, au pied d'une colline appelée le « pain de sucre ». Entre temps, le deuxième véhicule nous rejoint. La veille, Stonne a subi un violent bombardement aérien. Des maisons brûlent encore et de nombreux véhicules jonchent la route bordée de cratères. Une seule bombe est tombée sur la chaussée, y laissant un trou béant. Heureusement, en manoeuvrant, on peut passer à côté, mais c'est juste ! Le village est occupé par des cavaliers du 12e GRCA. Au-delà de la localité, c'est le silence le plus complet. On ne voit ni n'entend personne. Il fait un temps superbe. Nous installons notre canon de 25 en bas de la colline, sur le bord de la route reliant Le Chesne à Buzancy, face à un fossé antichar. Avec moi, il y a un groupe de fusiliers motos aux ordres du maréchal des logis Hochard ainsi que les trois AMD Panhard 178 du sous-lieutenant Haberer. Celui-ci part en reconnaissance en direction de la Meuse, vers Raucourt et Haraucourt. À l'issue de cette mission, il signale ces villages comme n'ayant pas encore été atteints par l'ennemi.

Puis, de nombreux avions allemands font leur apparition. Ils ne se soucient guère de nous et ne font que nous survoler pour aller bombarder nos arrières. Nous n'y prêtons pas attention non plus. Vers dix heures débute le passage d'éléments d'une division retraitant depuis la Meuse[1]. En désordre, par groupes de trente à quarante hommes, sans armes, ils refluent, incapables de combattre. D'aucuns franchissent le fossé antichar à pied, d'autres empruntent les routes. Ce spectacle n'est pas fait pour nous réconforter. Il fait très chaud, rien à boire de frais. On me signale des chars allemands à deux kilomètres ; pourtant, à la jumelle, je ne vois qu'un troupeau de vaches... Vers 17 heures, venant du nord, de Maisoncelle, un groupe d'une vingtaine de fuyards – ils seront les derniers – apparaît sur la route. Soudain, alors qu'ils ne sont plus qu'à deux ou peut-être trois cents mètres de nos positions, une rafale d'arme automatique, tirée dans notre dos, les couche à terre ! Croyant à une des nôtres, nous crions de cesser le feu. Rassurés, les fuyards se relèvent et se remettent en marche. Nouvelles rafales et ainsi de suite deux ou trois fois ! Il n'y a plus de doute, nous sommes tournés. La cadence de tir n'est pas celle de notre FM, ni celle de notre mitrailleuse. Les rafales ne cessent plus. Maintenant, elles semblent partir depuis les cimes des arbres derrière nous, mais le bois étant touffu, aucune lueur ne permet de déceler l'origine des coups. Deux de nos hommes sont blessés tandis qu'une moto est mise hors d'usage. Notre position au pied de la colline est devenue assez précaire. En prévision d'un éventuel repli, le capitaine nous rassemble à proximité de la côte menant à Stonne.

Le sous-lieutenant Salaberry "en chouf", au sud de Stonne.

Coll. E. Barbanson

Vers 20 heures, des blindés allemands sont signalés. Ils ne viennent pas du nord, comme « prévu », mais de l'ouest, par la route d'Artaise. De ce fait, c'est sur notre gauche que nous distinguons de plus en plus distinctement les cliquetis de leurs chenilles. Nous entendons aussi le bruit, plus rassurant, d'une compagnie de nos chars, en haut de la colline [Il s'agit en fait de trois chars Hotchkiss appartenant à la 3e DCR – NdlA]. Ordre nous est donné de remonter à Stonne. Le décrochage est assez périlleux car le duel entre les chars a débuté. Les Allemands tirent à obus traceurs et ceux-ci passent seulement à quelques mètres au-dessus de la route que nous devons emprunter ! Je reste seul, en bas, avec la Peugeot, qui refuse de se mettre en route, et un Hotchkiss. Finalement, celui-ci part

sans m'attendre. La voiture démarre enfin. Nerveux, Modart, mon chauffeur, oublie d'enlever le frein à main et ma 402 monte péniblement la pente... Enfin, tout le monde se retrouve à Stonne, au complet, y compris l'affreux « Zauzi », le chien mascotte de mon peloton ramené de Sarre. Tout est calme dans le village. Nous ne saurons jamais qui a fait feu du haut des arbres. La compagnie de chars est là pour la nuit… enfin le pensions-nous ! Mais elle redescend vers l'arrière pour ses ravitaillements. Nous ne la reverrons que le lendemain, en fin de matinée. Le bruit de nos Hotchkiss fait place à celui des chars allemands qui se massent en bas de la colline. Nous prenons contact avec les officiers du 67e Régiment d'Infanterie. Leur unité tient les abords du village. Ils ont placé des antichars sur la pénétrante nord de Stonne. Nos pelotons s'y portent aussi. Quant à mon canon de 25, il est mis en batterie à la sortie sud-ouest du hameau où mes hommes monteront la garde auprès des véhicules parqués à proximité.

MAI 1940
Mercredi 15

À peine la nuit tombe t-elle – elle sera d'ailleurs très claire grâce à la lune – qu'un, puis deux, puis trois coups de feu éclatent, d'abord sur la ligne de contact puis tout autour du village. Impossible de savoir qui tire ! Amis ou ennemis ? Le staccato des armes automatiques et les explosions de grenades se font entendre. Étant distant de deux cents mètres des positions avancées, je ne sais pas ce qui se passe. Un chien enfermé dans une grange se met à hurler. Il s'époumonera toute la nuit. Des vaches errent dans Stonne. Tout à coup, un grand bruit se fait entendre près des side-cars. Je vais voir. Ce n'est qu'une vache qui s'est pris les cornes dans un panier de side-car. Elle ne peut plus s'en dégager. Je la tire par les oreilles. Au même moment ou presque, Ridel, mon ordonnance, tire deux coups de fusil ; il a tiré sur « quelqu'un », me dit-il. En tout cas, il l'a raté… Vers une heure du matin, une camionnette d'infanterie chargée de munitions arrive. Au moment où le sergent et moi-même commençons à la faire décharger, une rafale de mitraillette nous interrompt… Elle est passée trop haut. Protégés par la camionnette, l'opération peut s'achever. Le reste de la nuit est à peu près tranquille.

À l'aube, tout est redevenu calme. Je reprends liaison avec mes camarades. Ils ont été harcelés toute la nuit. Pas de pertes, heureusement. Toutefois, deux ou trois pistolets-mitrailleurs « invisibles » se remettent à tirer à travers le village, du haut des arbres ou par des fenêtres. Du fait de l'écho produit par les façades des bâtisses, il est impossible de localiser les tireurs embusqués « au bruit », ce qui est très gênant. Le capitaine Poupard envoie un groupe de combat reconnaître une maison suspecte. Un homme est tué [Auto mitrailleur Chevallier – NdlA], un sous-officier blessé à la main. Une grenade VB lancée par une fenêtre fait taire l'arme, mais une ou deux autres continuent à œuvrer.

Les Allemands ont décidé de passer à l'attaque : réglages d'artillerie par coups fusants, « *Minen* » et chars. Dans un premier temps, ceux-ci sont stoppés par les canons de 25 de l'infanterie et nos AMD. Cinq chars ennemis sont détruits. Cependant, l'un d'eux parvient à franchir le barrage, semant la

Aquarelle représentant des unités du 6e GRDI en mouvement à l'hiver 1939-40.

panique parmi nos soldats. Il contourne le village pour essayer d'y pénétrer par le sud-ouest et, ainsi, prendre à revers le gros de nos défenses. Il aborde Stonne côté Grandes Armoises, très précisément là où mon canon est embossé. Nous ne le voyons que lorsqu'il passe devant nous, à seulement quelques mètres. Son équipage tire au hasard, face à lui, à la mitrailleuse. Mes servants ont tout juste le temps de lui expédier quelques obus à une trentaine de mètres, puis à dix, avant qu'il ne disparaisse au milieu des maisons. Touché, il explosera un peu plus loin. Entre temps, j'ai reçu l'ordre de décrocher. Le peloton motos me suit.

À trois cents mètres du village, un officier du 67e [Il s'agit du capitaine de Perthuis – NdlA] m'arrête et m'ordonne d'installer mon canon près de la route, face à Stonne. En guise d'abri, on ne peut compter que sur une petite haie entourant des arbres fruitiers. J'y embosse ma pièce et fait cacher le camion derrière les arbres. Le lieutenant Gourdain, chef d'un peloton de mitrailleuses du GRDI, me rejoint. Il n'a plus que trois side-cars sur sept et deux mitrailleuses. Un de ses hommes a été tué au moment du repli, tandis qu'un side-car, envoyé en liaison, a sauté sur l'une de nos mines. Je retourne à Stonne où je retrouve le lieutenant Fontaine-Descambres et son peloton moto. Il est légèrement blessé mais rouge de sang. Il m'apprend que le capitaine Poupard a été tué par un éclat d'obus et que son corps a été déposé sur une chenillette d'infanterie pour être évacué. Deux AMD Panhard 178 ont été détruites. Haberer est grièvement blessé. Deux ou trois conducteurs ont aussi été tués ou blessés. Les pertes sont lourdes. L'infanterie refluant de droite et de gauche, il n'y a plus que nous dans le hameau. Du haut des arbres et des lisières partent des coups de feu ennemis. C'est donc sous les balles que Gourdain, le brigadier-chef de Fay et moi-même regagnons le verger. Au passage, nous récupérons une mitrailleuse abandonnée.

L'infanterie reflue toujours. Des hommes tombent. Puis, les fantassins finissent par nous dépasser totalement. Désormais, nous sommes seuls. Notre arrière-garde est composée du capitaine d'infanterie, du capitaine Renault, de Gourdain, du maréchal des logis chef Hocquard [adjoint de Gourdain – NdlA], d'une quinzaine d'hommes et de moi-même. En tout et pour tout, nous pouvons compter sur un canon de 25 et deux mitrailleuses. À cent mètres, sur notre droite, il y a un autre antichar. L'ennemi occupe désormais les lisières du village. Il concentre ses tirs sur notre petit groupe. Par bonheur, les Allemands tirent trop haut. Le fossé de la route nous abrite un peu. Mon ordonnance, accroupi derrière moi, a sa culotte déchirée de haut en bas par une balle. De temps à autre, quelques « *Minen* » nous font planquer. Il n'y a plus d'éléments amis devant nous et nous sommes isolés de l'arrière par cinq cents à mille mètres. Tout à coup, sortant du village, l'une de nos voitures d'artillerie, une Laffly à six roues, se dirige droit sur nous. Trouvant cela suspect, je donne l'ordre de tirer. Au premier coup, à soixante mètres, elle prend feu. Le conducteur fait un bond dans le fossé mais des volutes de fumée le cachent à nos yeux. Nos mitrailleurs arrosent le village où, par

En face :

Le combat vient de cesser pour le petit groupe du 6e GRDI se trouvant aux lisières de Stonne, grâce à l'intervention des chars de la 3e DCR. Nous distinguons à l'arrière plan de la 3e photo en partant du haut, un char B1 Bis montant vers Stonne. De gauche à droite se trouve le brigadier Lajeunesse, le sous-lieutenant de Salaberry, avec chose étrange pour un officier, un fusil Mas 36 en bandoulière, le lieutenant Gourdain et un brigadier inconnu. Sur les autres photos se trouvent, toujours de gauche à droite, le Mdl-chef Hocquard, le lieutenant Gourdain un sous-lieutenant du 67e RI ainsi que le capitaine de Perthuis.

Coll. E. Barbanson

Ouvrant la voie au gros de l'Armée allemande lors de la *Westfeldzug*, les unités de *Panzer* porteront des coups fatals aux troupes françaises. Ici des *Panzer IV Ausf. B* passent une rivière sur un pont établi par le génie. L'état des maisons du bourg, au second plan, indique l'intensité des combats ayant eu lieu dans le secteur... Comme tant d'autres villages, Stonne aussi subira de très gros dégâts.

Coll. Y. Kadari

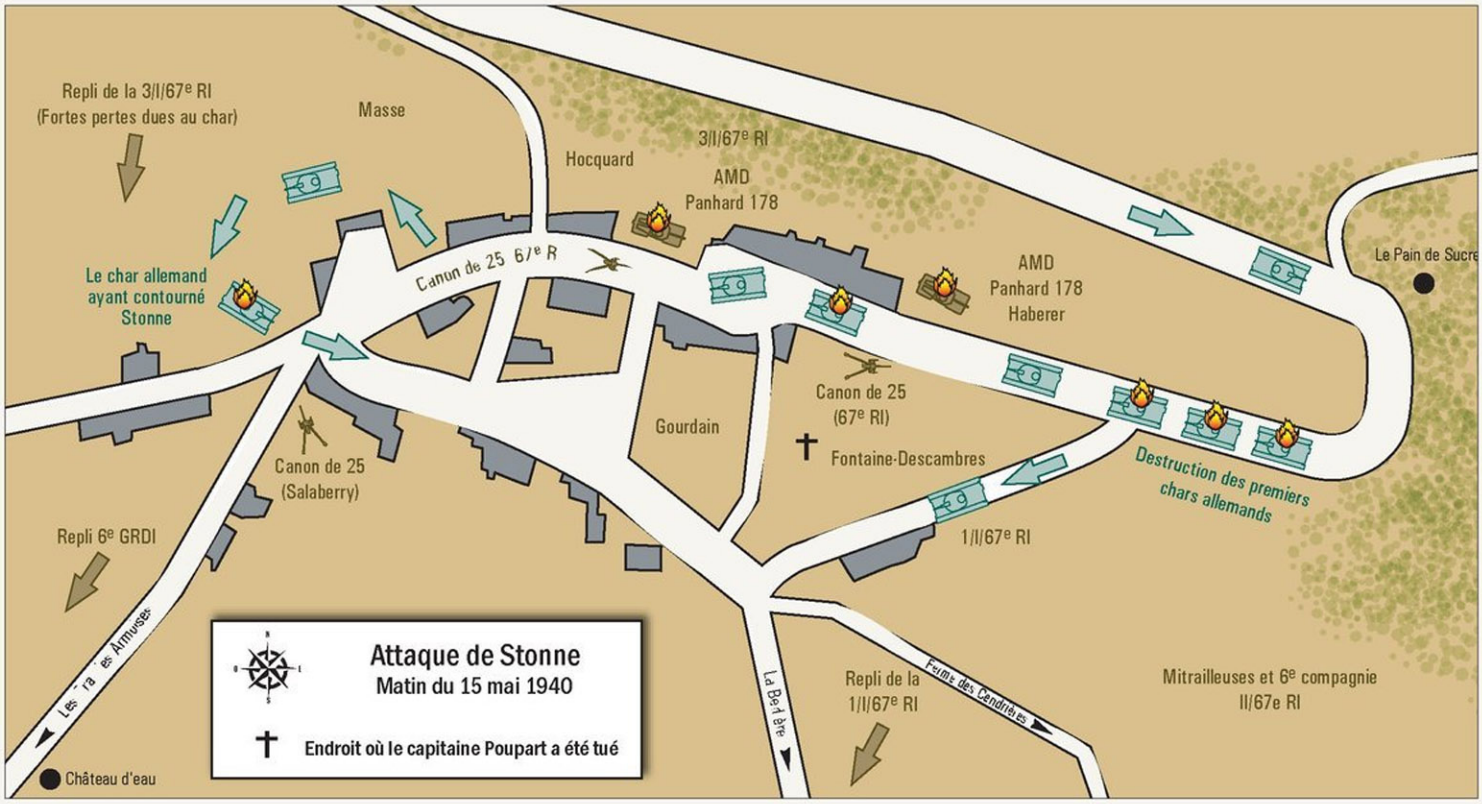
moment, l'on aperçoit des Allemands. C'est au tour d'un gros char ennemi débouchant de Stonne de se diriger vers nous. Il tire au canon et à la mitrailleuse. Le tronçon de route entre le village et nos positions étant en angle mort, il disparaît à moitié avant de ressurgir à une trentaine de mètres. Feu ! En deux ou trois coups, il est stoppé. Il commence à fumer mais il tire toujours. Cinq autres obus le mettent définitivement hors de combat. De l'autre côté de la route, Gourdain verra trois hommes évacuer le char pour chercher refuge dans un fossé. Bientôt, l'épave n'est plus qu'un énorme brasier où les explosions se succèdent. La fumée nous cache la vue d'une partie du bois et du village mais, de la droite, on nous tire toujours dessus. Un deuxième blindé allemand quitte Stonne. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, il est lui aussi neutralisé par ma pièce. Un troisième engin sort de Stonne pour y re-rentrer aussitôt.

Cela fait près d'une heure que nous sommes là. Enfin, au loin se font entendre les bruits si sympathiques de nos B1 bis, H-39 et FCM [Quelques chars FCM 36 du 4e BCC ont en effet combattu dans le secteur – NdlA]. Ils viennent des Grandes Armoises. Il est temps car nous n'avons presque plus de munitions pour nos mitrailleuses qui tirent sans arrêt. D'ailleurs, Hocquard s'est brûlé la main en enlevant une mitrailleuse de son affût. Nous nous replions. Auparavant, j'avais renvoyé le camion qui était parti sous une grêle de balles traversant les paquetages, brisant les vitres de la cabine et même le volant. Halbourg, le conducteur, avait sauté juste à temps avant de remonter à bord et de repartir ! C'est donc à bras et à travers champs que nous ramenons notre canon de 25 vers l'arrière. J'apprends que le brigadier-chef Dhainant a été tué à sa pièce, à côté de Gourdain. Chez moi, pas de blessés graves. Nous nous regroupons sur la route pour boire un coup. Il y a du vin rouge, du blanc et du Cinzano trouvés dans le camion... Et nous rions ! Un tir d'artillerie allemand nous force à nous coucher au sol. Nous prenons contact avec l'infanterie [Il s'agit du 1er Bataillon du 67e RI aux ordres du commandant Pigalle – NdlA] qui prépare sa contre-attaque pour reprendre Stonne.

Nous nous installons à la lisière du bois qui, à cinquante mètres, longe la route. Il ne nous reste qu'une mitrailleuse. La contre-attaque est lancée. Les fantassins sont soutenus par les chars. Mais Stonne étant masqué par un repli de terrain, nous ne savons pas exactement ce qui s'y passe. Des combats, nous n'entendons que les tirs des chars et le sifflement des balles allemandes au-dessus de nos têtes. Parfois, des rafales passent un peu plus bas que les autres et viennent mourir sur notre position. C'est ainsi que Vandendriesch est blessé à la fesse. Nous le transportons au poste de secours tout proche. Déjà, les blessés du 67e y arrivent nombreux. À plusieurs reprises, l'artillerie ennemie bombarde la route, à notre niveau, avec du 150. Nous nous hâtons de

Le sous-lieutenant Haberer, en tenue de toile modèle 38, sera l'un des héros malheureux de la bataille de Stonne où il sera mortellement blessé. Prise durant l'hiver cette photo permet de détailler l'une des 16 AMR P 16 en dotation au GRDI. L'insigne du GR peint sur le véhicule est clairement visible tout comme son immatriculation.

Coll. E. Barbanson



construire un abri de fortune à l'aide des rondins d'un tas de bois. Malheureusement, Fay est mortellement blessé à la tempe par un shnarpel. Vers 15 heures, des fantassins reviennent avec deux prisonniers qui ont l'air furieux. Des chars redescendent de la ligne de front. Leur blindage porte des impacts d'armes antichars. Entre temps, un sergent nous indique l'endroit où nous pourrons aller chercher la dépouille mortelle du capitaine Poupard. Accompagné par Hocquard, je pars en side-car pour ramener le corps de notre officier à notre poste de secours des Grandes Armoises. Il sera inhumé à Grandpré.

Dix-neuf heures, nous recevons l'ordre de retourner aux Grandes Armoises où nous passerons la nuit. Trois heures plus tard, une alerte met tout le monde debout, canons de 25 en batterie ! Rien ne vient, c'était une fausse alerte. Au bout d'une demi-heure, nous nous cachons dans un petit bois afin de dormir un peu après deux nuits blanches.

MAI 1940
Jeudi
16

La matinée étant calme, nous en profitons pour faire un brin de toilette, dans un champ, au milieu de chevaux abandonnés. Vers 8 heures, on enregistre un violent bombardement sur les Grandes Armoises. Fort heureusement, les projectiles ennemis tombent à une centaine de mètres de nos abris. Neuf heures, nous apprenons que nous devons nous porter vers l'arrière, pour nous mettre en réserve dans le bois de Sy. Nous avons du mal à camoufler nos véhicules sur le bord de la route car il y a déjà un convoi qui y stationne. Une demi-heure après, des Stukas surgissent. Ils ont tôt fait de nous repérer et d'attaquer en piqué. La première bombe tombe sur une voiture à munitions. Elle brûlera pendant une heure, éclatant dans tous les sens. Nous nous abritons dans de petites tranchées. L'attaque dure dix minutes environ. Planqués au fond de nos trous, nous n'osons pas nous regarder. Puis on entend réclamer d'urgence des pelles et des pioches. Nous accourons ! Deux bombes sont tombées coup sur coup au même endroit, tuant le brigadier Tozo, Cohen et un inconnu. Ils sont littéralement enterrés. Le brigadier Tixier est quant à lui enseveli jusqu'à mi-corps. Il faut le dégager au plus vite. Il n'est pas blessé. Vingt minutes après, les Stukas attaquent de nouveau. Une bombe explose près de nous, projetant une grêle de pierres et de terre à travers les arbres. Une autre tombe sur la route à quelques mètres de ma voiture, ne lui brisant qu'une ou deux vitres. Par contre, le réservoir d'essence de l'un des camions est percé. Nous avons tout juste le temps de le boucher pour empêcher la perte de toute l'essence. Une troisième attaque a lieu mais elle ne cause pas grands dégâts. Il faut cependant réunir les hommes dispersés dans les bois.

Je reçois l'ordre de camoufler mes véhicules dans un layon. Malheureusement, celui-ci est obstrué par un énorme camion.

Panzer III détruit à l'entrée de Stonne.
En 1941, les carcasses des engins allemands et français seront toujours visibles.

Coll. E. Barbanson

Colonne de prisonniers de guerre français photographiée depuis un véhicule allemand en mouvement. Malgré le courage de nombre de combattants de l'Armée française, celle-ci s'effondrera en quelques semaines à peine.

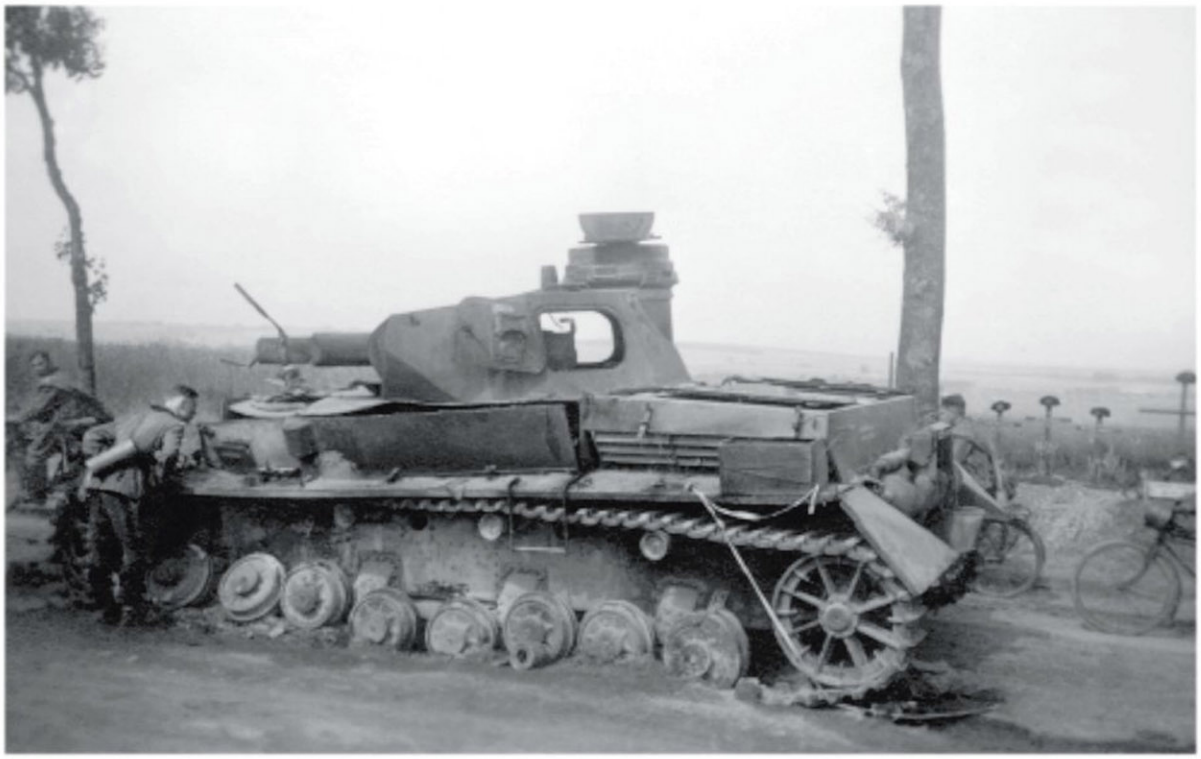
Coll. Y. Kadari

Aussi, je continue mon chemin, espérant trouver un autre couvert. Et c'est ainsi que je vais jusqu'au prochain village, Brieulles-sur-Bar. La route est jonchée de cadavres de chevaux et de voitures qui flambent. Peu de tués. Le bourg n'a pas été épargné. Par endroit, des maisons brûlent. Le chauffeur du général a été tué derrière son volant. Je retourne en solo au bois de Sy où je regroupe mon « petit monde » pour gagner le bois de Belleville à six ou sept kilomètres de là. Des véhicules s'égarent en direction de Vouziers. Je pars à leur recherche. En route, je croise un régiment de Sénégalais qui portent leurs paquetages comme dans la brousse [Il s'agit du 5e RICMS – NdlA]. Jusqu'à Vouziers, la route a été bombardée. Le spectacle est toujours le même : chevaux et vaches tués dans les champs, voitures en flammes. La ville a copieusement été arrosée mais le pont sur l'Aisne n'a pas été touché ; il s'en est fallu de peu. Le soir venu, tout le monde est dans le bois de Belleville. Il manque cependant Haberer, Fasquelle et Delrue, blessés la veille à Stonne.

MAI 1940
Vendredi
17

À huit heures, nous recevons l'ordre de nous établir dans le village du Chesne, sur le canal des Ardennes. Par mesure de sécurité, nous arrêtons la colonne à un kilomètre de la localité, sur la grand-route. Je pars en reconnaissance avec le capitaine de Vaugelas. Sur la route, il y a quantité de chevaux morts. Ils ont été tués les jours précédents, certains sont encore avec leur cavalier, morts eux-aussi… C'était un convoi d'artillerie hippomobile. Une bombe encore intacte est à moitié enterrée dans le talus. Le Chesne est solidement tenu par le 16e Bataillon de Chasseurs Portés et un GRDI. Le pont sur le canal a sauté après qu'un petit char allemand soit parvenu à le traverser. [Il s'agit d'un *Kleiner Panzer-Befehlswagen I* appartenant à la *1. Panzer-Division* – NdlA]. Mais celui-ci n'est pas allé loin ! La moitié du village est en feu. Il fait une chaleur torride. Nous avançons avec prudence car l'ennemi s'est installé sur les hauteurs, juste de l'autre côté du canal. Malgré nos efforts, nous avons dû être repérés car, brusquement, des 77 commencent à tomber à quelques mètres derrière nous. N'ayant plus rien à faire là, nous nous replions vers nos véhicules.

Nous devons nous installer sur le canal, à l'est du Chesne. Ne pouvant y accéder par le village, nous n'avons pas d'autre choix que de faire un détour de six kilomètres. Trois de nos pelotons tiennent les berges du canal. Pendant deux jours, je suis en réserve dans le bois du Chesne. Nous y trouvons le 64e GRDI. Rien à signaler. Tout est calme au point que l'on pourrait croire que l'ennemi s'est replié car nous recevons l'ordre de nous porter à l'avant, dans le bois du Mont-Dieu, prêts à foncer. Hélas, au moment où nous rangeons les véhicules dans une clairière, près de la ferme des Tuileries, un appareil d'observation ennemi nous repère. Un quart d'heure après, l'artillerie allemande se règle sur nous avec des coups fusants, en trois ou quatre salves, avant de nous expédier des percutants. Résultat, deux blessés. À deux kilomètres, la ligne de fantassins se fait elle aussi copieusement arroser. Nous décrochons vers le bois de Belleville que nous avions quitté trois jours auparavant. Sur place, nous retrouvons le 5e Cuirassiers de la 2e DLC ainsi qu'un bataillon de B1 bis. L'un des chars s'est renversé, sans réels dommages, dans des entonnoirs creusés par trois bombes tombées près de lui. Nous sommes en réserve. C'est à ce moment-là que je quitte le 5e



Panzer IV réduit à l'état d'épave sur une route française. L'équipage a été inhumé à la hate, sur le bas-côté de la route.

Coll. Y. Kadari

Panzer III Ausf. F ouvrant la route à une colonne mécanisée allemande. Au second plan, on distingue un *Panzer II Ausf. B*.

Coll. Y. Kadari

Organigramme succinct du 6e GRDI, debut mai 1940

Chef de corps : Lieutenant-colonel Dufour

Escadron hors rang : Capitaine de Laurens Saint-Martin

1e Groupe d'escadrons : Commandant de Laporte

1e Escadron d'AMD Panhard 178 : Capitaine d'Estrees
2e Escadron de motocyclistes : Capitaine de Rancourt de Mimerand

2e Groupe d'escadrons : Commandant Bodelot

3e Escadron d'AMR Schneider P 16 : Capitaine Renault
4e Escadron de motocyclistes : Capitaine Poupard
Chef de peloton : Lieutenant Masse
Chef de peloton : Sous-lieutenant Fontaine-Descambres

5e Escadron de mitrailleuses et d'engins : Capitaine de Vaugelas

Chef de peloton de mitrailleuses : Lieutenant Gourdain
Chef de groupe de canons de 25 : Sous-lieutenant de Salaberry

escadron pour prendre le service des transmissions du lieutenant Mirabaud, celui-ci prenant le commandement du 4e escadron moto en remplacement du capitaine Poupard tué à Stonne. Et c'est ainsi que je quitte avec regret mon peloton que je commandais depuis deux ans.

La division fait plusieurs fois appel à nos unités. Le 2e Groupe d'Escadron du commandant Bodelot est engagé dans le secteur de Tannay où il subit de lourdes pertes. Le commandant, le capitaine Renault et une quinzaine d'hommes sont tués, les lieutenants Mirabaud, Burnot et Fontaine-Descambres blessés. Plusieurs AMR mal employées sont détruites et leurs équipages grièvement blessés par de minuscules éclats de blindage. De son côté, le 1er Groupe d'Escadron est engagé aux côtés des Spahis. Malgré de lourdes pertes, la 3e DIM n'a pas cédé aux attaques de trois divisions ennemies et seul le saillant du bois du Mont-Dieu aura été abandonné.

Ainsi s'achève une partie du récit du sous-lieutenant de Salaberry. Ce dernier ne saurait toutefois être complet sans évoquer la citation qu'il recevra début juin 1940 pour son action à Stonne : « *Jeune officier d'un cran et d'une bravoure exemplaires, commandant un peloton de 25. Au cours d'une violente attaque ennemie menée avec chars, a maintenu son unité en place malgré le retrait des éléments qui l'encadraient. A ainsi contribué à arrêter l'adversaire pendant trois quarts d'heure lui détruisant trois chars et permettant le rétablissement de la situation.* »

L'auteur souhaite remercier la famille Salaberry pour son aide durant ses recherches sur le 6e GRDI. Les documents publiés dans cette article proviennent des collections Fontaine-Descambres, Gros et de Salaberry.

---

[1] On peut se poser la question de savoir s'il ne s'agirait pas plutôt de soldats du 213e RI qui, aux côtés du 7e Bataillon de Chars FCM, venaient de livrer bataille pour repousser les Allemands de Bulson. Il faut rappeler que de petits groupes d'autres régiments, tel le 331e RI, avaient participé à la contre-attaque. Ils se heurtèrent au *Panzer-Regiment 1* de la *1. Panzer-Division* qui, la veille, avait traversé la Glaire, ainsi qu'à des antichars de *l'Infanterie-Regiment (mot.) Großdeutschland.*

Il est toujours délicat d'identifier un *Panzer II* de début de guerre car les détails permettant de faire la différence entre les variantes sont mineurs. C'est le cas ici. Ce char, photographié en France, en 1940 peut aussi bien être un *Ausf.c*, *A*, *B* ou encore *C* de début de production ! à Stonne, les Français du 6e GRDI auront à se battre contre des blindés de ce type.

Coll. Y. Kadari

RETROUVEZ L'EPOPÉE DU 6E GRDI DANS LE

HORS SERIE N°3 DE BATAILLES & BLINDÉS

EN KIOSQUE LE 25 AOUT 2006

24x36

Front de l'est, secteur de Leningrad…

Fossé antichar aux ordres du Major Neumann

Collection Privée
Yannis Kadari

T-34/76 Mod. 1941/42 (STZ) et T-26 détruits

PAR YANNIS KADARI

"TIGER JACK" CONTRE LE BARON

SUITE ET FIN

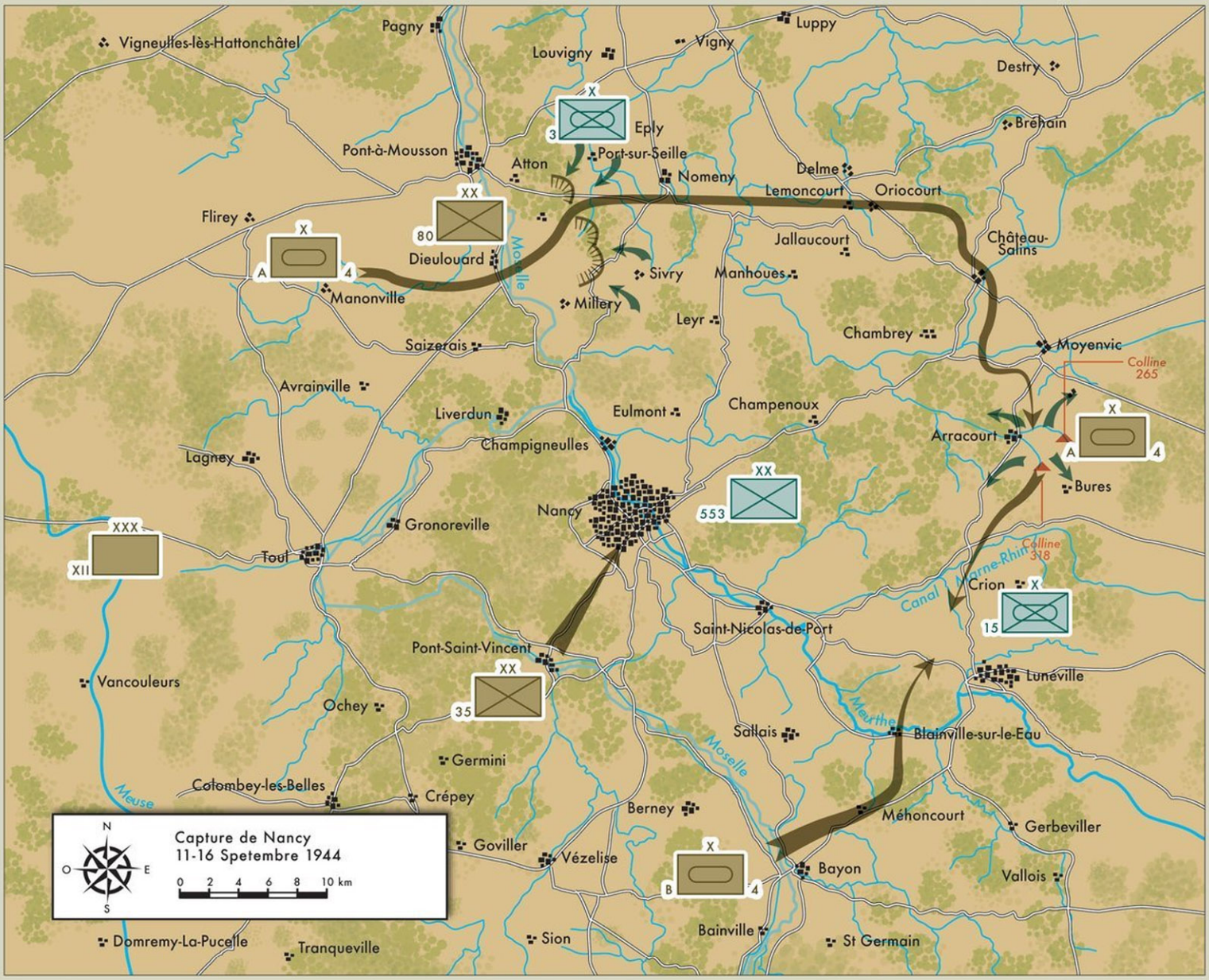
LE *CCB* « SAUTE » LA MOSELLE

Conformément au plan imposé par George Patton, les premiers mouvements américains ont lieu le 11 septembre au matin, dans le sud du secteur des opérations, près de Bayon, où les M4 du *8th Tank Battalion* (*CCB*) s'apprêtent à franchir la Moselle de vive force avec l'appui des fantassins de la *35th Infantry Division*. Malheureusement, avant même que le « grand cirque » ne débute, une mauvaise nouvelle vient contrarier le programme des « festivités » de la journée. La tête de pont sur la Moselle, établie à grand peine la nuit précédente par les *Boys* de la *35th Division*, a été réduite au petit jour par une vigoureuse contre-attaque d'une *Kampfgruppe* de la *15. Panzer-Grenadier-Division*. Un bataillon entier de *GI's* a été repoussé avec de lourdes pertes. Quant à la passerelle construite par le génie dans le but de permettre aux Sherman de foncer au-delà du cours d'eau, elle a été réduite en miettes par l'artillerie allemande. Tout est donc à refaire ! La *C Company* qui ouvre la route au *8th Tank Battalion* n'a alors pas d'autre choix que de se « dégoter » un nouveau point de passage. Celui-ci est découvert quelques kilomètres plus au nord. En fait de point de passage, il s'agit d'une zone dans laquelle la rivière est bordée par deux canaux à peine suffisamment larges pour qu'une petite péniche puisse y naviguer. Il n'empêche que l'endroit n'est pas vraiment idéal pour faire passer des dizaines de chars ! Alors que faire ? Le temps presse et les tergiversations ne sont pas de mise. La décision est prise : « On y va ! ». Un *Platoon* de M4 prend position sur la rive du canal le plus occidental, explosifs chargés dans les tubes, afin de couvrir les blindés qui, l'un après l'autre, vont tenter de « sauter » ce triple obstacle. Le char de tête, celui du Major Irzyk, passe sans problème le premier canal qui se trouve être quasiment à sec. Par contre, le franchissement de la Moselle s'annonce être une autre affaire, notamment du fait du courant ! Pourtant, à force d'efforts, la machine parvient de l'autre côté du fleuve et entame bientôt sa troisième et dernière étape, le passage du second canal. La démonstration vient d'être faite que des Sherman peuvent passer par là. Néanmoins, l'opération nécessite du temps et reste délicate au point que plusieurs blindés caleront au milieu du fleuve, moteur noyé, et qu'ils devront ultérieurement être remorqués à l'aide de câbles en acier et de Bulldozers.

Ecoutons Phil Hosey, chef de char au *704th Tank Destroyer Battalion* qui, quelques heures après les engins du *8th Tank Battalion*, franchira à son tour la Moselle, dans le même secteur mais à bord d'un chasseur de chars M18 : « *Lorsque j'ai vu l'endroit par lequel nous devions passer pour traverser cette fichue rivière, j'avoue que, dans un premier temps, j'ai pensé que nos chefs se foutaient de nous ! En fait du point de passage évoqué au briefing, c'était tout simplement un piège à cons et encore, je pèse mes mots ! Les rives étaient boueuses au point que c'était un véritable miracle de ne pas s'y embourber, les bords des canaux abrupts et le niveau des eaux bien trop élevé pour envisager d'y foutre les pieds. D'ailleurs, des M4 du* 8th Tank Battalion *étaient encore là, plantés en plein milieu de la Moselle, trappes ouvertes ; ils se remplissaient de flotte, attendant bien gentiment que les gars du génie viennent les sortir de ce merdier. Mais bon, puisqu'il fallait passer par là et que c'étaient les ordres… et bien nous nous sommes lancés ! Le manuel technique du M18 indiquait qu'on pouvait s'engager dans quatre pieds d'eau sans préparation préalable, du moins, en théorie. Or, pour le coup, nous allions être largement au-dessus de quatre pieds. Si le premier canal n'a pas été un problème à passer, ce ne fut pas la même musique pour la rivière elle-même. Nous nous y sommes engagés au ralenti, priant dieu, ses saints et même le diable pour ne pas nous noyer dans notre boîte de conserve. Rapidement, au fur et à mesure de notre progression, le niveau de l'eau s'est élevé, au point que toute la caisse était immergée d'une bonne vingtaine de centimètres. Le pilote avançait à l'aveuglette, enfermé dans son poste, sans aucune visibilité. Avec le courant, des vaguelettes venaient heurter les flancs de la tourelle du char ; ce clapotis permanent n'était pas fait pour me rassurer. D'ailleurs, je n'en menais pas large, craignant par-dessus tout qu'un fritz malintentionné ne fasse sauter un barrage ou je ne sais quelle retenue d'eau en amont… Miraculeusement, nous continuions à*

Gros-plan sur l'*Hauptmann* commandant la *Panzer-Abteilung 2111* de la *Panzer-Brigade 111*, unité qui combattra, notamment, dans le secteur de Lunéville, face aux chars de la *4th Armored Division*.

ECPA-D



avancer ! Notre pilote emballait sans cesse le moteur pour éviter que la flotte ne s'y engouffre via les échappements. Et c'est ainsi qu'à la surprise générale, nous avons finalement atteint l'autre rive de la Moselle, sains et saufs ! »

Après la *C Company* et des machines du *704th Tank Destroyer Battalion*, c'est au tour de la *D Company* du *8th Tank Battalion* d'emprunter le même chemin. Des éléments d'infanterie mécanisée appartenant au *51st Armoured Infantry Battalion* viennent en renfort des tankistes qui sont déjà accrochés par des *Kampfgruppen* de la *553. Volks-Grenadier-Division* et de la *15. Panzer-Grenadier-Division*. Plus au sud, au point de passage initialement sélectionné par les stratèges américains, il faudra finalement attendre la nuit du 11 au 12 pour qu'une passerelle soit établie et que le gros du *CCB* ne commence à passer le fleuve… avec vingt-quatre heures de retard ! Les 12 et 13 septembre, tandis que les Américains se regroupent afin de reprendre leur marche en direction du nord-est, ils sont confrontés à plusieurs contre-attaques de la part de la *15. Panzer-Grenadier-Division* dont les hommes sont reconnaissables à leurs uniformes kakis ramenés d'Italie. Preuve, s'il en fallait, que Patton et ses généraux auront à compter avec les Allemands dans cette affaire.

L'ATTAQUE DU *CCA*

Dans l'après-midi du 11, à la nouvelle du franchissement de la Moselle par les éléments de pointe du *CCB*, le *Major-General* Manton Eddy, commandant le *XII Corps*, lance une fois de plus sa *80th Infantry Division* à l'assaut des positions ennemies. Leur mission est d'établir une tête de pont sur la rivière au profit du *CCA* de la *4th Armored Division*. L'idée est ainsi bien évidemment d'initialiser le double mouvement tournant qui, par le nord et par le sud, débouchera sur l'encerclement de Nancy et, donc, sur celui de la *553. Volks-Grenadier-Division*. Comme les jours précédents, les *GI's* de la *80th* se heurtent à la résistance acharnée des hommes de la *3. Panzer-Grenadier-Division* du *Generalleutnant* Walter Denkert, notamment dans le secteur de Pont-à-Mousson. Non seulement les pertes américaines s'accroissent sans que le moindre pouce de terrain ne soit conquis mais, pis encore, les Allemands multiplient les contre-attaques. L'une d'elles pourrait bien

finir par être fatale aux éléments avancés de la « Blue Ridge » *Division*. C'en est au point que le *Major-General* Horace McBride, « patron » de la *80th Infantry Division*, ordonne le retrait de ses hommes sans même en avertir préalablement Manton Eddy. Constatant avec désarroi le repli des fantassins pourtant sensés lui ouvrir la route, le *Colonel* Clarke, chef du *CCA*, décide d'essayer de passer la Moselle par ses propres moyens. Avec la bénédiction de son supérieur, le *Major-General* John « Jack Tiger » Wood et celle de Patton, il engage le *318th Infantry Regiment*, unité lui étant momentanément rattachée, dans le secteur de Pagny. Soutenue par les automoteurs du *94 Armored Field Artillery Battalion*, l'infanterie parvient à sécuriser une tête de pont dans la nuit du 11 au 12 septembre. Malheureusement, faute de disposer de passerelles, les tankistes de Clarke sont contraints de rester sur la rive occidentale de la Moselle ! Les chars sont stoppés, moteurs au ralenti, attendant que les pontonniers du *XII Corps* daignent faire leur travail. La solution intervient finalement dans la matinée du 12, lorsqu'au prix d'un nouvel effort, les troupes de la *80th Infantry Division* finissent par prendre pied, à leur tour, sur la berge orientale du fleuve, dans le secteur de Dieulouard, à une vingtaine de kilomètres au nord de Nancy. Trois pontons sont rapidement installés et sécurisés. Informé, Clarke rameute alors ses chars de Pagny vers Dieulouard afin qu'ils se préparent à déboucher de la Moselle et à attaquer en direction de Château-Salins, ce dès les premières heures du 13. Toutefois, à ce moment précis de la bataille, ce qu'ignore encore le chef du *CCA*, c'est que ses tankistes et lui vont être confrontés à une nouvelle difficulté, non pas militaire cette fois mais… purement réglementaire ! De quoi en retourne-t-il ?

Les premiers blindés du *CCA* à aborder les ponts de Dieulouard sont ceux de la *D Troop* du *25th Armored Squadron Cavalry*, l'unité d'éclairage du *Combat Command* de Clarke. Tandis que les M8 et les M5 commencent à s'engager sur la première passerelle, ils sont stoppés par un « *Control Officer* » flanqué de *MP* qui va se montrer particulièrement tatillon. De fait, depuis la campagne de Normandie de l'été 1944 durant laquelle des erreurs de tir sur des troupes amies commises par l'artillerie américaine avaient été souvent constatées, les règlements de l'*US Army* avaient évolué. Pour éviter que les « *friendly fires* » ne perdurent, il avait été décidé par l'état-major qu'aucune unité alliée ne pourrait être engagée au-delà de la ligne de contact sans que l'ensemble des commandants des batteries d'artillerie du dit secteur n'en aient été préalablement informé. Or, au moment où les machines de Clarke s'apprêtent enfin à bondir au-delà de la Moselle, le « *Control Officer* » en charge de la tête de pont de Dieulouard n'a toujours pas reçu les confirmations demandées auprès des chefs des batteries du *XII Corps* ! Et c'est ainsi que, pendant plusieurs heures, le *CCA* dans son ensemble, soit des milliers de véhicules, va rester l'arme au pied au lieu de foncer plein Est pour bousculer l'ennemi ! Mike Blanchard, conducteur d'un GMC du *37th Tank Battalion*, évoque cet épisode : « *Lorsque le 12 septembre au soir, peu de temps avant minuit, nous nous sommes mis en route pour franchir la Moselle, très vite, nous avons été pris dans un embouteillage monstre. Comme tant d'autres, contrairement aux consignes reçues, j'ai alors décidé de remonter nos colonnes à pied pour aller prendre des informations. C'est en discutant avec un chef de char que j'ai appris que nous étions bloqués par un « rond de cuir » particulièrement à cheval sur les règle-*

Half-track M3A1 (transport d'infanterie mécanisée) américain détruit dans le secteur de Juvelize. Cette machine appartient à la *D Troop* du *25th Cavalry Squadron* (*4th Armored Division*) comme en témoignent les marques tactiques peintes sur son pare-choc avant.

ECPA-D

M4 Sherman de la *4th Armored Division* détruit dans le secteur d'Arracourt et inspecté par des *Landser*. Une fois encore, le char américain se montrera techniquement très inférieur à son homologue allemand.

ECPA-D

ments ! En se protégeant ainsi derrière ses manuels, cet imbécile ne se rendait même pas compte du risque qu'il nous faisait courir à tous ! Car, vu la concentration de véhicules et de chars qu'il y avait alors dans notre secteur, les uns sur les autres, pare-chocs contre pare-chocs, si les Fritz avaient déclenché un tir d'artillerie sur nous, ç'aurait pu tourner au bain de sang ! » Le comble dans cette affaire, c'est qu'il faudra attendre que les *GI's* de la *80th Infantry Division* engagés dans la tête de pont soient pressés de toutes parts par les Panzer-Grenadiere pour que, enfin, ce « *Control Officer* » – d'ailleurs étrangement resté anonyme dans les archives militaires américaines – n'autorise enfin les chars et les automitrailleuses de la *D Troop* du *Captain* Charles Trover à franchir le fleuve !

Ce n'est que le 13, à 1h30 du matin, que les chenilles des chars du *CCA* atteignent la rive orientale de la Moselle. Au moment même où les blindés débouchent de la tête de pont pour marcher vers Château-Salins, la *3. Panzer-Grenadier-Division* lance une contre-attaque dans le but de réduire les positions avancées américaines. Des éléments du *Panzergrenadier-Regiment 29*, soutenus par une dizaine de *StuG III*, s'élancent en pleine nuit à l'assaut des lignes adverses. Débordés par les Allemands, les *GI's* refluent en désordre. Plusieurs blindés américains sont détruits. Seule, l'intervention des machines du *702nd Tank Destroyer Battalion* permet de rétablir la situation in extremis. Dans certaines zones, la tête de pont de Dieulouard n'est alors profonde que d'une centaine de mètres ! La catastrophe a été évitée de justesse par les Américains. Epuisés et commençant à manquer de munitions, les hommes du *Generalleutnant* Denkert finissent par lâcher prise à leur tour. Ils se replient en direction des bourgs de Loisy et Sainte-Geneviève. Pendant ce temps, le gros du *CCA* commence à son tour à se projeter au-delà de la Moselle, les Sherman du *37th Tank Battalion* du *Lieutenant-Colonel* Creighton Abrams, l'un des meilleurs officiers de cavalerie de l'*US Army*, lui ouvrant la route.

À 9h15, le 13 septembre, Clarke et ses hommes ventilés en trois *Task Forces* peuvent enfin se mettre en route en direction d'Arracourt où, théoriquement, ils doivent faire leur jonction avec le *CCB* venant du sud. Ce départ se fait d'ailleurs sous les quolibets des fantassins de la *80th Infantry Division* éprouvés par les combats nocturnes qu'ils viennent de livrer ; ainsi, d'aucuns parmi ceux-ci n'hésiteront pas à hurler à leurs camarades des chars « *qu'ils ne tarderont pas à revenir, à pied et avec, en prime, un coup de pied au cul des Boches* »… Qui a dit que l'humour – noir – n'avait pas droit au chapitre ? Il n'empêche que les *GI's* de la *80th Division* se trompent tant la progression du *CCA* s'annonce fulgurante. Plutôt que de privilégier un axe de progression unique, qui pourrait être facilement identifié et bouché par l'ennemi, Creighton Abrams, qui commande la *Task Force* de pointe, a choisi d'exploiter sa percée le long de plusieurs itinéraires parallèles. À l'instar des *Kommandeur* des divisions de *Panzer* au temps de la « *Blitzkrieg* », l'idée d'Abrams est de construire sa manœuvre autour de la souplesse tactique et donc de la fluidité des mouvements. Qu'une unité rencontre un obstacle de taille et elle n'aura qu'à basculer sur une autre route afin de le contourner avant de reprendre sa progression. Pour le lieutenant-colonel américain, il ne s'agit pas de réduire l'ennemi mais de le déborder et de s'engouffrer sur ses arrières pour le cisailler, le neutraliser. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ça marche. Pont-à-Mousson est contournée. Les villages de Loisy, Sainte-Geneviève et Bezaumont sont libérés en un

temps record, ce qui, au passage, permet de donner de l'air à la tête de pont de Dieulouard, qui n'en reste pas moins sous le feu de l'artillerie allemande. Sur les coups des 10h00, c'est au tour de Benicourt de tomber dans l'escarcelle du *37th Tank Battalion* soutenu par le *53rd Armored Infantry Battalion* et les automoteurs M7 du *66th Armored Field Artillery Battalion*. La route de Château-Salins est désormais grande ouverte. Tandis que les M4 d'Abrams avancent à pleine vitesse sans se soucier des résistances ennemies et, surtout, sans se laisser accrocher, le *Colonel* Clarke, qui a subtilisé, avec son accord, le Piper-cub du *Major-General* Wood, survole le champ de bataille et donne directement ses instructions par radio. Et le rush de la *furia americana* se poursuit. Les défenses allemandes de Lemoncourt sont culbutées par les tankistes américains qui ne prennent même pas le temps de stopper leurs machines pour réunir les prisonniers. Les faubourgs de Château-Salins sont atteints vers 17h00. La cité est rapidement encerclée, ses défenseurs fixés. Malgré sa volonté de porter l'estocade, en attaquant de nuit et avec les seuls moyens de sa *Task Force*, Creighton Abrams se range à l'avis de son supérieur, le *Colonel* Clarke. Château-Salins attendra demain car, entre temps, il va falloir faire les pleins des chars et laisser souffler leurs équipages. D'ailleurs, qui sait ? Rien ne prouve que les Allemands ne vont pas contre-attaquer d'ici peu de temps. Pour le seul mercredi 13 septembre, on estime que le *CCA* aurait détruit une douzaine de *Panzer*, une dizaine de *StuGe*, plus de quatre-vingts véhicules et fait prisonniers environ cinq cents soldats ennemis.

Le 14 au matin, lorsque le jour se lève sur la Lorraine, le temps est maussade voire mitigé. Une brume épaisse semble vouloir flâner sur les grandes plaines, un détail qui, dans quelques jours, aura son importance... L'humidité est perceptible, le froid aussi. Bientôt, la pluie commence à tomber. C'est dans ces conditions météorologiques rendant inenvisageable l'appui de l'aviation tactique que les tankistes de Creighton Abrams s'apprêtent à reprendre le combat. Dans la nuit, Wood, Clarke et Abrams ont convenu, au grand dam de ce dernier, de contourner Château-Salins pour foncer vers la localité d'Arracourt. Là, comme prévu dans les plans d'origine, le *CCA* se mettra sur la défensive, en hérisson, de manière à se garantir d'un éventuel sursaut de l'ennemi, pour y attendre le *CCB* et ainsi consommer l'encerclement de Nancy. L'idée est bonne, excellente même, à la condition *sine qua non* que le *CCB* du *Brigadier-General* Holmes Dager ne prenne pas trop de retard sur le déroulement des opérations, car, dans le cas contraire, le *CCA* de Clarke se retrouverait purement et simplement isolé du gros de la *4th Armored Division*, ce à plusieurs kilomètres derrière les lignes ennemies. On le comprend, le pari est osé, mais portera-t-il seulement ses fruits ?

La marche du *CCA* vers Arracourt, *37th Tank Battalion* en tête, pourrait presque être qualifiée de simple formalité tant la résistance allemande apparaît comme nulle ou presque. Il convient tout de même de préciser que les *3.* et *15. Panzer-Grenadier-Divisionen* sont alors en pleine bataille dans leur secteur respectif et que les réserves de la *Wehrmacht* dans le secteur lorrain sont quasiment inexistantes. Seules les *Panzer-Brigaden* tenues en réserve pourraient faire la différence, mais, pour le moment, à quoi bon les engager au compte-goutte sans soutien et sans appui ? C'est donc logiquement qu'Arracourt change de mains sous la pression des *A* et *B Companies* du *37th Tank Battalion* et celle du *94th Armored Field Artillery Battalion*. Face aux chars et aux automoteurs américains, les Allemands n'ont qu'à opposer les échelons logistiques de la *15. Panzer-Grenadier-Division*… autant dire, pas grand-chose ! Pour renforcer le *CCA* campé sur ses nouvelles positions, le *Major-General* Wood ordonne que des éléments du *CCR* soient prélevés ; c'est ainsi que le *Colonel* Clarke se voit affecter, entre autre, une compagnie de chars supplémentaires issue du *35th Tank Battalion* ainsi que des éléments du *51st Armored Infantry Battalion*. Fort de ses renforts, Clarke engage les « *lights* » du *25th Armored Squadron Cavalry* en direction du canal reliant la Marne au Rhin. Cette mission de reconnaissance, à la recherche des pointes avancées du *CCB* qui, aux dernières nouvelles, serait empêtré face à des *Kampfgruppen* de la *15. Panzer-Grenadier-Division*, est confiée au *Captain* Trover, l'homme qui, avec ses

Char léger M5A1 du *25th Cavalry Squadron* détruit près d'Arracourt. L'engin a été percé par un obus de gros calibre (*7,5cm* de Panther ?) sur l'arrière. Déchenillé, il a fini par prendre feu... On notera le coffre de rangement installé sur la nuque de tourelle.

ECPA-D

Malgré une météo peu clémente, les chasseurs-bombadiers alliés feront tout leur possible pour appuyer la progression des troupes du *XII Corps* ; Voici les effets du passage sur un secteur allemand d'un P-47 Thunderbolt...

ECPA-D

chars, était resté bloqué sur le pont de Dieulouard quelques jours plus tôt du fait de l'insistance d'un « *Control Officer* » borné... Au soir du 14, selon des sources américaines, les tankistes de Clarke ont ajouté une dizaine de canons de 88mm, vingt-six engins blindés et plus d'une centaine de véhicules légers à leur tableau de chasse. Des chiffres qui semblent élevés, compte-tenu des troupes allemandes engagées dans leur secteur.

LE PIEGE SE REFERME

Si, globalement, la progression des tankistes du *CCA* aura été rapide et fluide, il n'en aura pas été de même pour leurs camarades du *8th Tank Battalion* et d'autres unités du *CCB*. Outre les difficultés rencontrées pour franchir la Moselle, les hommes du *Brigadier-General* Dager n'auront eu de cesse de « tomber sur des os » ! Ainsi, moins d'un kilomètre après le début de leur exploitation, le ton

Double-page :

Belle série de photos prises par les reporters des *PK*, représentant des Panther de la *Panzer-Brigade 111* dans le secteur de Bures, le 20 septembre 1944. L'impression de puissance (justifiée) des chars allemands ressort ici de manière évidente !

ECPA-D

est donné par deux équipages de *Panzer IV lang* qui, astucieusement positionnés à défilement de tourelle à la lisière d'un bois près de Mehancourt, vont prélever un lourd tribut dans les rangs américains ! Les deux Sherman de tête sont détruits. Suivent un M5A1 et plusieurs semi-chenillés. Pendant plus d'une heure, la colonne alliée est stoppée. Il faudra l'intervention de l'infanterie mécanisée pour que, enfin, les Allemands se décident à décrocher.

Lui aussi organisé en *Task Forces*, le *CCB* va avancer à la « *vitesse d'un escargot asthmatique* », *dixit* Patton en personne, accroché de manière permanente ou presque par les combattants de la *15. Panzer-Grenadier-Division*. De plus, le rythme de la progression américaine est sensiblement ralenti par les pluies diluviennes qui s'abattent alors sur la Lorraine. C'est ainsi que le *CCB* n'atteindra le canal

SUE'S "HOT SHOT"

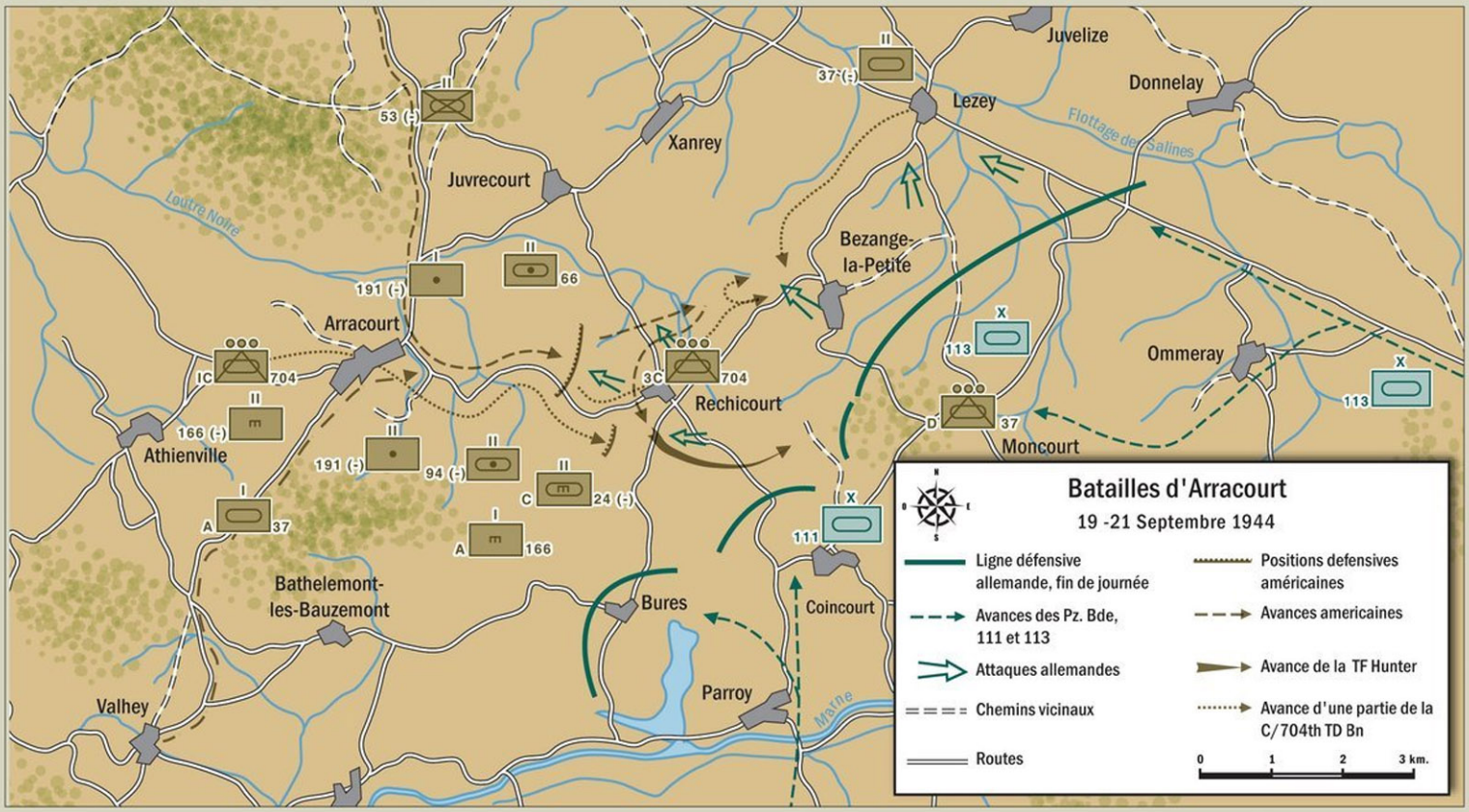
Marne-Rhin que dans la matinée du 15 septembre 1944. Comme de bien entendu, côté allemand, la manœuvre de l'adversaire a été comprise et anticipée depuis belle lurette. Aussi, les berges du canal et surtout les rares endroits où celui-ci peut éventuellement être franchi sont lourdement défendus. Le soir venu, malgré l'appui massif de l'artillerie qui procède à de nombreux tirs visant à amoindrir la détermination de l'ennemi, et celui des M4 des *B* et *C Companies* du *8th Tank Battalion*, les *GI's* ne parviennent pas à établir de tête de pont au-delà de l'ouvrage de génie civil. Or, sans tête de pont, il est inutile d'espérer lancer une passerelle sur le canal pour que les blindés puissent le dépasser et se répandre dans l'*hinterland* conduisant à Arracourt... Il convient ici de souligner les risques pris par les *Panzer-Grenadiere*. En effet, tenant leurs positions le long du canal, s'ils ont à faire face à des adversaires leur étant largement supérieurs sur le plan numérique, il faut aussi se souvenir qu'ils ont à se battre sur leurs arrières où les éléments du *CCA* positionné à Arracourt n'ont de cesse de les harceler. C'est donc sous une double pression, que les troupes allemandes entament leur repli dans la nuit du 15 au 16 pour éviter l'encerclement. L'événement donne enfin l'occasion à un bataillon d'infanterie de la *35th Infantry Division* d'établir une tête de pont suffisamment profonde pour que les personnels du *24th Armored Engineer Battalion* puissent se mettre à l'ouvrage. En quelques heures, un pont est construit. Il est bientôt doublé par un second. Au petit jour, le 16 septembre, les M4 du *CCB* reprennent leur marche vers Arracourt.

Du côté de Nancy et de sa garnison, la nouvelle de la double percée américaine est jugée comme particulièrement inquiétante pour ne pas dire préoccupante par le *Generalmajor* Hans Bruhn, *Kommandeur* de la *553. Volks-Grenadier-Division* ; on le comprendrait à moins ! Faute de disposer de véhicules en nombre suffisant, le général sait qu'il ne pourra pas sauver sa division de l'encerclement, du moins, pas dans sa totalité. D'ailleurs, abandonner la grande cité lorraine aux mains de l'ennemi sans lutter n'est pas non plus à l'ordre du jour. Comme l'ensemble de la hiérarchie des unités de la *Wehrmacht* engagées en Lorraine, Bruhn sait qu'il doit gagner du temps en ralentissant les troupes de Patton pour que les défenses occidentales du *Reich* puissent être mises en état de combattre. Sa décision est la suivante : avec l'accord de ses supérieurs, il va tenter d'évacuer une partie de ses troupes en plusieurs convois tandis que le reste de sa division restera dans la ville avec pour consigne de tenir le plus longtemps possible sous la pression américaine. *De facto*, dès la fin de l'après-midi du 15 septembre puis dans la nuit, plusieurs colonnes allemandes commencent à évacuer Nancy. Si certaines parviennent à se faufiler entre les mailles du filet tendu par la *4th Armored Division*, d'autres sont anéanties après être tombées dans des embuscades. Malgré tout, la désorganisation de la *553. Volks-Grenadier-Division* est telle et ses moyens sont si réduits que, finalement, la capitale lorraine tombera dès la mi-journée du 16 septembre, libérée par la *35th Infantry Division* du *Major-General* Paul Baade. Hans Bruhn et les restes de sa division réduits à la taille d'une *Kampfgruppe* poursuivront néanmoins le combat dans les Vosges puis en Alsace avant de capituler dans la région du Haut-Rhin, au mois d'avril 1945.

Au vu de ce que nous venons d'évoquer, la journée du 16 septembre est riche en événements. Nancy est non seulement tombée comme un fruit mûr cinq jours seulement après le début de l'offensive de la *4th Armored Division*, mais en plus les *CCA* et *CCB* de cette même

Le "Baron" en personne, Hasso-Eccard von Manteuffel, nouveau chef de la *5. Panzerarmee* passant en révue des *Landser.*

ECPA-D



division sont enfin parvenus à opérer leur jonction près de Summerville. Certes, si Château-Salins est toujours allemande et que, selon les premiers comptes-rendus, la conquête de Lunéville s'annonce délicate – en réalité la ville tombera le jour même, à 14h30, suite à une attaque en tenaille du *CCR* et du *42nd Cavalry Squadron* – Patton a, *a priori*, toutes les raisons d'être satisfait de la tournure prise par la bataille. D'autant plus que la *553. Volks-Grenadier-Division* n'est plus, que les Allemands semblent être définitivement décramponnés de leurs positions défensives et que les *Panzer-Brigaden* tant redoutées par les experts alliés du renseignement militaire brillent par leur absence du champ de bataille. A priori, à ce stade de l'offensive américaine, rien ne laisse présager un retour offensif des Allemands. C'en est au point que, lors d'une brève visite à Arracourt, le chef de la *3rd US Army* évoque même la possibilité de faire pivoter vers le nord la division blindée du *Major-General* Wood pour qu'elle prenne à revers les défenses de Metz ; il est vrai que celles-ci donnent bien du fil à retordre aux *GI's* et que, d'une certaine manière, cette résistance ternit la réputation de fonceur de George Patton, car ce dernier s'était engagé auprès de « Ike » Eisenhower à prendre Metz en soixante-douze heures. Cependant, le bouillonnant Californien semble bien être le seul à faire preuve de tant d'optimisme quant au sort final de la campagne de Lorraine. De son côté, Manton Eddy est en effet inquiet de la facilité et de la rapidité avec laquelle la *4th Armored Division* a percé les défenses ennemies ; autre sujet de préoccupation pour le chef du *XII Corps*, sa *80th Infantry Division* est toujours durement accrochée par la *3. Panzer-Grenadier-Division* près de la tête de pont de Dieulouard. Que se passerait-il si celle-ci, bien qu'ayant été renforcée, venait tout de même à être réduite par les Allemands ? Cette problématique est d'autant plus importante que c'est précisément par là que passe le ravitaillement en essence et en munitions de la totalité du *CCA*. D'ailleurs, faisant œuvre de prévoyance, « Tiger » Wood a ordonné au *Colonel* Clarke de renvoyer sur place des éléments mécanisés afin de sécuriser la zone et ainsi de protéger le cordon ombilical de ses troupes. Quant à la *35th Division*, même si sa garde d'honneur et sa fanfare ont paradé sur la place Stanislas pour fêter la libération de Nancy avec la population, elle est confrontée à des poches de résistance au sein desquelles des éléments de la *15. Panzer-Grenadier-Division* mélangés aux débris de la *553. Volks-Grenadier-Division* continuent à combattre malgré un sort qui désormais ne fait plus aucun doute pour eux. Outre le fait que cette volonté d'aller jusqu'au bout impressionne les Américains, elle immobilise une masse de manœuvre non négligeable qui, en cas de contre-attaque des *Panzer*, ne saurait être disponible. De ses inquiétudes, pour la plupart d'entre elles partagées par ses officiers d'état-major, le *Major-General* Manton Eddy va s'en ouvrir à Patton lors de son passage à Arracourt. Celui-ci y répondra dans son style si fleuri, devenu légendaire : « *Manton, vous devriez boire un verre de scotch ou même vous saouler la gueule avant d'aller au lit de bonne heure. Ensuite, dès demain, je veux que vous vous prépariez à foncer vers la ligne Siegfried, parce que c'est là-bas que j'ai la ferme intention de me rendre ! Les Fritz sont cuits, alors au diable vos hésitations !* » Et, joignant le geste à la parole, avant de quitter Arracourt, furieux, Patton ordonne à ses subalternes, Eddy et Wood, d'échafauder un plan pour s'emparer de Sarrebourg, une ville située à une cinquantaine de kilomètres à l'est d'Arracourt.

Loin de partager les vues de leur chef, les généraux améri-

cains vont surtout s'attacher à sécuriser leurs positions. Pour ce faire, la *4th Armored Division* va accroître sa pression sur Château-Salins en attaquant la zone de Fresnes afin de s'y créer un point d'ancrage lui permettant de se flanc-garder sur son aile gauche. L'opération est prévue pour le 18 septembre avec report possible au 19. Toutefois, les pluies torrentielles s'abattant sur la Lorraine vont conduire à son annulation pure et simple. Côté allemand, l'évidence d'une contre-attaque s'est rapidement imposée. Cette mission est confiée à la *5. Panzerarmee* du *General der Panzertruppen* Hasso-Eccard von Manteuffel. L'homme vient à peine de prendre son commandement. De fait, il a été affecté à ce poste deux jours seulement avant le début de l'offensive du *XII Corps US*. Sur le papier, la *5. Panzerarmee* « renaissante » a de quoi impressionner avec ses trois *Panzer-Grenadier-Divisonen*, ses deux divisions de *Panzer* et ses *Panzer-Brigaden*... mais sur le papier seulement car, comme nous l'avons vu dans la seconde partie de notre étude, ses moyens sont des plus restreints et dispersés sur la totalité du front de la *Heeresgruppe G*. Toutefois, Manteuffel, qui est très loin d'être un débutant en terme de stratégie militaire, sait qu'il doit réagir pour tenter d'endiguer la poussée américaine. Dès le 12 septembre au soir, il a proposé un plan à Johannes Blaskowitz, *Kommandeur* de la *Heeresgruppe G*, afin de briser les reins de la division cuirassée de Wood. Néanmoins, faute de disposer de réserves mobiles immédiatement engageables, dont au minimum une *Panzer-Brigade* équipée de Panther, il s'est résigné à subir, attendant patiemment son heure. L'arrivée sur zone de la *Panzer-Brigade 111* dans la journée du 17 va changer la donne.

LA BATAILLE D'ARRACOURT

La première étape de la contre-attaque allemande est donc sous la responsabilité du *Generalmajor* Heinrich-Walter Bronsart von Schellendorf et de sa *Panzer-Brigade 111*, ou plutôt de ce qu'il lui en reste puisque une partie de l'unité est engagée contre la 2e Division Blindée de Leclerc alors sur la Moselle. L'axe de progression retenu par Schellendorf doit directement conduire ses chars jusqu'à Arracourt via Lunéville... ville conquise par les Américains dans l'après-midi du 16, nous le savons. Nous le savons, certes, mais aussi incroyable que cela puisse paraître, le *Kommandeur* de la *Panzer-Brigade*, lui, l'ignore, car il se serait fié à un rapport entaché d'une erreur concernant Lunéville. Dans ce texte, la localité est toujours contrôlée par des éléments de la *15. Panzer-Grenadier-Division* alors qu'en réalité le gros du *CCR* du *Colonel* Walter Bigby est justement en train de s'y fixer pour relever le *CCA*. Pour ne rien arranger à la situation des *Panzerschützen* qui se préparent à monter au combat, certains échanges radio « en clair » ont non seulement été interceptés par des transmetteurs alliés à l'écoute des fréquences allemandes mais, en plus, un officier d'état-major du *Heer*, muni de cartes portant une foultitude d'indications quant aux projets de Manteuffel, a été fait prisonnier près de Lunéville ! Bref, avant même qu'elle ne débute, la partie est déjà déséquilibrée puisque les Américains savent où, quand et comment la *Panzer-Brigade* fera mouvement alors que le « patron » de cette dernière est persuadé que ses Panther ne seront engagés contre l'ennemi qu'une fois parvenus près des bois de Parroy ou d'Arracourt.

C'est donc à l'aube du 18 que les dix-sept engins disponibles de la 111 se mettent en marche. Très vite, à l'approche de Lunéville, les équipages des Panther se rendent compte du fait que cette dernière n'est plus allemande mais bel et bien américaine ! Accrochés par le *10th Armored Infantry Battalion*, le bataillon de fantassins escortant les *Panzer* est contraint de se mettre à couvert pour riposter, laissant les chars aborder seuls Lunéville par le sud-est. Après avoir balayé un barrage antichar du *42nd Cavalry Squadron* établi près de Moncel, les Panther poursuivent leur progression, générant un vent de panique parmi les *GI's*. Pour tenter de stopper les « lourds » de Schellendorf que les Américains confondent avec

Panther *Ausf. G*, reconnaissable à son mantelet du canon modifié pour faire dévier les obus ennemis, détruit en Lorraine ; rappelons que cette spécificité n'était pas générale à tous les Panther *Ausf. G*..

Coll. A. Chazette

Ci-contre et page 58 :

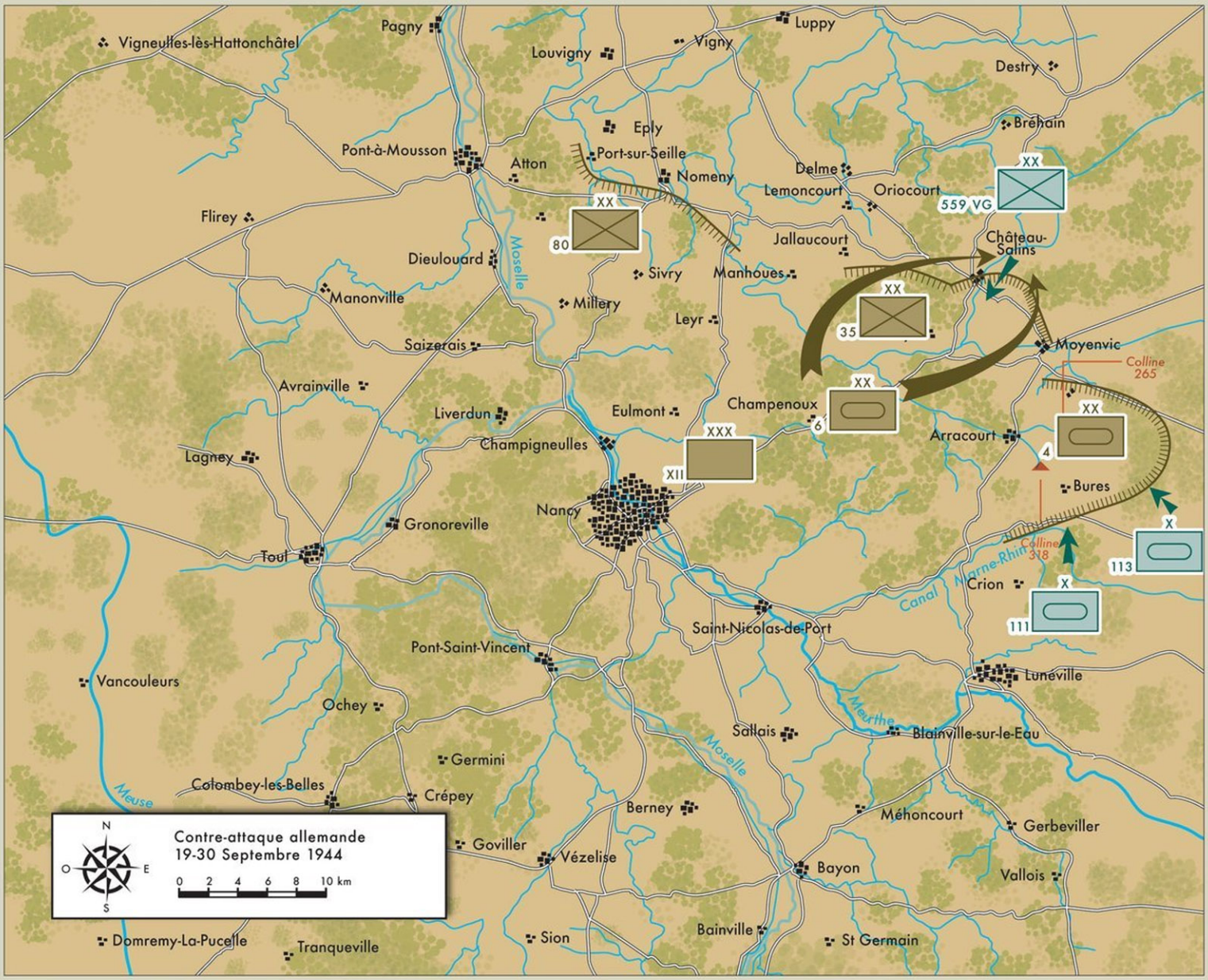
M4 Sherman de la *4th Armored Division* détruits à l'est et au sud d'Arracourt lors des opérations conduites par les *Panzer-Brigaden*.

ECPA-D

des Tiger (sic), les chasseurs de chars M18 Hellcat du *704th Tank Destroyer Battalion* sont engagés avec le soutien des pièces antichars du *603rd Tank Destroyer Battalion*. Mais rien ne semble y faire, les obus américains ricochant sur les cuirasses allemandes, comme en témoigne un homme du *704th*, le Seargent Romek : « *C'était à n'y rien comprendre ! On tirait sur les blindés ennemis à moins de trois cents mètres et, lorsque la fumée du coup de départ se dissipait enfin, on constatait que non seulement nous n'avions pas percé leur blindage mais qu'en plus ils poursuivaient leur route, imperturbables et indifférents. Un détail était toutefois rassurant, ils tiraient peu, comme s'ils voulaient économiser leurs obus. C'était à croire que, pour eux, nous n'étions que du menu frottin !* ». À 11h15, les *Panzer* entrent dans Lunéville où flottent encore aux fenêtres des drapeaux tricolores sortis des armoires par la population à l'occasion de la libération de la ville ! En début d'après-midi, postés au nord de la cité, les Panther repoussent les chars américains du *CCR*. Finalement, il faudra l'intervention de trois compagnies supplémentaires de M4, des deux *Tank Destroyer Battalions* et d'une batterie d'automoteurs du *94th Armored Field Artillery Battalion* sans oublier l'artillerie organique des *CCR* et *CCB* pour contraindre les *Panzer* à lâcher prise. Informé de cette nouvelle, Manteuffel ordonne à Schellendorf de se désengager de Lunéville pour attendre l'arrivée de la *Panzer-Brigade 113* avec laquelle il devra marcher vers Arracourt dès le lendemain matin. Echaudés par ce revers de poids, le commandant du *XII Corps* ordonne au *CCB* de la *6th Armored Division* de se préparer à marcher vers Lunéville pour en renforcer la défense.

À une vingtaine de kilomètres plus au nord, informés par des Lorrains de la présence d'une importante concentration de chars allemands près du flottage des Salines [Il s'agit des machines de la *Panzer-Brigade 113* – NdlA], les Américains vont profiter de la nuit du 18 au 19 pour envoyer deux compagnies de blindés, les *C* et *D* du *37th Tank Battalion*, sur la ligne Lezey-Moncourt. À 23h30, les soupçons des tankistes alliés sont confirmés par l'observation d'une importante colonne mécanisée ennemie faisant mouvement dans le secteur d'Ommeray. Deux heures plus tard, guidés par un observateur avancé s'étant approché jusqu'à quelques centaines de mètres des positions adverses, les artilleurs du *94th Armored Field Artillery Battalion* déclenchent un pilonnage intensif sur les Allemands qui s'apprêtent à bivouaquer pour la nuit.

Lorsque le soleil se lève sur le 19 septembre 1944, la situation opérationnelle allemande est loin d'être optimale. Ralentie par des escarmouches organisées par le *CCR* et la garnison américaine de Lunéville, la *Panzer-Brigade 111* n'est pas à l'heure prévue à Parroy, village depuis lequel elle aurait dû s'élancer à l'assaut du *CCA* en même temps que la *Panzer-Brigade 113*. D'ailleurs, cette dernière, aux ordres de l'*Oberst Freiherr* von Seckendorf, est isolée, sans flancs-gardes ni appuis. Harcelés par les artilleurs de Wood, les *Panzerschützen* ont passé une nuit difficile. Seckendorf va toutefois décider de débuter la bataille seul, sans attendre l'arrivée sur le terrain de la *Panzer-Brigade 111*. C'est sous une pluie battante et en manœuvrant dans une brume particulièrement épaisse que les Panther de la *113* soutenus par des *Grenadiere* s'ébrouent au petit matin, marchant vers Lezey, un village où le *37th Tank Battalion* a justement établi son poste de commandement. Celui-ci est protégé par les quelques M4 du *Captain* Lamison et un *Platoon* de M5A1. À 7h00, tandis que les premiers Panther ouvrant la marche à la colonne allemande débouchent d'une



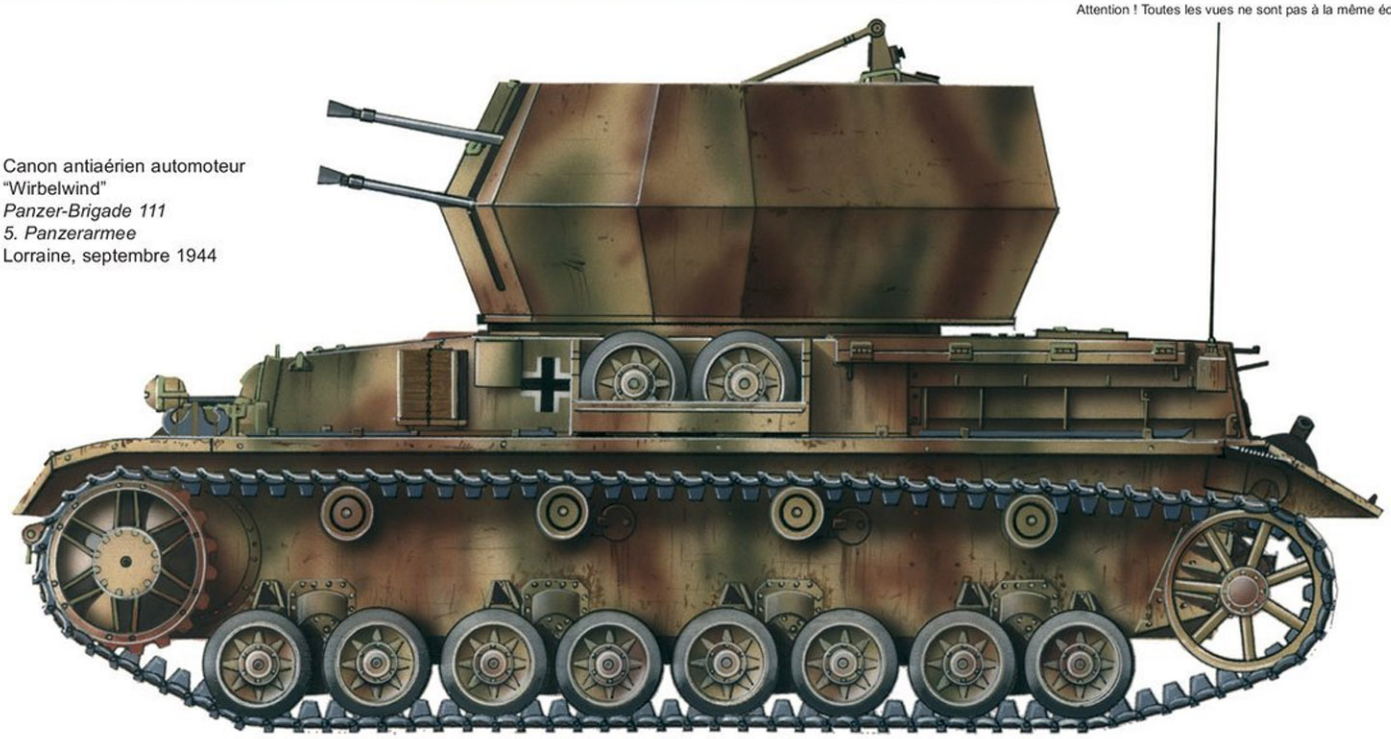
nappe de brume sans avoir de visibilité, ils sont engagés quasiment à bout portant par les blindés américains admirablement bien camouflés. En un instant, trois *Panzer* sont touchés à mort ! Bloquée, l'avant-garde de la *Panzer-Brigade 113* pivote sur sa gauche pour emprunter la route menant à Bezange-la-Petite avant de s'engager vers Rechicourt ; Seckendorf a ordonné à ses chars une fois parvenus sur place d'attendre la *Panzer-Brigade 111* qui à son tour s'apprêterait enfin à « entrer dans la danse ». En réalité, l'*Oberst Freiherr* von Seckendorf dispose lui-aussi d'informations erronées. Du fait de ses accrochages près de Lunéville, la *Panzer-Brigade 111* va prendre un retard considérable pour rejoindre ses positions de départ près de la forêt de Parroy. Elle n'arrivera sur zone que le 19 au soir, après 19h30. Et lorsque ses différentes *Kampfgruppen* se regrouperont du côté de Bures, elles seront attaquées par des chasseurs-bombardiers sortis en mission le temps d'une éclaircie… Mais revenons sur le terrain avec la *Panzer-Brigade 113* et le CCA de la *4th Armored Division*.

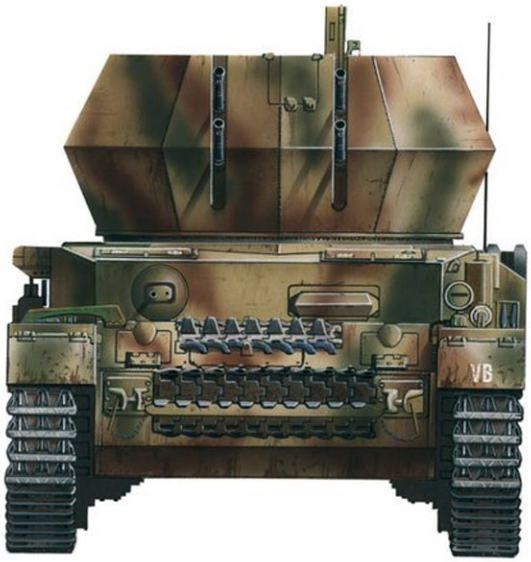
De son côté, constatant le changement d'axe de la progression ennemie, le *Captain* Richard Lamison, après avoir rendu compte à ses supérieurs, décide de suivre une route parallèle à celle des Panther, à travers champs. Profitant de la vitesse supérieure de ses machines, il espère ainsi se repositionner à l'entrée de Bezange-la-Petite afin d'y embusquer une nouvelle fois les *Panzer* ! Utilisant les nappes de brume stagnant au ras du sol comme autant de couverts, Lamison et ses Sherman arrivent au sommet d'une crête surplombant la route utilisée par les Panther de Seckendorf, *grosso modo* trois minutes avant ceux-ci. Les chars américains sont en contre-pente, invisibles aux yeux des *Panzerschützen* qui scrutent le secteur à la recherche de proies pour leurs fauves. Seuls les chefs de char de Lamison, couchés au sol et armés de jumelles, suivent les évolutions des Panther. Huit blindés allemands sont repérés, quittant le brouillard à huit cents mètres de la position américaine. Le *Captain* distribue alors ses ordres : « *On les laisse venir jusqu'à ce qu'ils passent juste sous nos tubes. À ce moment précis, on grimpe jusqu'en haut de la colline ; là, on les allume puis, ensuite, on décroche* ». La tactique de Lamison fonctionne à plein et cinq Panther sont détruits. Tandis que les trois engins survivants cherchent à repérer

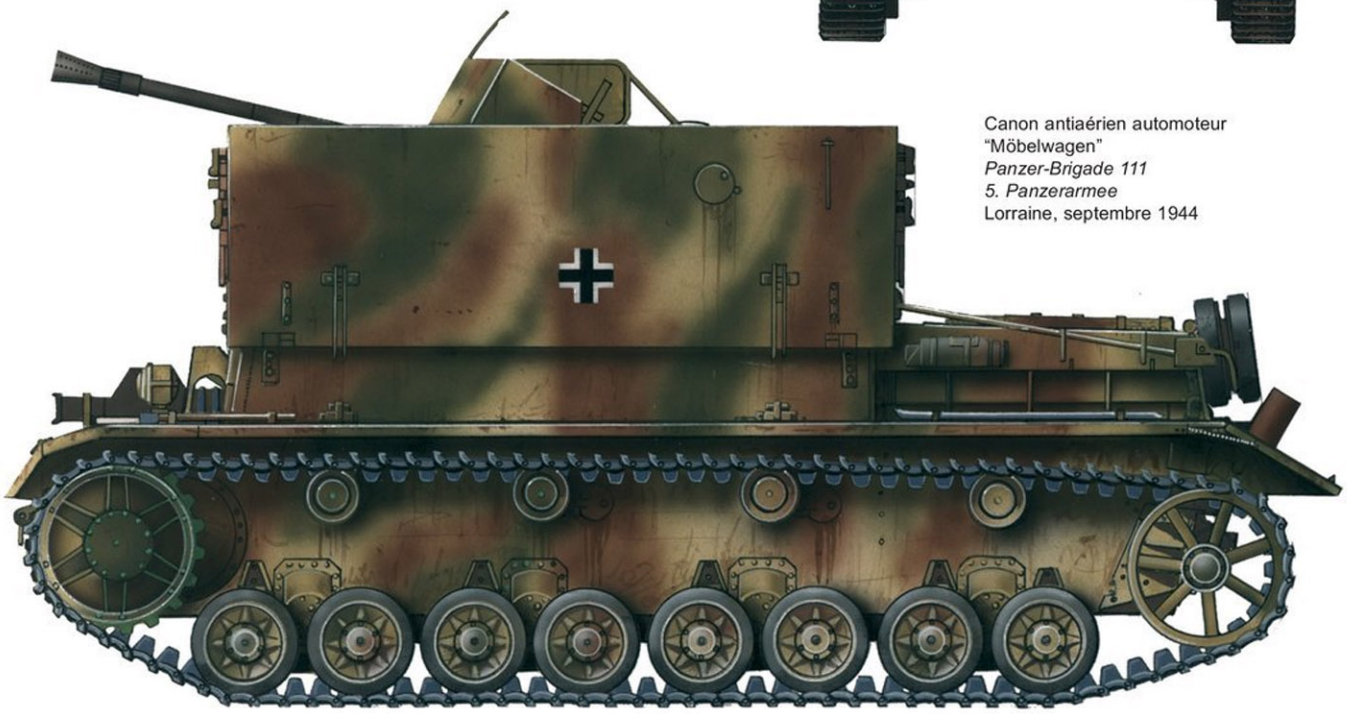
"TIGER JACK" CONTRE LE BARON

Attention ! Toutes les vues ne sont pas à la même échelle !

Canon antiaérien automoteur
"Wirbelwind"
Panzer-Brigade 111
5. Panzerarmee
Lorraine, septembre 1944







Canon antiaérien automoteur
"Möbelwagen"
Panzer-Brigade 111
5. Panzerarmee
Lorraine, septembre 1944

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006

l'origine des tirs pour répliquer, les Sherman se déplacent une fois encore d'environ cinq cents mètres. *Bis repetita placent*, les Américains parviennent à neutraliser le trio allemand quelques minutes plus tard ! Au même moment, c'est au tour du *Lieutenant* Berard et de ses équipages, eux-aussi embusqués dans la brume, de réduire en pièces trois Panther, le quatrième parvenant à s'échapper après avoir endommagé le train de roulement de l'un des M4. En moins d'une heure, la *Panzer-Brigade 113* vient ainsi de perdre quatorze de ses chars lourds ! Seckendorf renouvellera à plusieurs reprises ses tentatives pour forcer les défenses américaines jusqu'à Bezange-la-Petite, sans succès, car le *10th Armored Infantry Battalion* aura alors pris position pour lui barrer la route avec le soutien du *37th Tank Battalion* et des machines du *704th Tank Destroyer Battalion*.

Un autre épisode de la bataille d'Arracourt, particulièrement intéressant, s'est aussi joué en ce 19 septembre. Il met aux prises des M18 « Hellcat » de la *C Company* du *704th Tank Destroyer Battalion* et les Panther de la *Panzer-Brigade 113*. En voici le récit faite par l'un de ses principaux acteurs, le *Captain* William Dwight, officier de liaison au *37th Tank Battalion* : « *Le 19 au matin, quittant le quartier général du* CCA, *je suis monté dans ma jeep pour rejoindre le poste de commandement du* 37th Tank Battalion *qui était implanté à Lezey. En approchant de Bezange-la-Petite, j'ai entendu les canonnades de la bataille qu'étaient en train de se livrer les Panther et nos Sherman. Après avoir traversé le bourg, sortant d'une nappe de brume, je suis tombé nez à nez avec une compagnie de chars ennemis. J'ai tout juste eu le temps de faire marche arrière puis demi-tour avant que les fritz ne me réduisent en morceaux. De retour à Arracourt, j'ai obtenu que l'on mette à ma disposition quatre chasseurs de chars M18 de la* C Company *du* 704th Tank Destroyer Battalion. *Les engins étaient aux ordres du lieutenant Leiper. Nous sommes alors repartis vers Bezange en roulant dans cet affreux brouillard. Quelle purée de pois ! La brume était si épaisse qu'elle assourdissait même les bruits des moteurs et des chenilles des quatre Hellcat ! Plutôt que d'entrer dans le village, Leiper et moi avons décidé de le contourner en nous faufilant en haut d'une colline. De là, les tankistes auraient peut-être une vue dégagée sur la route où les colonnes allemandes étaient en train de progresser. Tandis que les blindés entamaient l'ascension d'une grosse butte, l'un d'eux, parti très en avant, fut touché de plein fouet par un obus perforant. C'était un vrai carnage. Un seul membre d'équipage avait pu s'extraire de la carcasse en flammes. En redescendant, il passa près de moi et me dit, sur un ton étrangement calme, presque désinvolte :* « On en a eu deux avant de se faire dégommer. Les autres sont tous morts ». *Seul dans ma Jeep, je n'osais pas m'aventurer là-haut. Aussi, je ne compris la situation qu'après la fin des combats. En fait, les M18 étaient tombés sur des Panther qui, eux-aussi, avaient eu l'idée de grimper sur cette colline pour essayer de déborder nos positions par le sud et repiquer sur nos arrières entre Bezange, Rechicourt et Arracourt. Les chars s'étaient alors affrontés à bout portant dans une véritable mêlée de feu et d'acier. Je n'y étais pas, mais je pense que les équipages ont pu se regarder dans les yeux avant de s'entretuer tant les engins étaient près les uns des autres. Trois de nos machines avaient été détruites mais sept* Panzer *étaient en feu et les autres en fuite !* »

À la lecture de ces lignes, on comprend aisément que la contre-offensive allemande est condamnée dès la soirée du 19 septembre et que l'initiative ne saurait tarder à retrouver le camp américain. Faute d'avoir pu compter sur la *Panzer-Brigade 111*, l'*Oberst Freiherr* von Seckendorf a attaqué en plein jour, du faible au fort. Si la supériorité qualitative était bel et bien du côté de ses Panther, techniquement très largement supérieurs aux Sherman et Hellcat, ses équipages n'ont pu en tirer parti ; du fait des nappes de brume qui recouvraient le champ de bataille, les Panzerschützen n'eurent pas l'occasion d'utiliser l'allonge de leur redoutable canon de *7,5cm*. Et, de fait, les combats de chars se sont déroulés à des distances si faibles et que les coups des Sherman pouvaient être fatals aux « lourds » allemands. Pour autant, la bataille d'Arracourt n'était pas totalement achevée !

Dès la nuit du 19 au 20 septembre, « Tiger » Wood réorganise ses unités afin de poursuivre la *Panzer-Brigade 113* supposée être en retraite... Pour ce faire, il rameute la *Task Force* Hunter, groupement tactique bâti autour d'éléments du *37th Tank Battalion*, qui était jusqu'alors engagée dans la défense de Lunéville. Les blindés de Hunter rejoignent Arracourt sur les coups des 2h00, en pleine nuit, où ils viennent se mettre aux ordres du *Colonel* Clarke. Tandis que les équipages ravitaillent et que, dans leurs trous de combat, les fantassins du *10th Armored Infantry Battalion* montent la garde, une rumeur commence à se répandre sur le réseau radio du *CCA* : plusieurs *Kampfgruppen* formés de chars et de *Grenadiere* de la *Panzer-Brigade 113* seraient en train d'essayer de se faufiler dans les lignes américaines ! Bien vite, du fait des demandes angoissées de soutien qui se multiplient et fusent sur les ondes, la rumeur se transforme en une réalité bien tangible ! Seckendorf n'a pas dit son dernier mot. Ce qu'il n'a pas réussi à faire de jour, il le tente de nuit. Et le succès est au rendez-vous ! À l'aube du 20, plusieurs Panther sont parvenus jusqu'à la proximité immédiate d'Arracourt où le poste de commandement de Clarke est pris sous le feu allemand. Il faut attendre 11h00 pour que progressivement la pression allemande sur la ville se relâche. Privée de réserves et de soutien, matraquée par l'artillerie américaine, la *Panzer-Brigade 113* est obligée de se retirer en abandonnant le terrain conquis.

À 14h00, c'est au tour des tankistes américains de passer à l'attaque. Trois compagnies du *37th Tank Battalion* engagent des *Panzer* en repli dans le secteur de Rechicourt. Une violente bataille de chars tourne au match nul, même si, pour les raisons évoquées ci-dessus, les *Kampfgruppen* de Seckendorf décrochent vers Lezey. Les Américains les poursuivent. Au Quartier général du *General der Panzertruppen* Hasso-Eccard von Manteuffel, les mauvaises nouvelles se

succèdent… À 4h00, le général allemand rend compte à la *Heeresgruppe G* du fait que ses *Panzer-Brigaden 111* et *113* sont désormais dans l'incapacité de renouveler leurs assauts sur les positions américaines, que Nancy est dans l'état actuel des choses perdue et qu'il conviendrait de prendre des mesures énergiques pour barrer la route vers l'est à la *4th Armored Division* de Wood.

CONCLUSION

La bataille d'Arracourt se poursuivra encore jusqu'au 21 à l'initiative des Américains qui tenteront, sans y parvenir totalement, de rayer des contrôles la *Panzer-Brigade 113*. Après un intermède de quelques jours, le 27 septembre, ce sera au tour des Allemands de tenter une fois encore de reconquérir Arracourt, sans succès, là non plus.

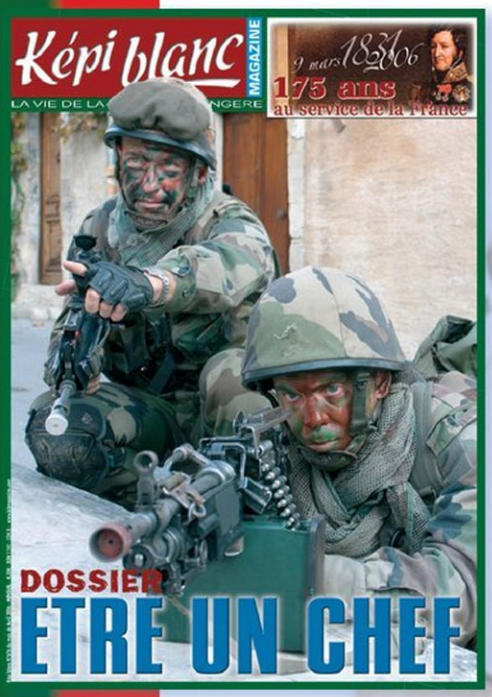
Par bien des aspects, l'offensive du *XII Corps*, débutée le 11 septembre et ayant pour objectif l'encerclement de Nancy et la destruction des *3.* et *15. Panzer-Grenadier-Divisionen* et de la *553. Volks-Grenadier-Division*, est révélatrice de la situation des armées allemandes et américaines en cette fin d'année 1944. Côté allemand, c'est sans surprise que l'on prend pleinement la mesure des difficultés auxquelles sont confrontés les *Kommandeur* des différentes unités engagées dans la zone de Nancy. Déficits chroniques de matériels et de personnels font que la résistance, malgré le courage des combattants, n'a comme seul et unique but que le fait de gagner du temps en ralentissant l'ennemi. Lors du franchissement de la Moselle par les *GI's*, les *Panzer-Grenadiere*, pourtant numériquement surclassés, vont combattre jusqu'à l'ultime limite. Ils ne décrocheront que pour éviter la destruction ou l'encerclement. On retrouve une tactique similaire sur le canal de la Marne au Rhin, face au *CCB* cherchant à le franchir. Et que dire des *Kampfgruppen* de fortune constituées de bric et de broc qui, bien qu'étant définitivement prises dans la nasse de la *35th Infantry Division* près de Nancy, combattront encore pendant plusieurs jours ? En ce qui concerne la prestation de la *Panzer-Brigade 113* à Arracourt, il est nécessaire de se souvenir que l'*Oberst Freiherr* von Seckendorf, qui mourra au combat le 22 septembre, a attaqué de manière isolée, sans soutiens, ni appuis. Que ce serait-il passé si la *Panzer-Brigade 111* avait été engagée simultanément ? Dans une telle hypothèse, une chose est certaine, le *CCA* de Clarke aurait été contraint de se défendre à l'est et au sud et n'aurait donc pas pu concentrer l'ensemble de ses moyens face à Seckendorf… En ce qui concerne les Américains, au-delà des excès d'optimisme d'un général Patton « obsédé » par la conquête de la ligne Siegfried, on ne peut qu'être admiratif devant les capacités d'improvisation de « Tiger jack » Wood qui, en Lorraine, aura mérité son surnom de « *Rommel Yankee* ». Efficacement secondé par ses chefs de *Combat Command*, il va être capable d'adapter sa stratégie en temps réel pour faire face aux diverses menaces ennemies. Sur le plan des unités elles-mêmes, si parmi elles certaines n'ont guère « brillé », il convient de souligner le savoir-faire et de rendre hommage au courage des équipages du *704th Tank Destroyer Battalion* et du *37th Tank Battalion* qui vont faire face à la poussée de la *Panzer-Brigade 113* dans des conditions plus que difficiles.

Sous une pluie quasi-quotidienne et des températures en chute libre, la campagne de Lorraine va progressivement s'estomper au profit d'une nouvelle offensive allemande, à la mi-décembre, cette fois-ci, dans les Ardennes.

CONNECTEZ - VOUS

Sur le site officiel de Képi blanc MAGAZINE

Képi blanc
JOURNAL MENSUEL DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE
2,50
En GUISE de PRESENTATION
ANNIVERSAIRE...
AU FIL DE L'HEURE...


Képi blanc MAGAZINE
9 mars 1831-2006
175 ans
au service de la France
DOSSIER
ETRE UN CHEF

- ACTUALITES
- LEGION EN OPERATIONS
- LEGION A L'ENTRAINEMENT
- FRATERNITE D'ARMES
- LE CULTE DES ANCIENS
- SPORT

www.kbmagazine.com

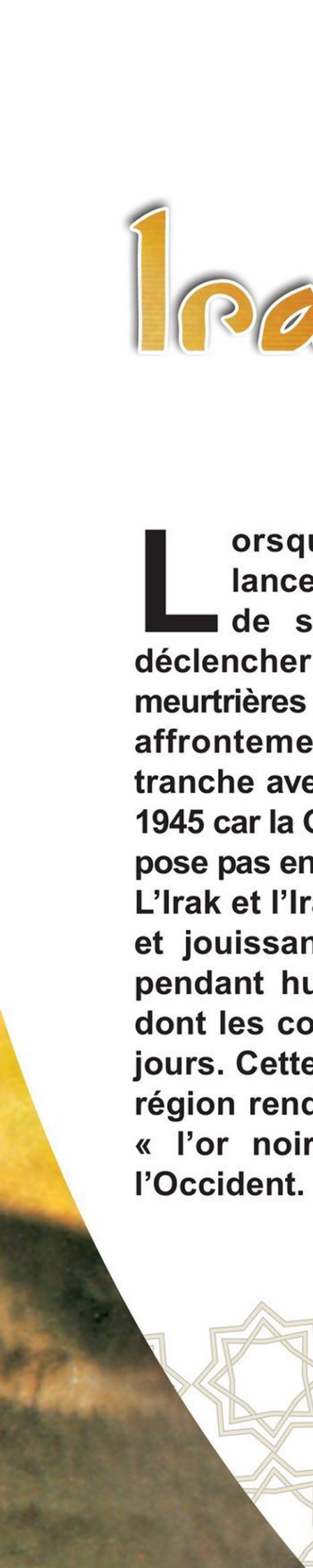
adresse e-mail : redaction@kbmagazine.com

Iran-Irak

Par Laurent Tirone

Lorsqu'en septembre 1980 Saddam Hussein lance ses divisions à l'assaut de l'Iran, il est loin de se douter que la guerre qu'il vient de déclencher deviendra l'une des plus longues et des plus meurtrières que le Moyen-Orient ait jamais connue. Cet affrontement titanesque à l'échelle de la région tranche avec les conflits qui ont secoué le Monde depuis 1945 car la Guerre Froide qui oppose les deux blocs ne se pose pas en toile de fond de cette confrontation.

L'Irak et l'Iran, pays riches en milliards de pétrodollars et jouissant d'armées suréquipées, vont s'affronter pendant huit longues années dans une lutte à mort dont les conséquences sont encore palpables de nos jours. Cette guerre va redistribuer les cartes dans une région rendue hautement sensible par la présence de « l'or noir » si précieux pour les économies de l'Occident.



T-55 irakien photographié dans le secteur d'Al-Amarah à la veille d'une grande offensive. On notera le camouflage ainsi que les marques tactiques apposées sur la tourelle.

DR

Si la guerre est officiellement déclarée le 22 septembre 1980 par le Conseil de Commandement de la Révolution (CCR), l'instance politique suprême irakienne, elle n'est en réalité que la suite logique d'une série d'événements qui vont pousser l'Iran et l'Irak à s'affronter. Le principal point d'achoppement entre les deux pays tient dans les accords d'Alger ratifiés le 6 mars 1975 et qui auraient dû permettre de résoudre pacifiquement la vieille querelle frontalière concernant le Chatt al-Arab. Cet antagonisme géographique cristallise les tensions entre les deux pays, ce malgré les nombreuses négociations qui tentent d'en fixer définitivement les frontières. Sous l'égide du président algérien Boumediene, le *Shah* d'Iran, Reza Palavi, et le vice-président irakien, Saddam Hussein, redessinent la frontière qui désormais suivra le delta du Tigre et de l'Euphrate. Toutefois, ce traité désavantage fortement l'Irak dans le sens où le pays n'obtient pas le débouché maritime qu'il revendique depuis des années. En contrepartie, le *Shah* s'engage à ne plus aider militairement et financièrement les rebelles kurdes qui opèrent dans le nord de l'Irak. Peu respectés par leurs signataires, ces accords n'apaisent en rien les esprits et maintiennent la région dans une situation explosive. Deux événements vont aggraver les choses. Le 1er février 1979, après le départ du *Shah*, dernier représentant d'un régime impérial à bout de souffle, l'*Ayatollah* Khomeiny fait un retour triomphal en Iran sous les acclamations de ses partisans. Le 2 avril, Khomeiny proclame la République Islamique d'Iran. Ce bouleversement politique est suivi par un autre changement de pouvoir, cette fois-ci en Irak. Le 16 juillet, le général Hasan al-Bark, qui présidait aux destinés du pays depuis le coup d'état de juillet 1968, fait savoir qu'il abandonne son poste, officiellement pour des raisons de santé... Saddam Hussein, alors numéro deux du régime, devient président du CCR et secrétaire général du parti Baas. Très vite, le nouvel homme fort de Bagdad, que l'on appelle le *Raïs* [le chef – NdlR], affirme ses positions quant à la question du Chatt al-Arab qui, selon lui, doit être rendu aux Arabes, par opposition au peuple iranien en grande majorité composé de Perses.

Au cours de l'hiver 1979, le refus par l'*Ayatollah* Khomeiny de renégocier les accords d'Alger exacerbe encore les tensions. L'idée d'une guerre contre « l'ennemi de toujours » mûrit dans l'esprit du *Raïs*. Ainsi, dans un mémorandum officiel, le ministère des Affaires étrangères irakien fait état de plus de deux cent quarante violations de frontières ou agressions commises par les troupes iraniennes, ce en à peine six mois. Incidents qui font l'objet de notes de protestation de la part de Bagdad. Supposés, réels ou même parfois provoqués, ces accrochages constituent autant de prétextes permettant à Saddam Hussein d'accuser son voisin de conduire une politique expansionniste et agressive. La situation se dégrade et des postes frontaliers irakiens commencent à être soumis à des tirs d'artillerie. En représailles, Bagdad expulse trente

Batterie d'artillerie irakienne installée sur l'île de Majnoun. Les pièces sont *a priori* d'origine soviétique.

DR

mille Irakiens d'origine iranienne. Une guerre larvée voit le jour entre les futurs belligérants. Le 4 septembre, l'affrontement entre Téhéran et Bagdad prend un nouveau tournant avec, selon des sources bagdadi, le bombardement de villes et d'installations pétrolières par des chasseurs-bombardiers iraniens. De violents combats aériens et navals aggravent un peu plus une situation déjà explosive. Un semblant de négociations se met néanmoins en place pour tenter de calmer le jeu. C'est peine perdue, car l'Irak accuse les autorités iraniennes de ne pas vouloir restituer les parcelles de son territoire récemment occupées. Les 9 et 10 septembre 1980, l'armée irakienne lance une offensive limitée. Repoussant facilement les Iraniens, elle libère le Zein al-Qaws et le Seif Saad. La facilité avec laquelle se déroule ce raid à grande échelle conforte l'opinion de Saddam Hussein sur la déliquescence d'une armée iranienne décapitée par les purges des *Mollahs*. Le 16 septembre, proclamant qu'il ne fait qu'appliquer le traité de 1975, Saddam annonce que ses troupes ont libéré 342 km² de territoires. Confiant dans les capacités de son armée, le *Raïs* déclare dans la foulée que les affrontements ne cesseront qu'aux conditions *sine qua non* suivantes :

- Restauration des droits souverains du peuple irakien sur les territoires et les eaux du Chatt al-Arab.
- Respect de la souveraineté irakienne par les Iraniens.

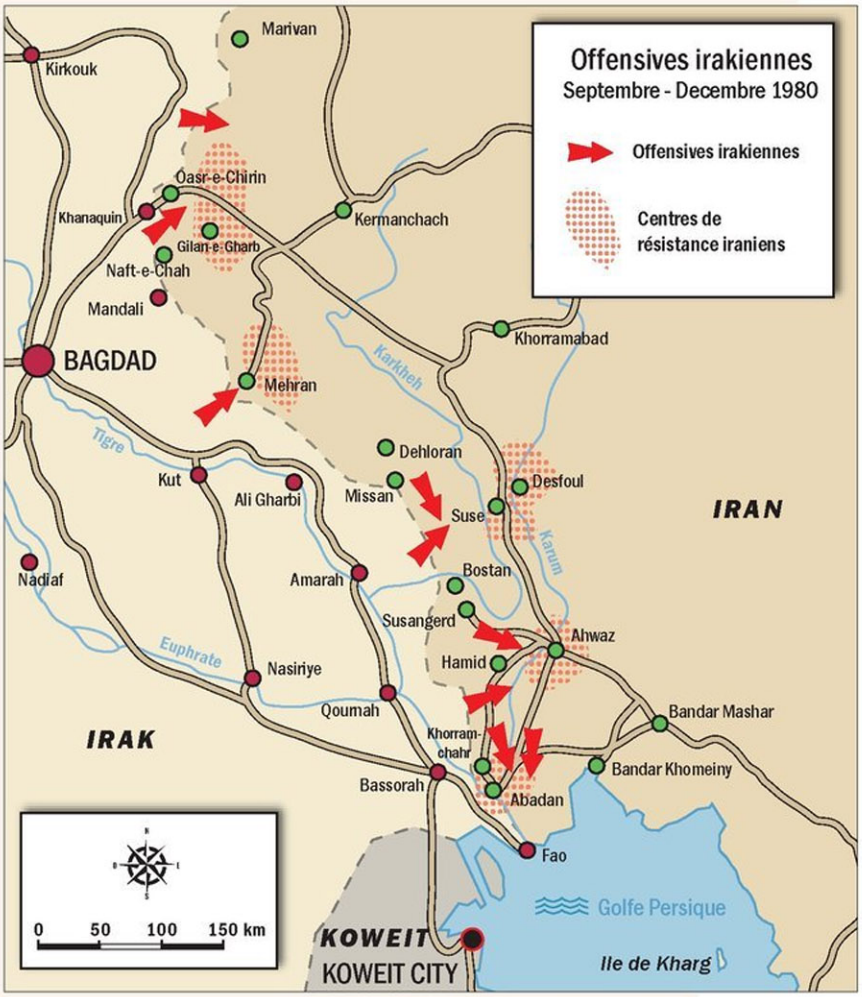
Une troisième clause est ajoutée : les Arabes devront retrouver leurs prérogatives sur le Khouzistan (aussi appelé Arabistan) et sur les îles arabes d'Abou-Moussa et Tomb (Émirats Arabes Unis) annexées par l'Iran en 1969, des îles dont la valeur stratégique est particulièrement importante car elles permettent de contrôler le Golfe Persique et, par ricochet, le transit des pétroliers.
À l'initiative de l'Irak, les deux camps entament une marche rapide vers la guerre, même si l'Iran ne semble pas réellement se rendre compte des intentions belliqueuses irakiennes. Ce n'est que le 20 septembre que le président Bani Sadr lance le rappel de quelques cent vingt mille réservistes. Surprenant les Iraniens, le 22 septembre 1980, Saddam Hussein ordonne à son armée de « *porter des coups décisifs aux objectifs militaires iraniens* ».

GUERRE DE MOUVEMENTS

Se conformant aux doctrines soviétiques sur l'emploi des divisions blindées et mécanisées, l'offensive irakienne se développe sur plusieurs axes le long de la frontière. Au sud, un corps d'armée rassemblant trois divisions mène une attaque frontale sur les villes de Khorramchahr, Susanberg et le site hautement stratégique d'Abadan où sont installées nombre d'installations pétrolières iraniennes. Les chars irakiens dépassent rapidement Susanberg et font mouvement en direction de Desfoul et d'Ahwaz où sont situées de puissantes bases militaires chargées de la protection de l'oléoduc du golfe Persique. Une autre formation blindée, contournant la zone marécageuse du Chatt al-Arab, se rabat vers le sud pour prendre à revers Khorramchahr et Abadan. Simultanément, au centre, le corps d'armée qui assure en temps de paix la couverture de la capitale irakienne se met en marche. Plus de trois cents blindés s'enfoncent en Iran, marchant en direction de Qasr-E-Chirine, au nord, et de Mehran, au centre. Une division motorisée s'empare rapidement de la première de ces cités, verrouillant les cols montagneux de la région pour assurer la liberté de circulation le long de la route stratégique reliant Bassorah, Bagdad et Kirkouk. Quelques heures plus tard, Mehran tombe à son tour sous la puissance de feu irakienne. Dans les airs, les MiG de Saddam Hussein ont pour mission d'acquérir la supériorité aérienne et de lancer des raids de terreur sur les centres urbains ennemis ; l'idée est ainsi d'accentuer le malaise politique et, peut-être, de parvenir à conduire les Iraniens à se débarrasser eux-mêmes de l'*Ayatollah* Khomeiny. Raisonnement qui, à l'instar de celui de Hitler en 1940 concernant la Grande-Bretagne et Churchill, conduira à un résultat radicalement inverse ! En attendant, surprise et bousculée, l'*Artesh*, l'armée régulière iranienne, ne parvient pas à s'opposer aux unités motorisées irakiennes. Dans l'incapacité de lancer des contre-attaques blindées, les Iraniens subissent avant de perdre pied. Seuls leurs hélicoptères d'attaque sont encore capables de mener des actions efficaces. D'ailleurs, tout au long de la guerre, malgré une pénurie croissante de pièces détachées, les AH-1 Cobra se poseront en adversaires redoutables pour les chars irakiens ; profitant du relief accidenté dans le secteur central du front, autour de Susanberg et de Desfoul, ils ravageront plus d'une unité blindée ennemie à coup de missiles antichars TOW.
Le 27 septembre, après avoir réussi une percée au Khouzistan, les troupes de Saddam Hussein atteignent les berges des rivières Karkeh et Karum. Desfoul et Ahwaz, importants nœuds de communication routière et ferroviaire, sont menacées. Le gouvernement iranien accuse alors l'ennemi d'utiliser des gaz de combat mais aucune preuve tangible ne vient étayer cette allégation. Les quinze premiers jours des combats tournent largement à l'avantage des Irakiens. Repoussant les Iraniens en rase campagne, les chars irakiens atteignent les contreforts du mont Zagros. Sur le papier, l'Iran bénéficie pourtant d'une très nette supériorité qualitative en terme de blindés. Si, au début de la guerre, les Irakiens disposent d'un parc de 2 650 blindés contre 1 600, les T-54, T-55 et autres T-62, même modernisés, ne font pas le poids face aux M48A5, M60A1 et Chieftain *Mk. V* américains et

Héritage de la période du *Shah* et de sa bonne entente avec l'Occident, ces Chieftain iraniens d'origine britannique vont être de coriaces adversaires pour les T-54/55 et même T-62 irakiens. Toutefois, faute de disposer de pièces détachées; du fait de l'embargo proclamé par l'Occident à l'encontre de l'Iran des *Mollahs*, ces machines seront régulièrement indisponibles.

DR



Il faudra attendre l'arrivée des premiers T-72 tels que celui-ci, en 1982, pour qu'enfin les Irakiens disposent d'un char capable d'affronter les M60A1 iraniens. Nous sommes ici à Mehran, en 1983.

DR

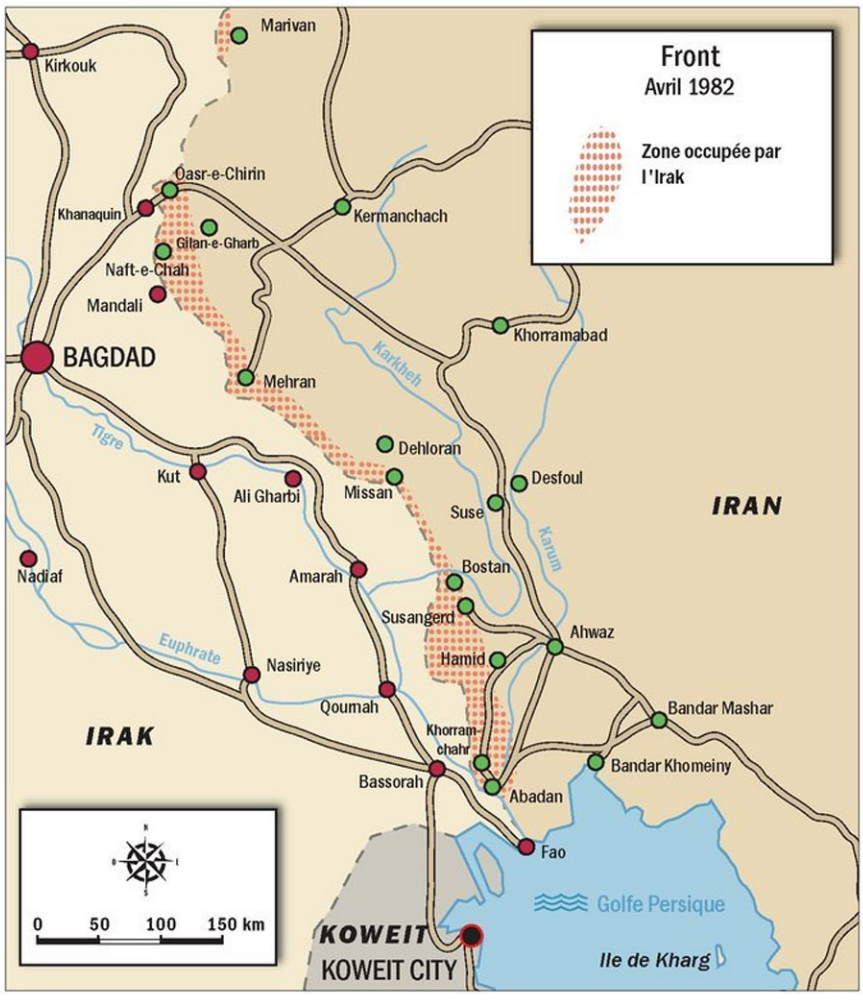
britanniques. Le char lourd anglais de 55 tonnes surclasse largement ses adversaires d'origine soviétique. Capable d'atteindre avec précision une cible située à deux mille mètres, son canon de 120mm possède une allonge nettement supérieure aux pièces de 100mm qui lui font face. Même le canon de 115mm du T-62, char le plus moderne de l'arsenal irakien avant l'arrivée du T-72, ne peut prendre l'ascendant sur le blindé anglais. Cette supériorité technologique doit cependant être relativisée du fait de la pénurie des pièces détachées et d'une logistique défaillante pour ne pas dire catastrophique ! Les Irakiens récupéreront ainsi nombre d'engins simplement tombés en panne d'essence. Incapable de se maintenir sous la pression ennemie, l'*Artesh* se replie dans les agglomérations pour s'y barricader. Les divisions irakiennes continuent sur leur lancée. La ville de Khorramchahr est investie tandis que le site d'Abadan est violemment pilonné. Aux yeux de Saddam Hussein, les gains territoriaux semblent suffisamment importants pour qu'il propose à Téhéran un cessez-le-feu. Les buts de guerre de l'Irakien ne vont pas au-delà d'un conflit frontalier et il n'a jamais été question pour lui de conquérir l'Iran ou même de s'emparer de sa capitale. Il ne fait cependant aucun doute que, en filigrane du traumatisme causé par son offensive, le *Raïs* verrait d'un bon œil l'écroulement du régime de l'*Ayatollah* Khomeiny sous la vindicte populaire. « Grand seigneur », Saddam annonce unilatéralement l'arrêt de ses troupes sur les positions conquises et son souhait de voir s'ouvrir des négociations diplomatiques avec Téhéran sur les bases de la situation martiale. Mais le président Bani Sadr ne donne pas suite aux propositions irakiennes. Pour l'Iran intégriste des *Mollahs*, l'agression irakienne est ressentie comme une lutte idéologique contre un gouvernement baasiste considéré comme « athée et hérétique ». Ce conflit devient rapidement le symbole d'une guerre totale entre une nation arabe unifiée autour des principes laïques du Baasisme et un pays religieux relevant d'un Islam épuré et régénéré par la stricte observance de la doctrine chiite.

La pause imposée par le *Raïs* brise net l'élan victorieux de ses armées. Avec le recul, il apparaît que la décision de Saddam Hussein aura donné le temps nécessaire à l'*Artesh* pour rameuter des réserves dispersées à travers le territoire iranien où les appelaient des taches de maintien de l'ordre. Ce répit inespéré n'est toutefois pas suffisant pour stopper l'offensive irakienne qui, faute de solution diplomatique, est reprise par Bagdad. Le franchissement de vive force du fleuve Karum, le 10 octobre, permet aux Irakiens de poursuivre leur exploitation en direction du site pétrolier d'Abadan. Celui-ci est coupé de ses arrières. Parallèlement, les tankistes de Saddam encerclent le port de Khorramchahr. Isolée et soumise à une pression concentrique, la ville tombe le 24 octobre, à l'issue de combats de rue d'une violence extrême qui causeront plus de cinq mille morts chez l'assaillant. De fait, la résistance acharnée des troupes iraniennes à Khorramchahr provoque une sorte de flottement au sein de l'état major irakien. Empêtrée dans d'âpres combats urbains, l'infanterie mécanisée irakienne a été contrainte d'affronter un ennemi qu'elle a du mal à appréhender. Il s'agit du Corps des Gardiens de la Révolution islamique ou *Sépah-e pasdaran Enghélab –é Eslami*. Créées en 1979 par Khomeiny pour propager la révolution islamique, ces unités sont considérées, à raison, comme des troupes d'élite. Les *Pasdarans* se révèlent être des combattants redoutables et fanatiques. Leur comportement militairement irrationnel, voire quasi-suicidaire, déroute les officiers de l'armée de Saddam Hussein et terrorise les simples soldats. Néanmoins, malgré ses pertes élevées en personnels et en matériels, celle-ci poursuit sur sa lancée et parachève l'encerclement d'Abadan. Un premier assaut est facilement repoussé par une poignée

de *Pasdarans* décidés à se battre jusqu'à la mort. Échaudés par l'expérience des combats de Khorramchahr, les Irakiens n'insistent guère et choisissent de pilonner la cité à l'aide de leur artillerie et de missiles sol-sol Frog-7 de fabrication soviétique. De la même manière, l'armée irakienne piétine devant les villes de Desfoul et d'Ahwaz pourtant isolées, sans pouvoir ou vouloir lancer la moindre attaque. Dans tout les cas, Abadan, Desfoul et Ahwaz, rendues exsangues par ces sièges, finiront bien par capituler, du moins le pense-t-on dans l'entourage immédiat du *Raïs*. À Téhéran comme à Bagdad, les politiciens prennent conscience du fait que le conflit est en train de devenir une guerre d'anéantissement, une guerre totale. Forts de leurs victoires, les Irakiens décident de poursuivre leur offensive tandis que les Iraniens lancés dans une bataille idéologique ne veulent plus céder un pouce de terrain. Les belligérants font preuve d'une telle intransigeance que les efforts successifs de la communauté internationale pour instaurer un cessez-le-feu sont systématiquement voués à l'échec. Le Secrétaire Général de l'Organisation des Nations Unies, Kurt Waldheim, qui a chargé le premier ministre suédois d'une mission de bons offices, doit se rendre à l'évidence : les deux nations ne sont pas prêtes à s'asseoir à la table des négociations. Le 6 novembre, l'Iran mobilise deux nouvelles classes d'âge tandis que l'Irak lance un appel aux volontaires de moins de soixante-cinq ans.

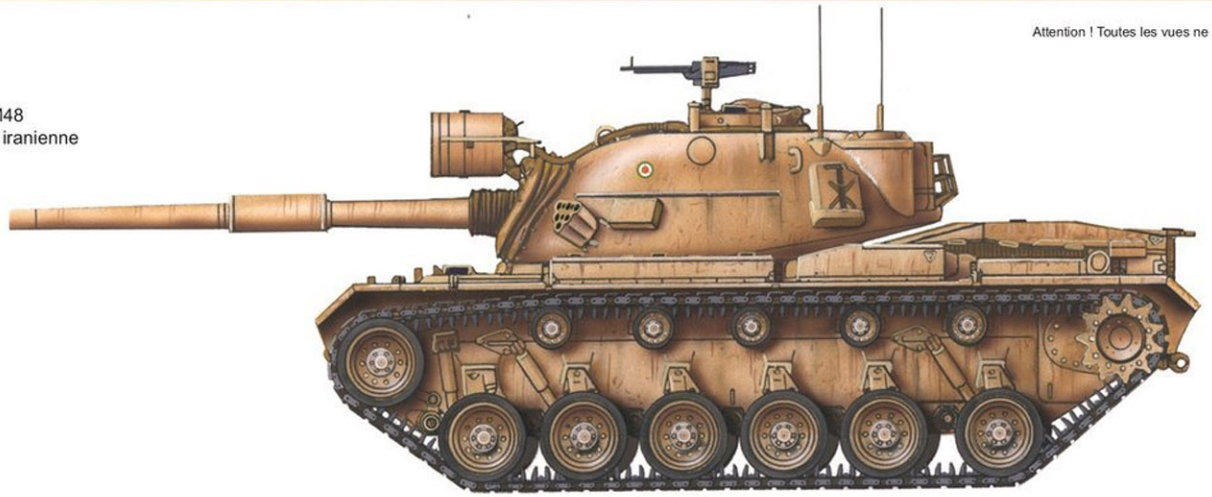
" Le 2 avril, Khomeiny proclame la République Islamique d'Iran "

Début octobre, l'offensive irakienne commence à s'essouffler avant de marquer le pas. L'ordre d'arrêt de Saddam Hussein, en plus de casser la dynamique de ses unités, a permis aux différentes branches qui composent les forces iraniennes de se réorganiser, sans toutefois pouvoir lancer la moindre contre-attaque d'envergure. Dans le camp d'en face, la peur d'un taux de pertes trop important paralyse l'état-major irakien qui, du coup, hésite à lancer ses troupes dans de vastes mouvements offensifs. Ces atermoiements empêchent les Irakiens de prendre l'ascendant sur une armée iranienne bien trop statique. Il faut aussi compter avec le mauvais temps qui se met de la partie, lorsque les pluies automnales commencent à gêner les mouvements des blindés et obligent le génie irakien à élever des digues et à construire des routes insubmersibles pour ne pas voir la logistique s'enrayer. Rassemblant ses forces, l'Irak développe tout de même un ultime assaut avant l'hiver contre la ville de Susanberg, dernière place forte protégeant la route stratégique menant à Ahwaz. Dans le cas où cette dernière viendrait à changer de main, ce serait tout le Khouzistan qui s'ouvrirait alors aux divisions irakiennes. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'opération est effectivement à deux doigts de réussir. Le 16 novembre, la prise de Susangerg est annoncée à Saddam Hussein par ses généraux. Mais la joie du *Raïs* est de courte durée car les Iraniens, conscients de l'importance de ce secteur, multiplient les contre-attaques. La cité est reprise en soixante-douze heures, au prix d'une bataille sanglante. Bagdad connaît son premier échec. Ses troupes viennent d'être défaites dans une bataille décisive pour la poursuite des opérations. Sur le papier, les divisions irakiennes ont largement atteint les objectifs fixés par le pouvoir politique. Mais sur le terrain, la réalité est tout autre. l'*Artesh* et les *Pasdarans* ont définitivement bloqué les axes de progression ennemis. La situation est figée sur l'ensemble de la ligne de front. Une nouvelle offensive irakienne, lancée le 25 décembre, dans la région de Marivan, au Kurdistan iranien, échoue elle aussi. Téhéran peut maintenant rassembler ses forces et abattre son principal atout : la supériorité numérique de ses troupes générée par la levée en masse de « miliciens volontaires », le plus souvent de jeunes déshérités incorporés au sein de la *Basij Mostazafan*, littéralement la « mobilisation des opprimés ». Selon les déclarations de Khomeiny, cette armée populaire de réserve, sorte de *Volkssturm* à la mode perse, aurait un potentiel de vingt millions d'hommes. Un chiffre sans commune mesure avec les troupes que l'Irak peut effectivement aligner mais qui englobe bon nombre d'enfants et d'adolescents de douze à dix-sept ans ainsi que des hommes âgés de plus de quarante-cinq ans ; sans compter que la formation militaire des combattants de la *Basij Mostazafan*, les *Bassidjis*, est on ne peut plus limitée. Néanmoins, encadrés par les *Pasdarans*, ils constitueront le fer de lance des offensives iraniennes. La principale tactique utilisée par ces « martyrs » sera celle de l'attaque en vagues humaines, au cours desquelles des adolescents parfois désarmés avanceront continuellement

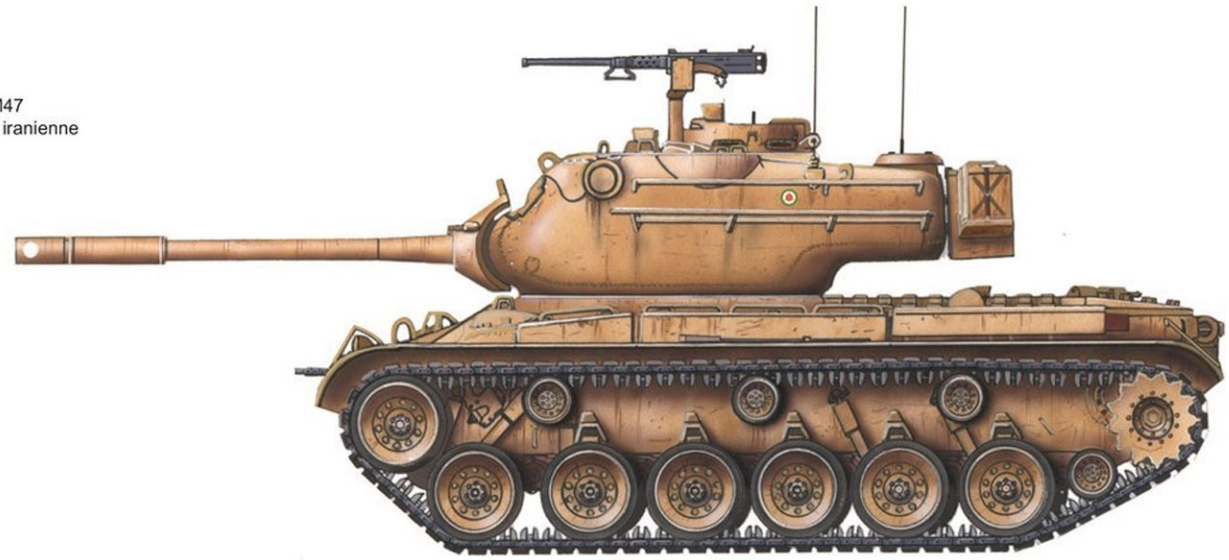


Attention ! Toutes les vues ne sont pas à la même échelle !

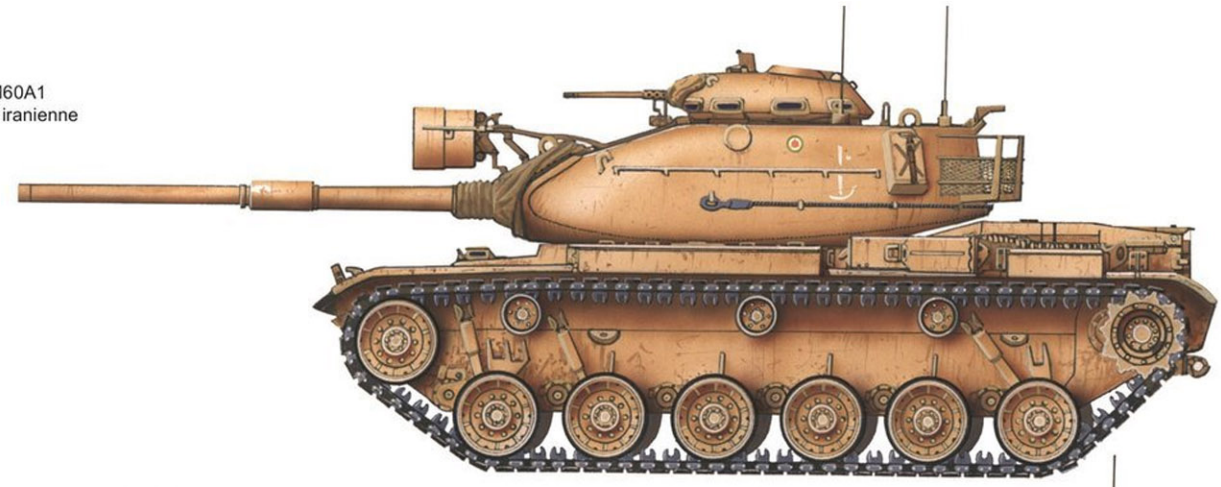
Char M48
Armée iranienne



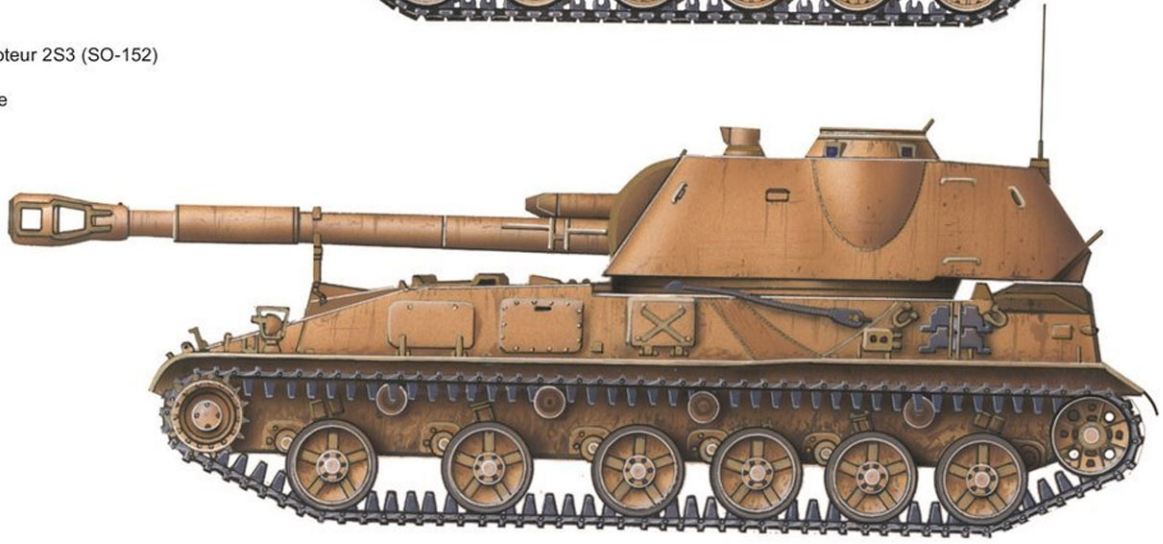
Char M47
Armée iranienne



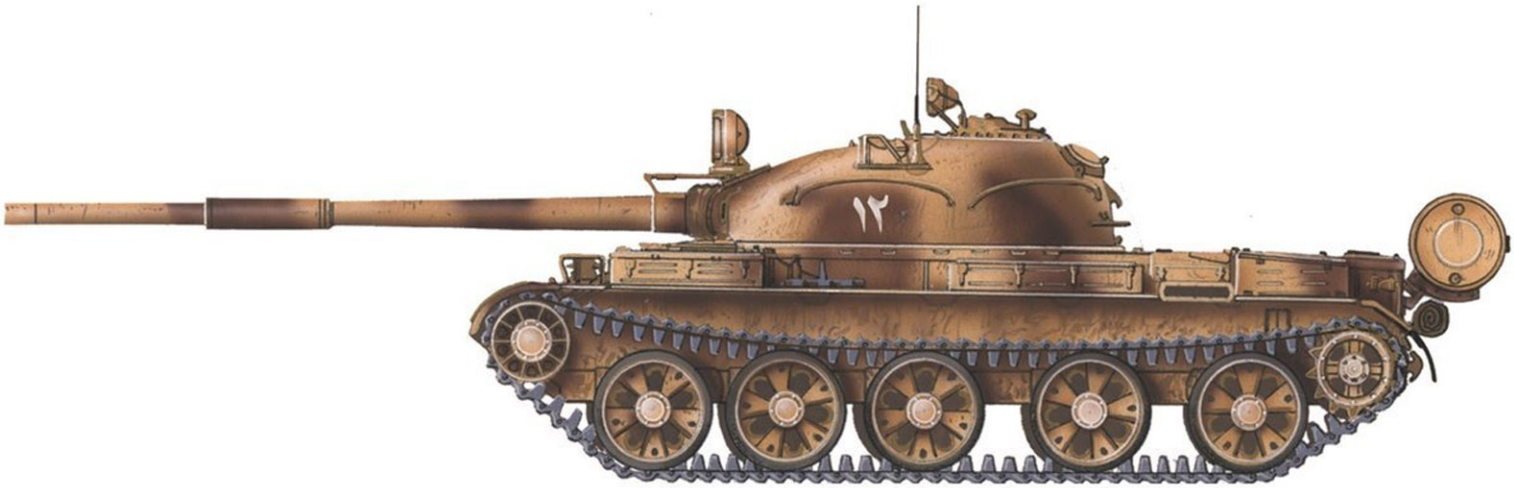
Char M60A1
Armée iranienne



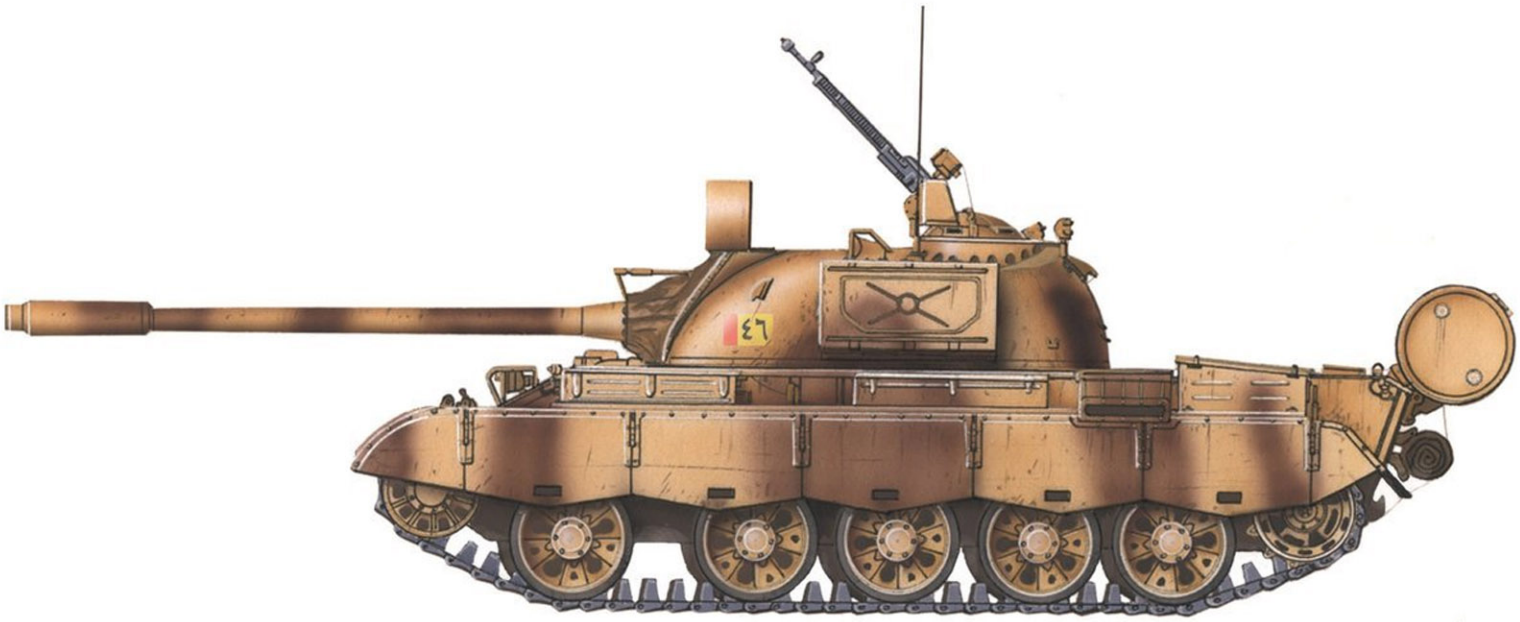
Obusier automoteur 2S3 (SO-152)
Akatsiya
Armée irakienne



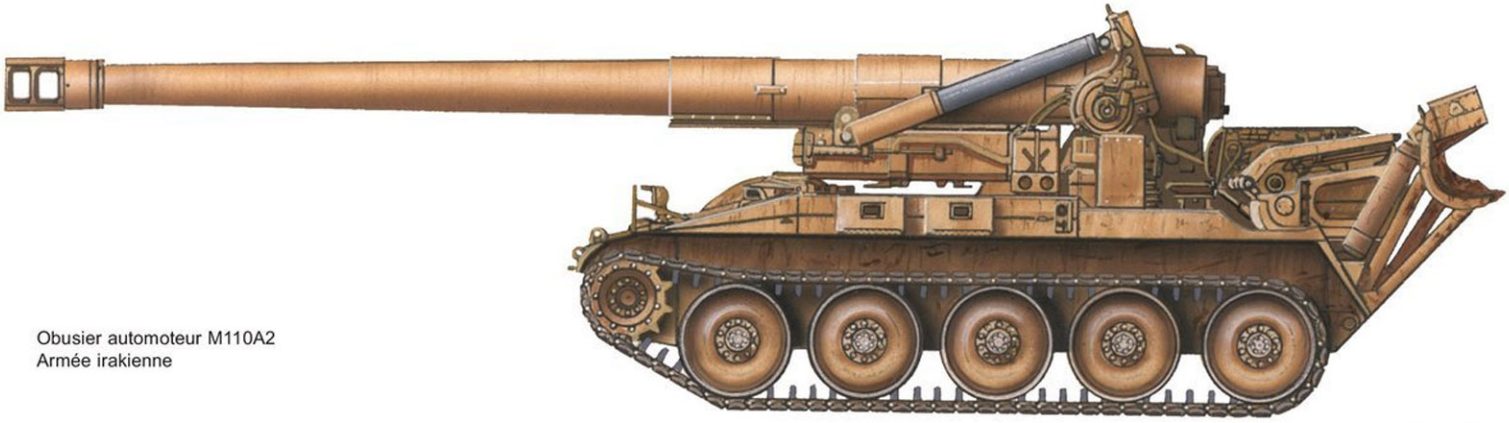
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006



Char T-62 Mod. 1960
Armée irakienne



Char T-55 (fabrication polonaise)
Armée irakienne



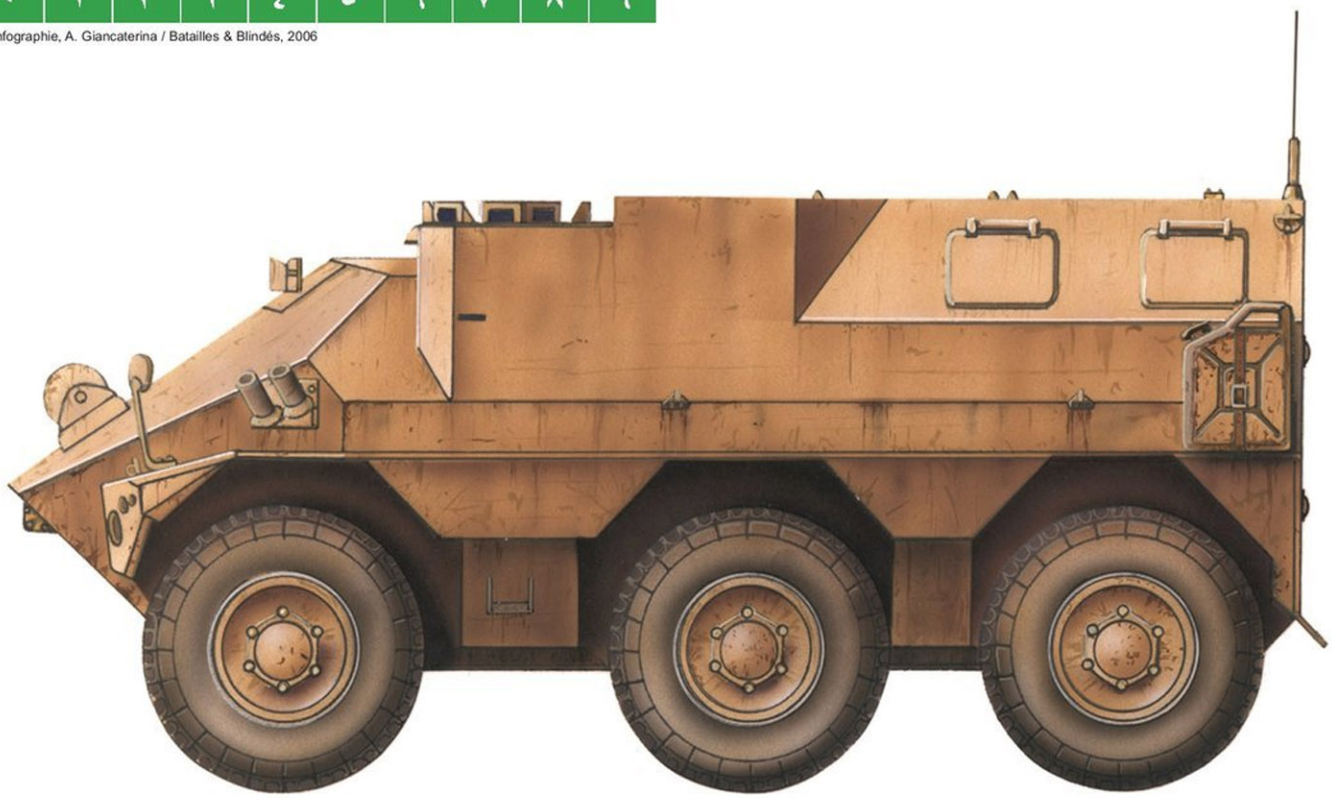
Obusier automoteur M110A2
Armée irakienne

Attention ! Toutes les vues ne sont pas à la même échelle !

Correspondance chiffres européens / arabes

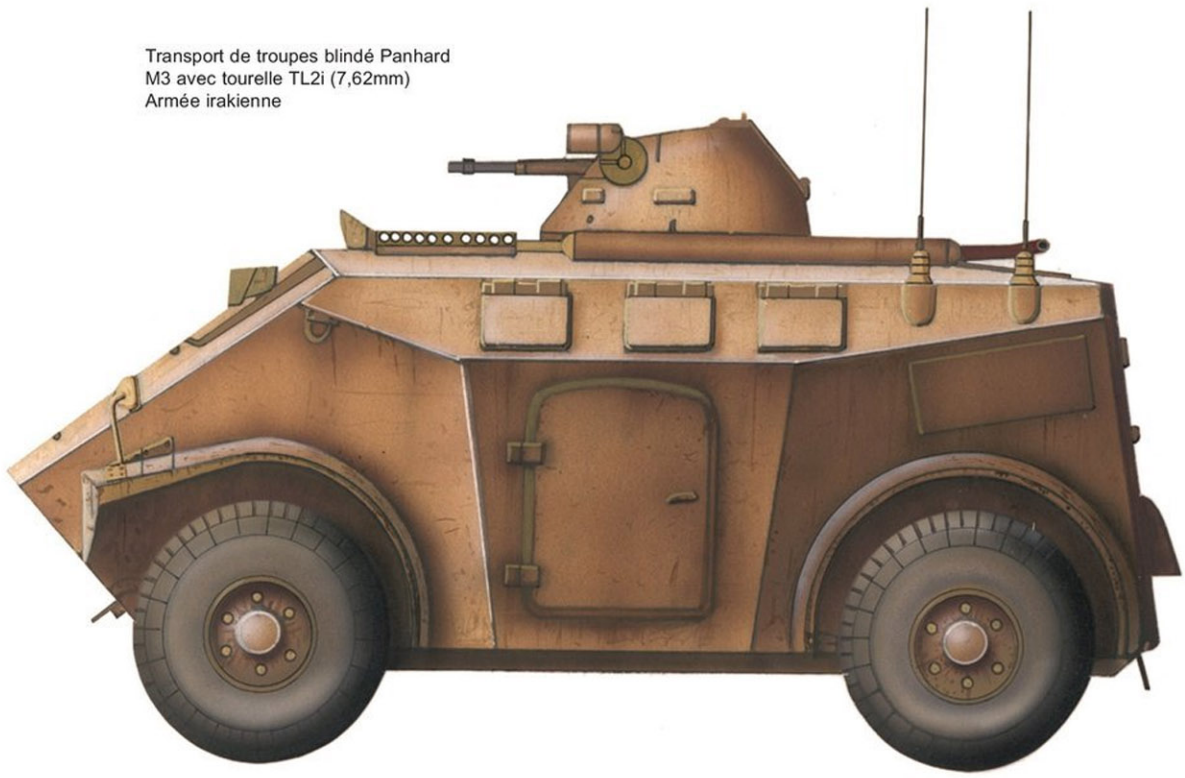
0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
٠	١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩

© Infographie, A. Giancaterina / Batailles & Blindés, 2006



Véhicule de commandement blindé
Panhard VCR
Armée irakienne

Transport de troupes blindé Panhard
M3 avec tourelle TL2i (7,62mm)
Armée irakienne



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006

Voici un autre visage de la guerre Iran-Irak, celui de cet adolescent iranien incorporé au sein de la *Basij Mostazafan*, l'armée populaire de réserve voulue par Khomeiny... Ce cliché saisissant a été pris dans les marais d'Hoveizeh.

DR

vers l'ennemi, en rangs serrés. Et peu importe le nombre de morts pour les chefs iraniens, l'essentiel étant que les *Bassidjis* progressent et qu'une brèche soit ouverte dans les lignes irakiennes afin d'y engager les Gardiens de la Révolution, plus expérimentés, mieux entraînés et correctement armés.

Les dirigeants irakiens voient leurs espoirs d'une guerre courte s'évanouir en fumée. Il ne fait aucun doute, et Bagdad est le premier à l'admettre, que le potentiel militaire iranien a été très largement sous-estimé, voire totalement mésestimé. La situation d'un point de vue irakien semblait malgré tout bien engagée. La jeune République islamiste paraissait ne pas rallier l'opinion de tous les Iraniens et, point capital, les cadres de l'armée avaient subi de plein fouet le contrecoup des purges politiques destinées à chasser les éléments les plus « corrompus ». En théorie, profitant de l'effet de surprise, la « *Blitzkrieg* » irakienne aurait dû donner le coup de grâce à un pays secoué par les violences de la révolution islamique. Pourtant, loin de s'effondrer, dans un sursaut de fierté nationale, le peuple iranien va faire corps autour de son chef spirituel, l'*Ayatollah* Khomeiny, et opposer une résistance farouche à l'envahisseur.

GUERRE DE POSITIONS

Commence alors une guerre de positions, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les pires moments de la Grande Guerre. Le 3 décembre, Téhéran annonce le déclenchement d'une série de contre-offensives destinées à bouter les Irakiens hors des frontières nationales. Les attaques ne peuvent débuter qu'un mois plus tard, délai mis à profit par Bagdad pour consolider ses positions. Le 5 janvier 1981, les Iraniens passent enfin à l'attaque, dans la région de Susangerg. Trois régiments blindés soutenus par des unités d'infanterie sont engagés. Cet assaut, lancé sans aucune coordination, oblige tout de même les troupes irakiennes à retraiter. Imprudemment avancés sur un terrain trop meuble, les chars iraniens subissent plusieurs contre-attaques. Assaillis de toutes parts et dépourvus de leur escorte d'infanterie restée trop en arrière, les M48, M60 et Chieftain se font étriller. Les casseurs de chars irakiens revendiquent la destruction d'une centaine de blindés ainsi que la capture de cent cinquante chars abandonnés par leurs équipages. Suite à cette catastrophe tactique, Téhéran renonce aux attaques d'envergure, d'autant que l'armée est frappée par une grave crise matérielle. L'essentiel de son armement est d'origine américaine, héritage du *Shah* oblige, et la rupture avec les États-Unis depuis l'affaire des otages de l'ambassade ne facilite ni l'entretien, faute de pièces détachées, ni l'approvisionnement en munitions. Les militaires iraniens vont pourtant maintenir leur pression sur l'ensemble du front. Jouant la carte de la prudence, Bagdad renonce à une offensive de grand style prévue pour le printemps. Une fois de plus, le commandement irakien trop frileux laisse passer une occasion de reprendre l'initiative. En mai, les Iraniens profitent de cet attentisme pour lancer une opération destinée à dégager Susanberg. Le succès des armes est au rendez-vous. Saddam Hussein décide alors d'un coup de bluff psychologique et propose à ses ennemis, le 28 juin, un cessez-le-feu pour la durée du Ramadan. Téhéran ne donne pas suite à cette offre. Le 27 septembre, dans le Khouzistan, à la surprise générale, les troupes iraniennes montent à l'assaut des positions irakiennes. Malgré leur résistance, ces dernières finissent par céder et les soldats du *Raïs* se replient à l'ouest du Karoun. L'opération débouche sur la rupture de l'encerclement de la ville d'Abadan. Saddam tente de nouveau de calmer le jeu en proposant une nouvelle trêve à l'occasion du *Moharrem*, un mois traditionnellement consacré par les musulmans à faire la paix avec leurs ennemis. Téhéran répond en lançant une nouvelle opération, le 29 novembre,

cette fois-ci contre les unités qui assiègent Bostan. Pressés par l'ardeur des fantassins iraniens, les Irakiens lâchent prise. Ces contre-attaques constituent de graves revers pour le président Hussein. Et pour ne rien arranger aux affaires de ce dernier, voilà que de violents combats embrasent la ville de Gilan-E-Gharb. Les Iraniens veulent s'en emparer pour, dans un second temps, se tourner vers Qasr-E-Chirine. Les Irakiens se défendent pas à pas et infligent de lourdes pertes à l'assaillant. Malgré leurs efforts, les troupes iraniennes ne parviennent pas à déloger l'ennemi. Les gains territoriaux sont faibles, voire insignifiants. Cependant, tout au long du mois de décembre, la tactique des « vagues humaines », aussi coûteuse en vies soit-elle, maintient les Irakiens sur la défensive. L'initiative stratégique a changé de camp. Mais Téhéran n'a pas encore gagné. L'armée du *Raïs* est loin d'être battue comme en témoigne son opération de la mi-février qui lui permet de reprendre le contrôle de la région de Bostan.

Le 17 mars 1982, les Iraniens repartent à l'assaut dans une série de grandes offensives qu'ils espèrent décisives. Baptisée « *Fath ol-Mobine* » – la « victoire évidente » – une première bataille a pour but de repousser le 4e Corps d'Armée irakien qui tient le front entre Susanberg et Desfoul. Le moins que l'on puisse dire est que les Irakiens vont payer au prix fort leur excès de prudence des mois précédents. Rappelons-nous que, par peur de pertes trop élevées, ils ont préféré ne pas investir ces deux villes. Or, c'est justement de ces localités que vont partir les offensives iraniennes. Surpris par une attaque nocturne, le 4e Corps ne résiste pas à la pression des cent mille hommes rassemblés pour l'occasion par Téhéran. Gênée par l'obscurité qui l'empêche de régler ses tirs, l'artillerie irakienne ne parvient pas à endiguer l'assaut iranien. Avec trois divisions étrillées par l'action combinée des *Bassidjis* et des Pasdarans, le bilan des pertes irakiennes est lourd. De leur côté, éprouvés par la violence des combats, les Iraniens marquent le pas et ne peuvent poursuivre une armée irakienne en pleine retraite. Cette offensive reste néanmoins un succès car pas moins de 2 000km² ont été libérés. Dans les airs, les F-4 Phantom de l'aviation iranienne mènent une série de raids sur les installations pétrolières irakiennes, mais aussi au Koweït, en réponse aux bombardements des oléoducs conduisant au terminal pétrolier de l'île de Kharg.

Char T-62 irakien dans les rues de Qsar-E-Chirine, à la fin de l'été 1982.

DR

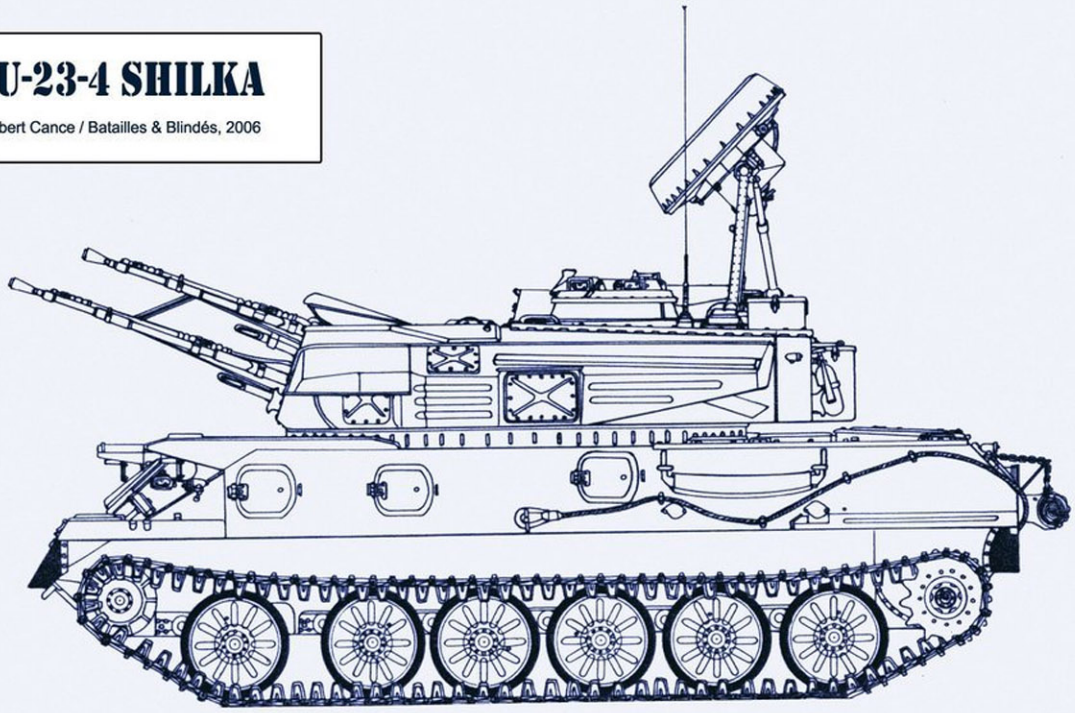
Ces attaques alertent et mobilisent la communauté internationale sur les risques d'extension du conflit. Les tentatives de médiation de l'ONU ou de l'Organisation de la Conférence Islamique n'aboutissent pas face à l'intransigeance iranienne qui pose comme préalable à toutes négociations le retrait des troupes ennemies. Retrait qui n'est évidemment pas envisageable pour Saddam car son armée est encore, à ce moment précis de la guerre, en position de force.

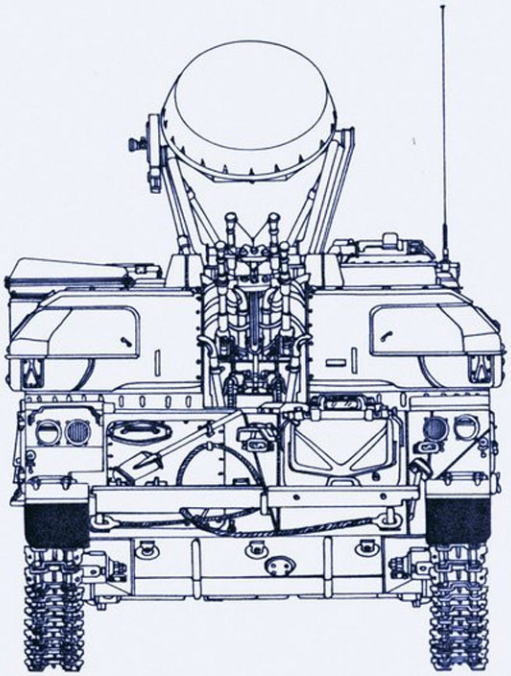
L'offensive « Jérusalem » débute à la fin du mois d'avril, dans le sud du Khouzistan, région que l'on appelle « le triangle pétrolier ». Le 30 avril 1982, les brigades iraniennes franchissent le Karoun avant de prendre le contrôle de la route Ahwaz-Khorramchahr en seulement trente-six heures. La garnison de Khorramchahr est isolée. Privé d'essence, de vivres et de munitions, le 3e Corps irakien résiste un temps, mais les assauts menés par soixante-dix mille soldats iraniens sont trop violents. Le 24 mai, les unités de Saddam Hussein sont obligées d'évacuer leurs positions sous peine d'être anéanties. L'armée irakienne sauve l'essentiel de ses divisions mécanisées, laissant tout de même dix-huit mille combattants sur le terrain, morts ou prisonniers. Ce « Stalingrad irakien », comme titrera un quotidien francophone de l'époque, est une énième catastrophe militaire pour Bagdad. Le *Raïs* et son clan doivent se rendre à l'évidence, les territoires conquis sur l'ennemi perse sont bel et bien perdus. D'ailleurs, tous croient l'armée irakienne battue. Et comme un an auparavant pour l'armée iranienne, tous se trompent lourdement. Profitant d'une baisse de régime de leurs ennemis liée à leur logistique inadaptée, les Irakiens se rétablissent le long de la frontière internationale où ils érigent des lignes défensives, notamment devant la ville de Bassorah qui semble être la cible de la prochaine offensive iranienne. Les revers successifs irakiens alarment néanmoins les nations arabes du Golfe qui, depuis le début de la guerre, soutiennent l'Irak à coup de pétrodollars. Toutefois, les monarchies du Golfe montrent peu d'empressement à se joindre au leader irakien dans sa bataille contre l'ennemi ancestral. Elles se contentent de le soutenir financièrement sans dépasser un certain seuil au-delà duquel l'Iran pourrait exercer des représailles. Un événement inattendu va permettre à Bagdad de reprendre l'initiative, du moins sur le plan diplomatique. Le 6 juin 1982, l'armée israélienne déclenche l'opération « Paix en Galilée » et envahit le Liban pour y détruire les bases de l'OLP. Saddam Hussein profite de cette diversion et de l'épuisement des troupes de Téhéran pour décréter un cessez-le-feu sur l'ensemble du front. Le 20 juin, il annonce le retrait immédiat et unilatéral de ses troupes du territoire iranien. Ce redéploiement permet d'une part de restaurer l'image de marque de l'Irak sur la scène internationale et, d'autre part, sur le plan militaire, de replier certaines unités mises en danger par les offensives iraniennes. Par un étrange tour de passe-passe diplomatico-médiatique, l'Irak devient ainsi le défenseur du monde arabe face à l'expansionnisme perse. Ce retrait irakien ne calme pourtant pas le ressentiment de Téhéran, Khomeiny déclarant qu'il faut « poursuivre la guerre en territoire ennemi pour aider le peuple irakien à se libérer du régime baasiste ». Déclarations qui n'ont d'autre effet que de raffermir la cohésion nationale irakienne...

SUITE & FIN DANS LE N°16 !

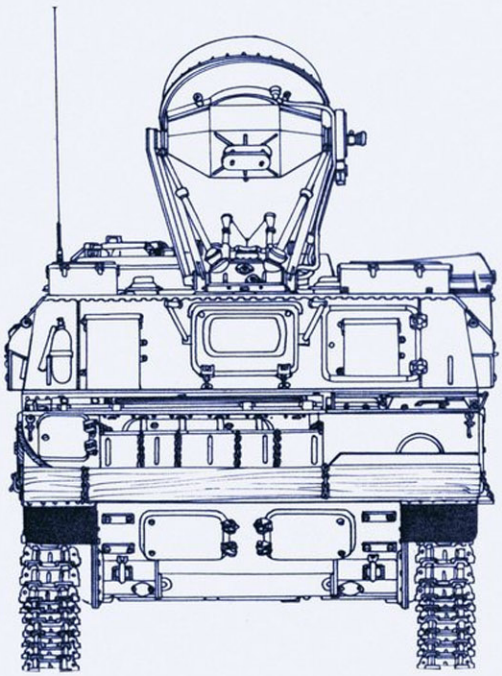
ZSU-23-4 SHILKA

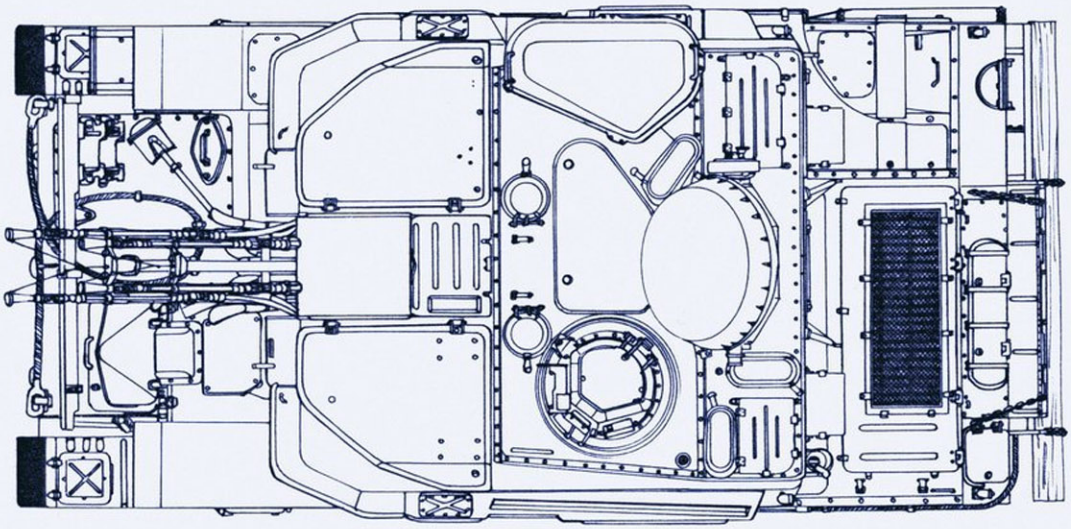
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

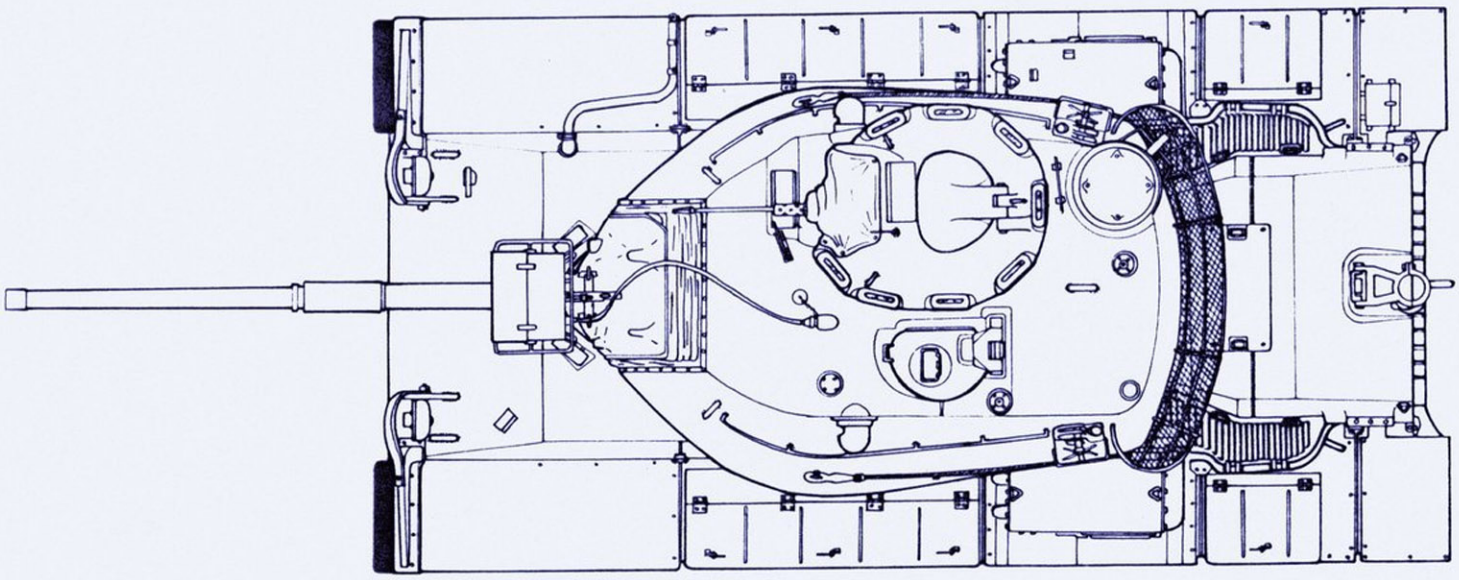


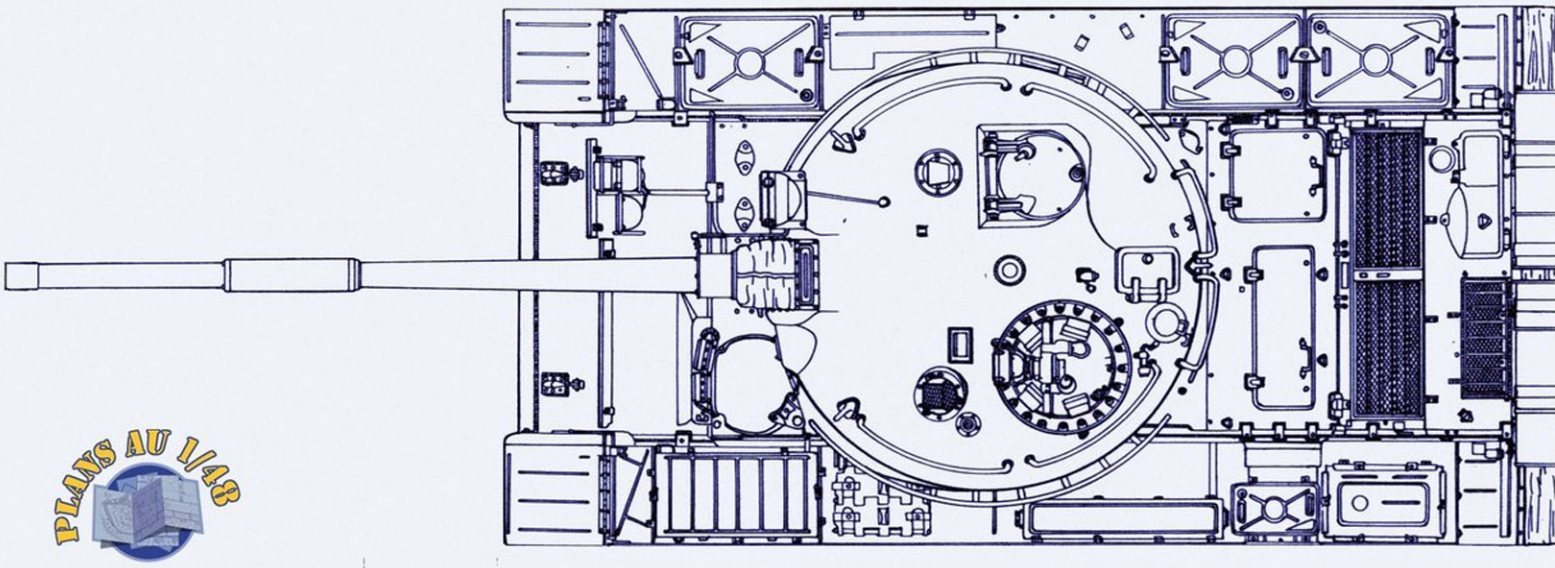


PLANS AU 1/48

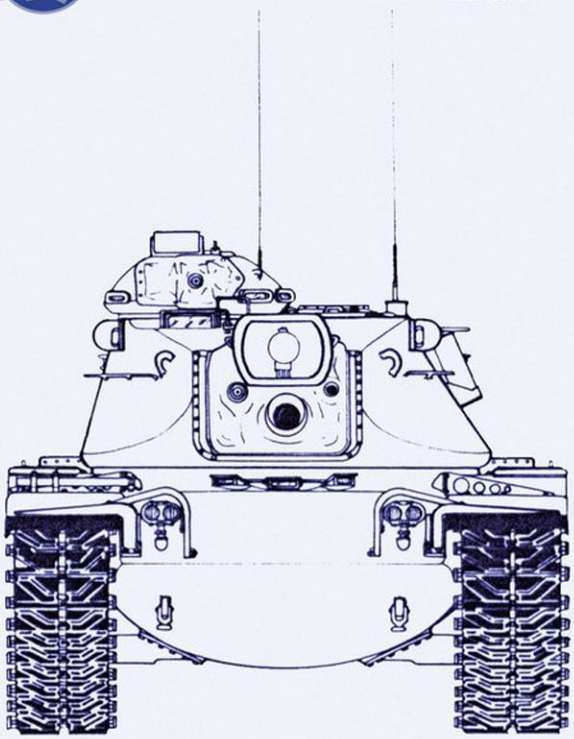


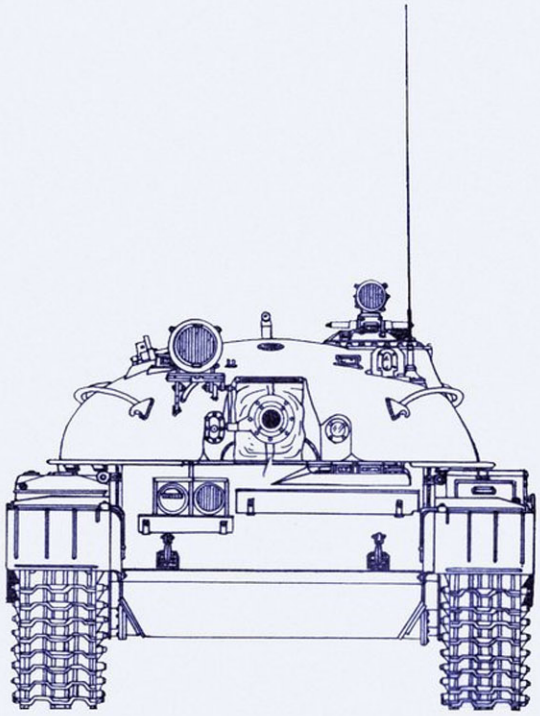






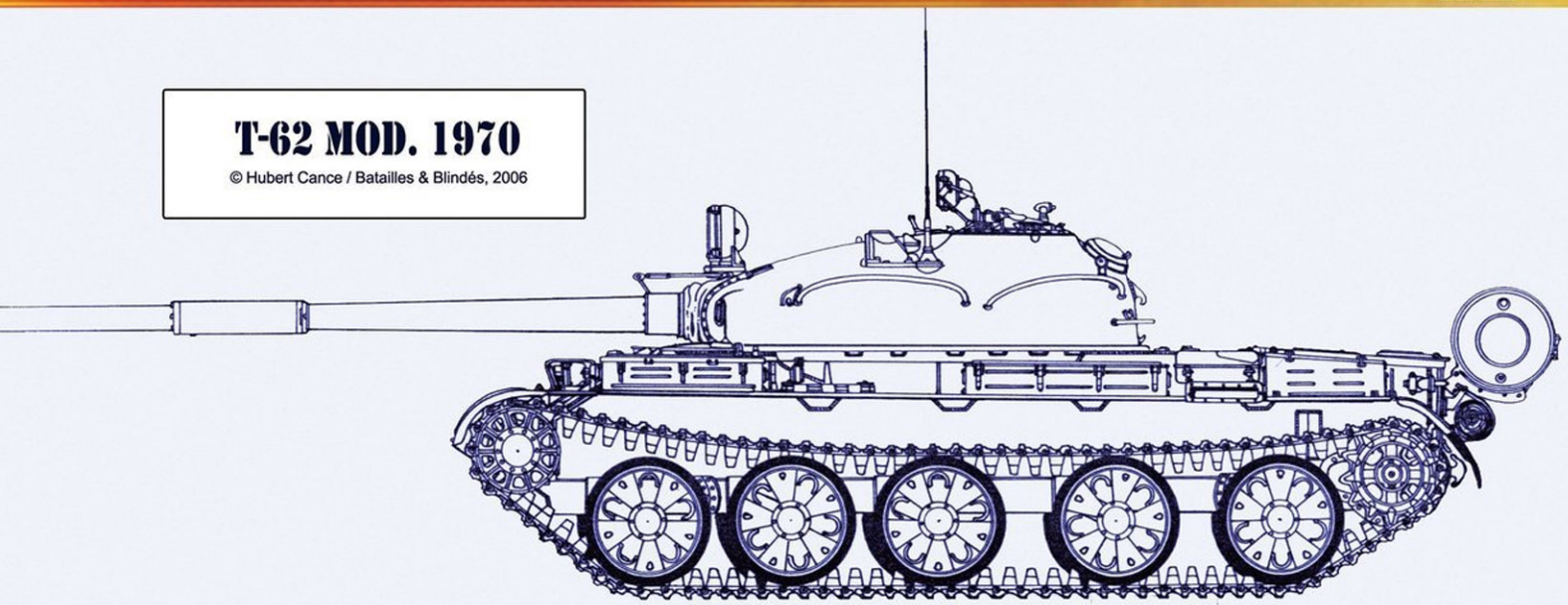
PLANS AU 1/48





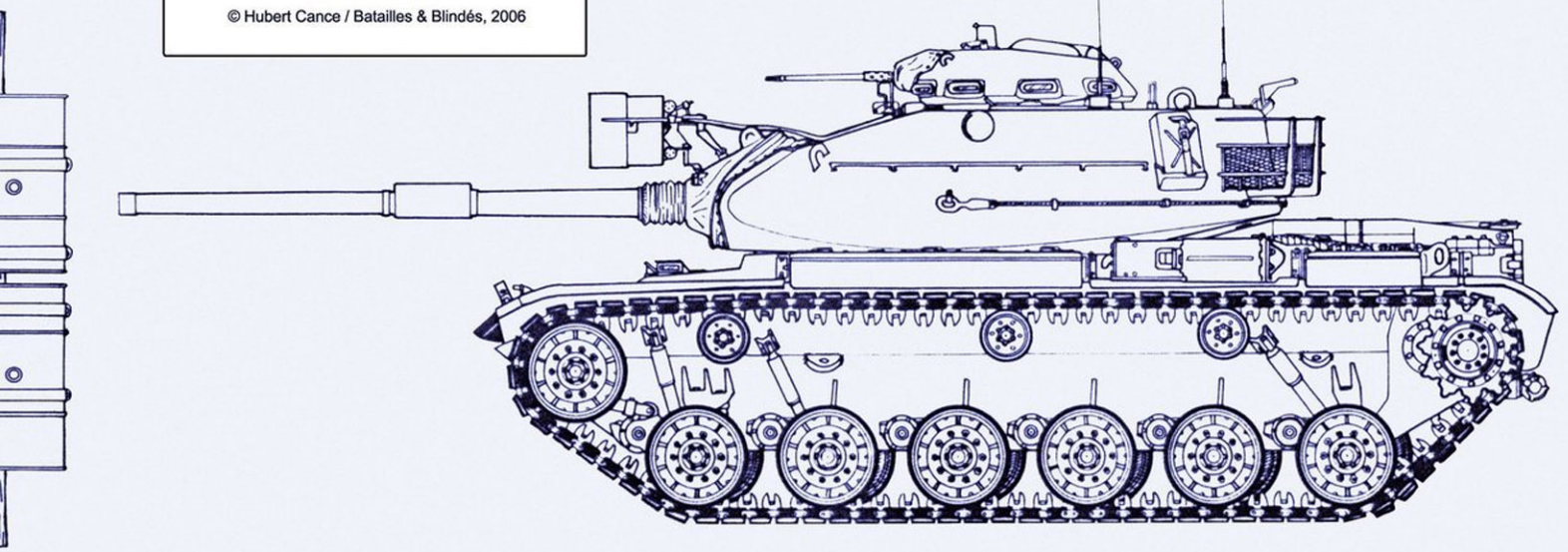
T-62 MOD. 1970

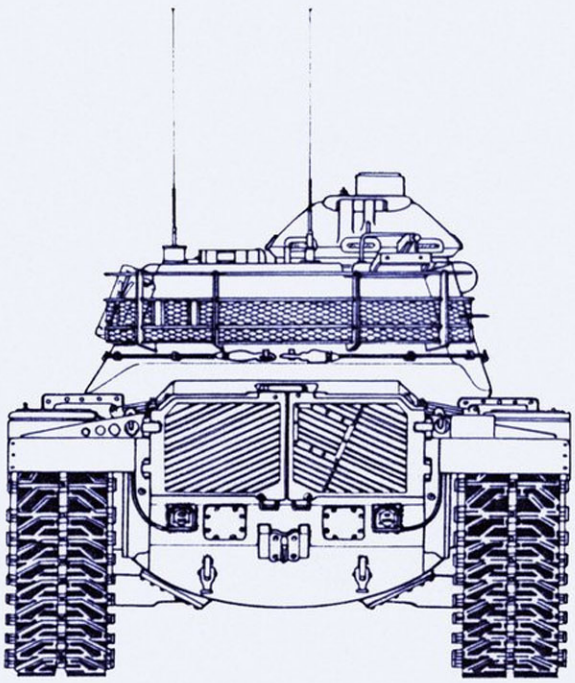
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

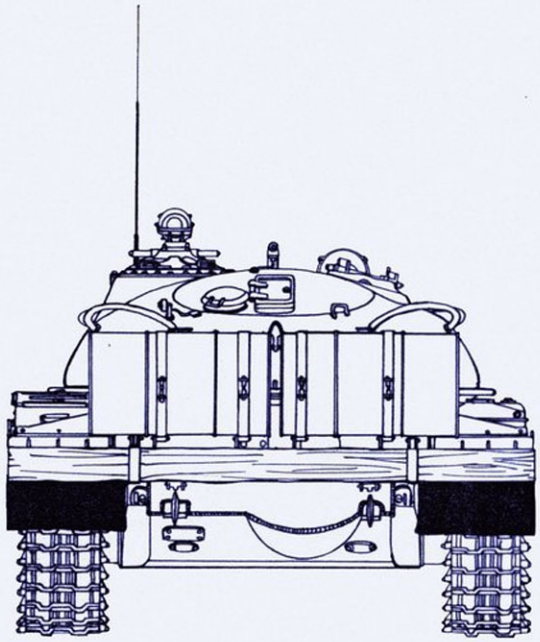


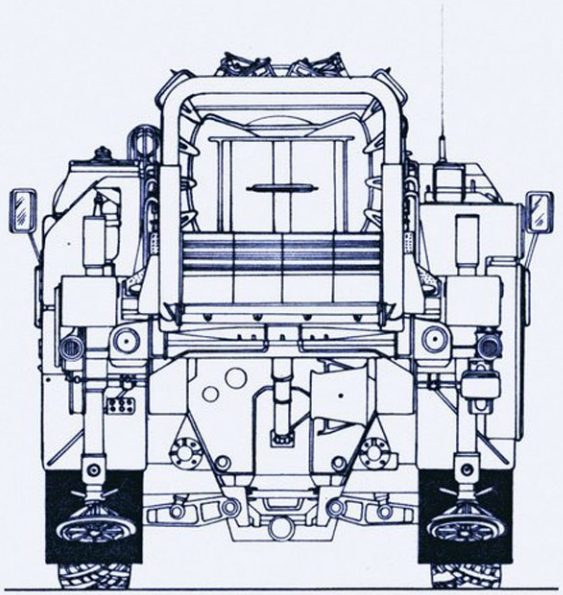
M60A1

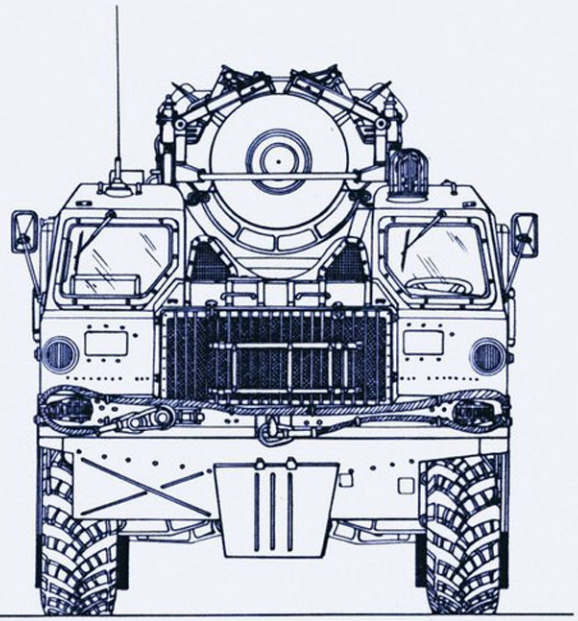
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006







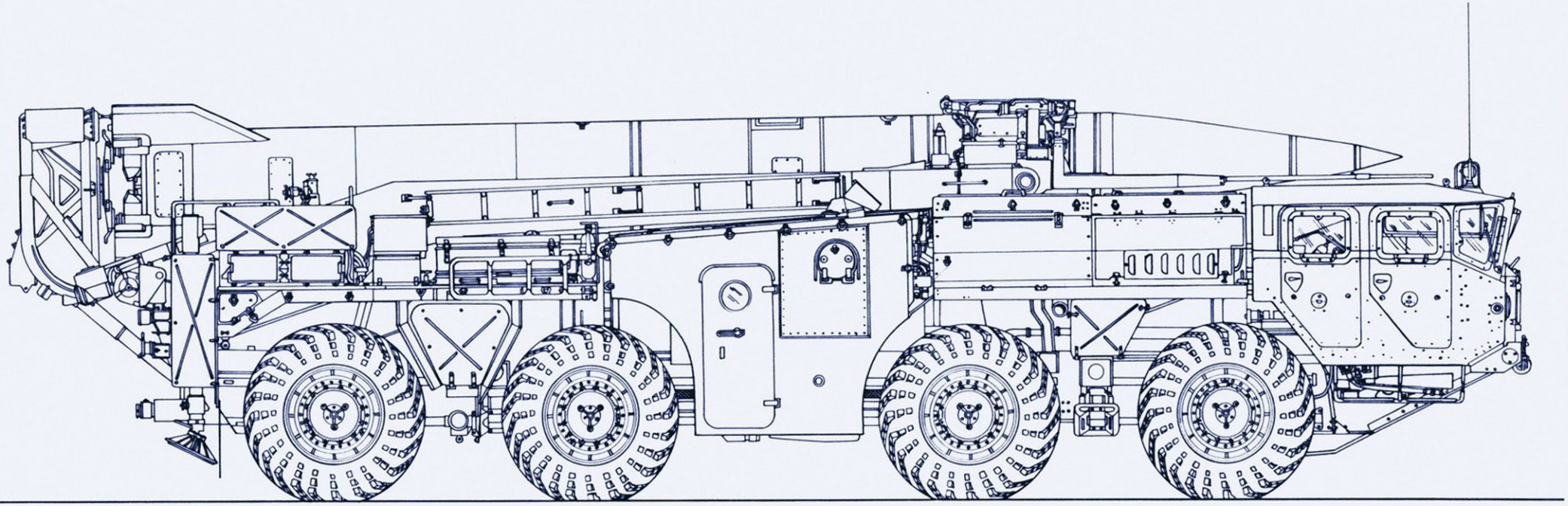


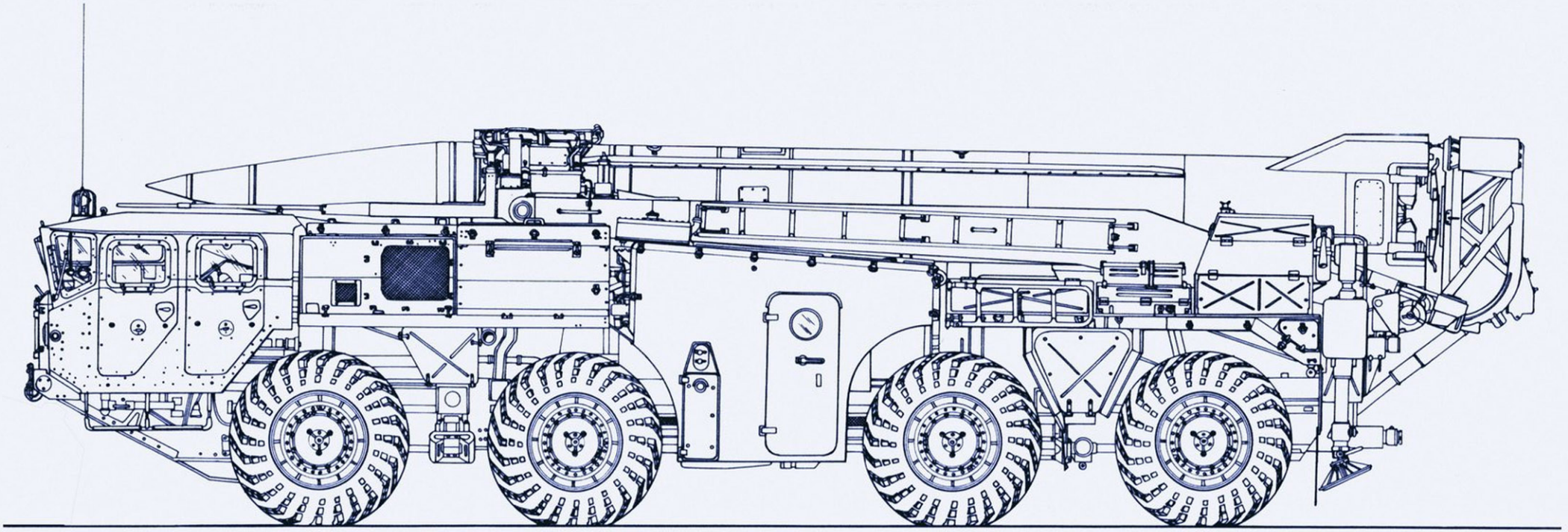


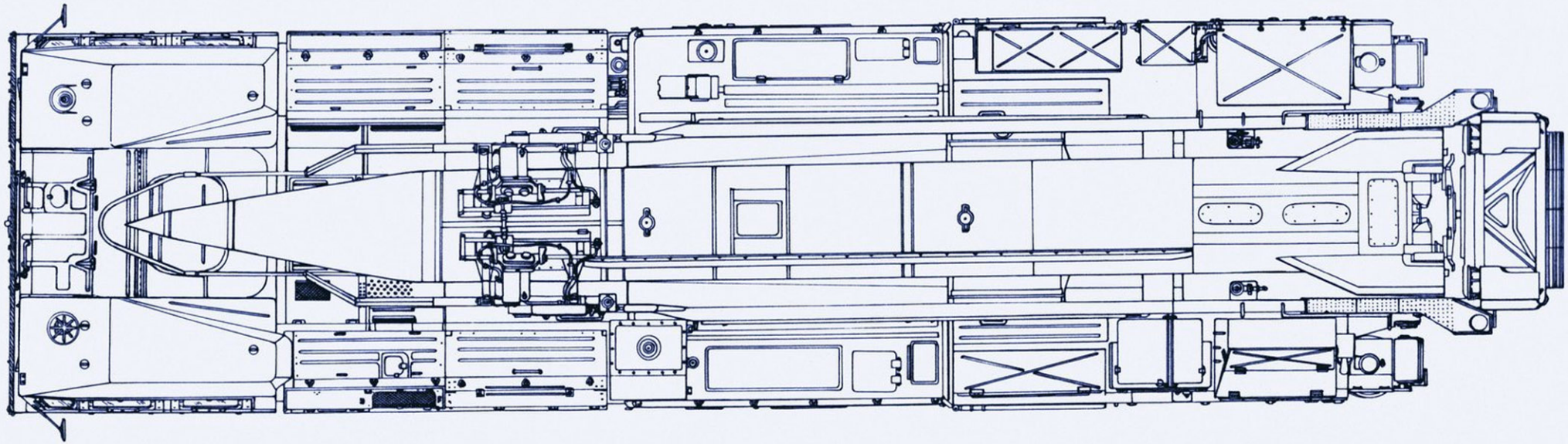
SCUD B / MAS 543

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

PLANS AU 1/43

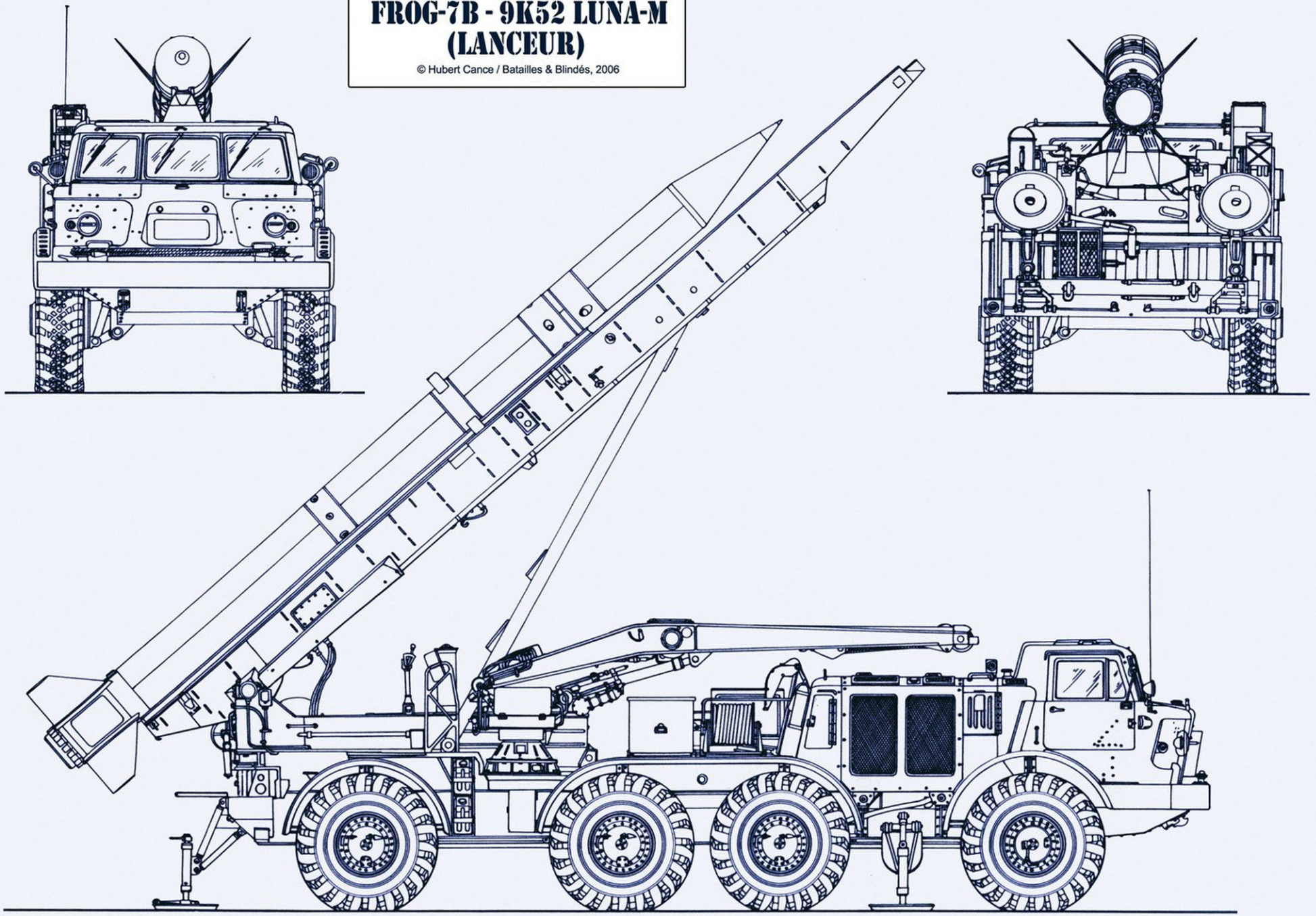


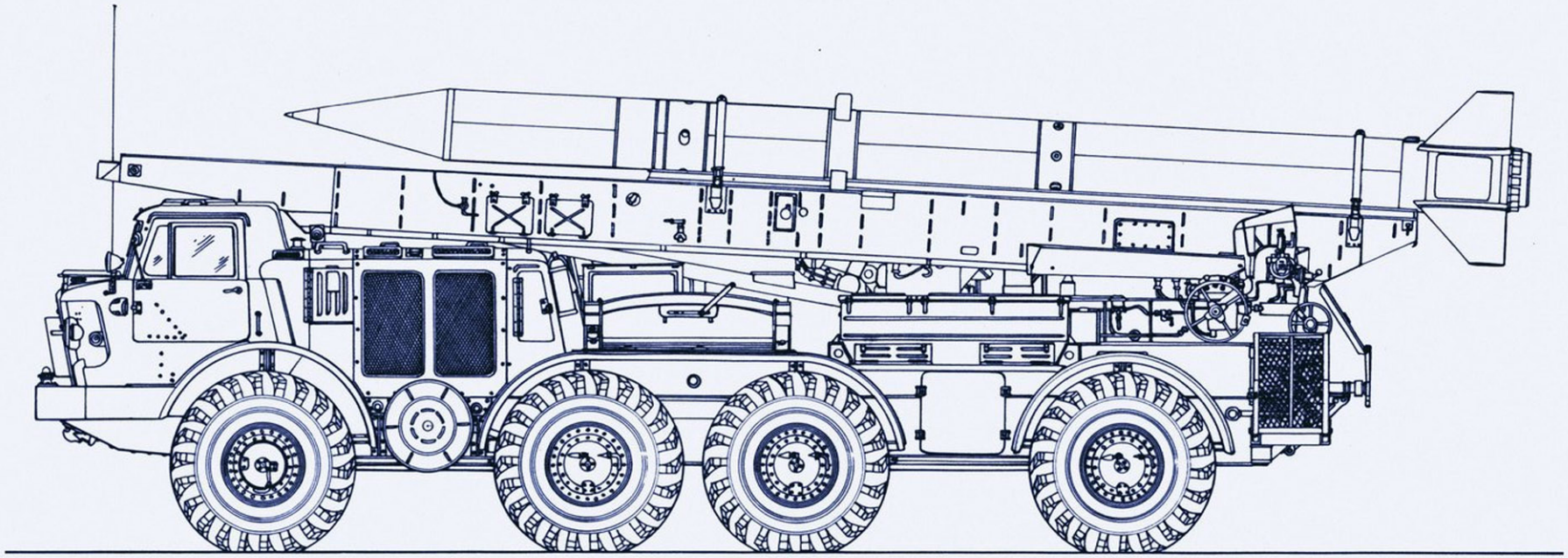




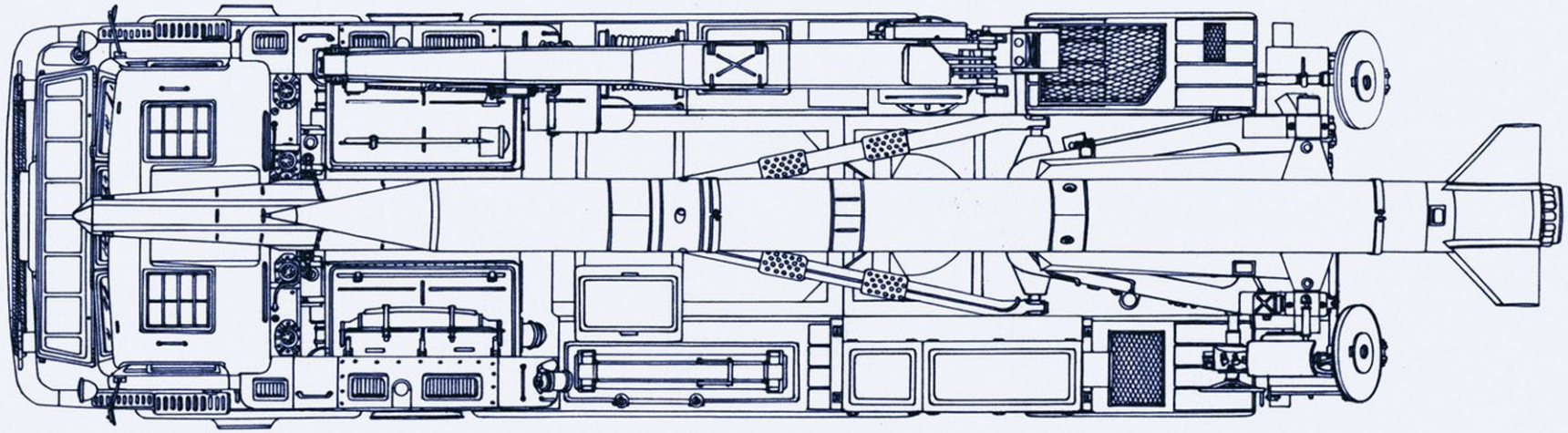
FROG-7B - 9K52 LUNA-M (LANCEUR)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006



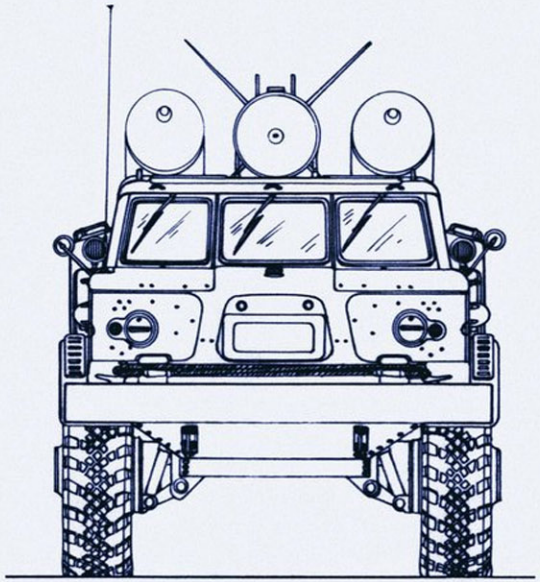


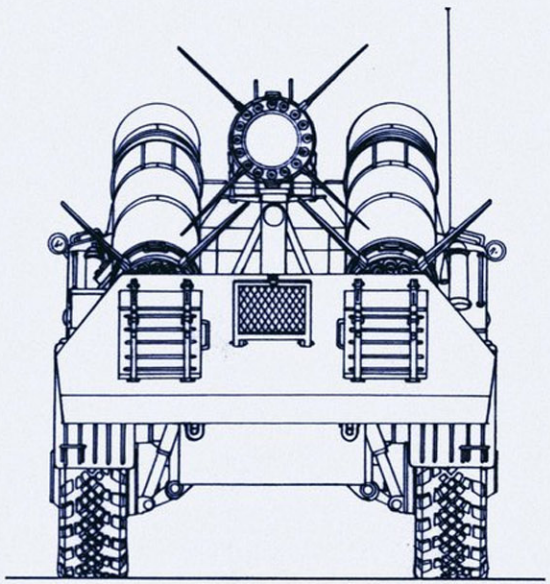
PLANS AU 1/48



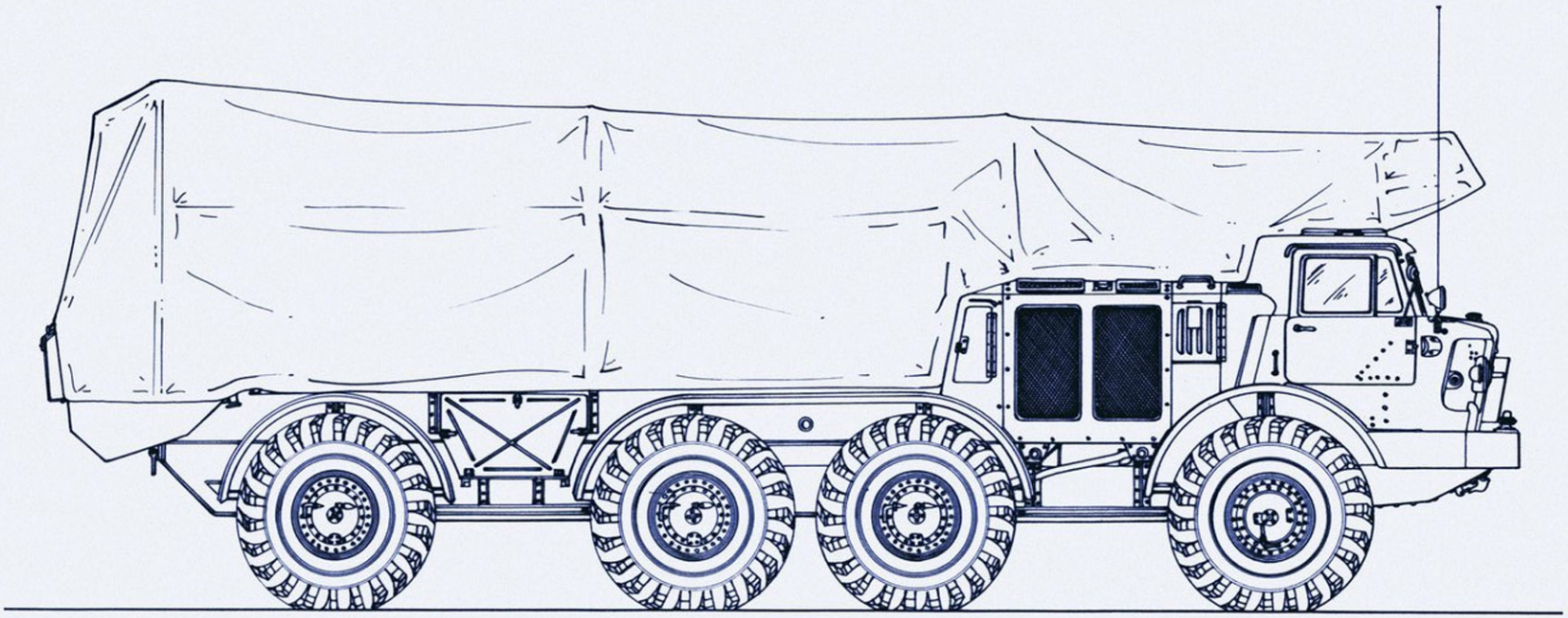
FROG-7B - 9K52 LUNA-M (RAVITAILLEUR)

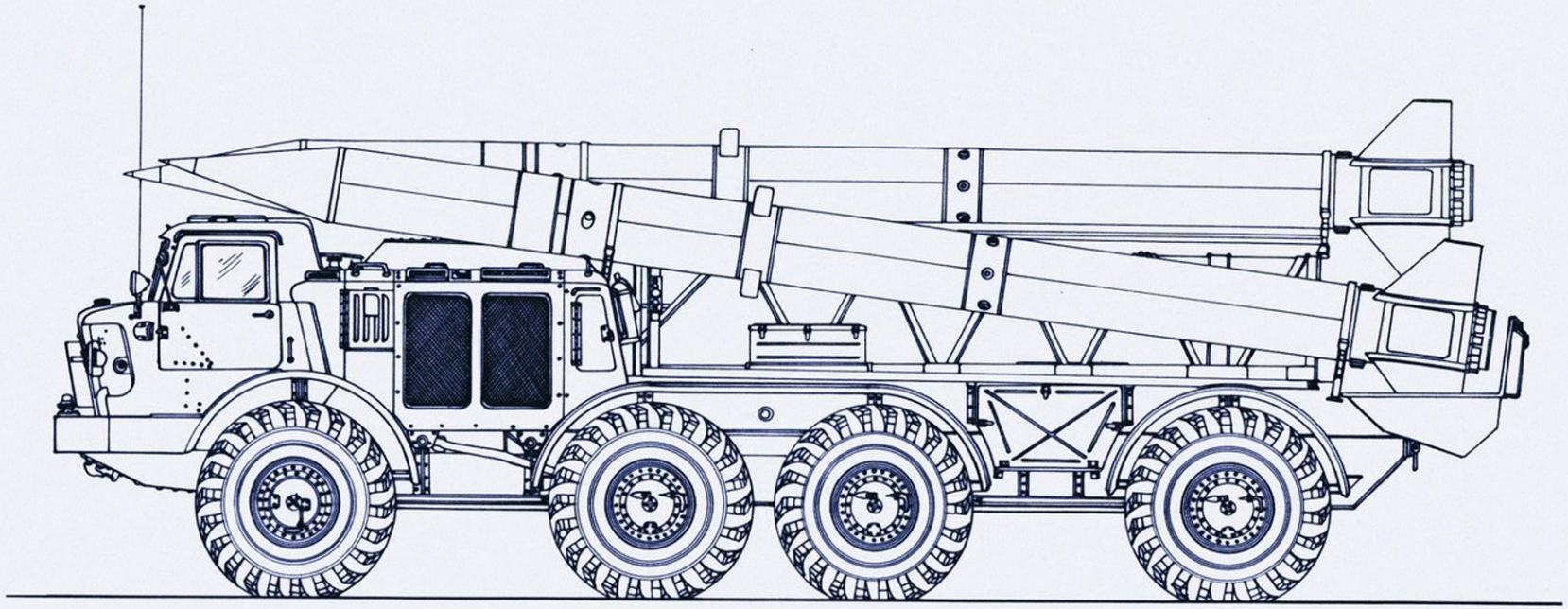
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

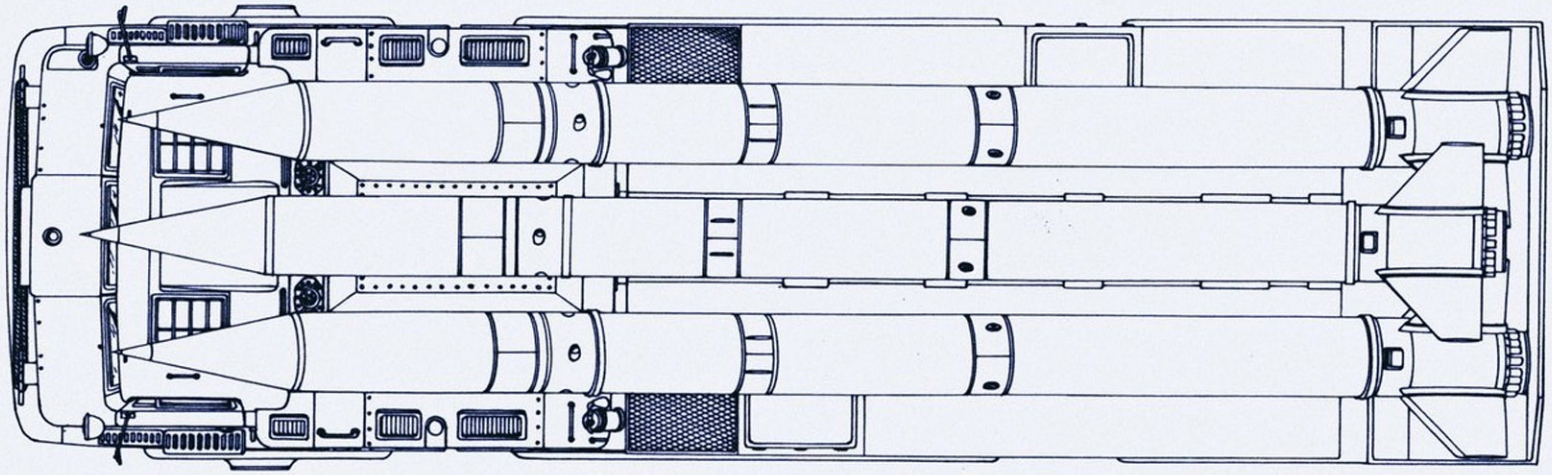




PLANS AU 1/48







L'ARMÉE D'HITLER

Une fois n'est pas coutume, cette fiche de lecture ne traitera pas d'un ouvrage dans sa globalité mais de l'une de ses parties, en l'occurrence les deux premiers chapitres du livre « L'Armée d'Hitler » commis par l'historien Omer Bartov.

Dans le cadre de son analyse portant sur les rapports entre l'Armée allemande et les nationaux-socialistes au cours de la Seconde Guerre mondiale, Bartov a travaillé sur un phénomène rarement abordé par ses pairs : la « démodernisation » et la destruction des « groupes primaires » des unités de la *Wehrmacht* sur le front de l'Est. À l'aide d'outils méthodologiques et analytiques propres à l'Histoire moderne, l'auteur se livre ainsi à une étonnante étude de l'évolution de l'Armée allemande sur le front russe, de juin 1941 jusqu'en 1944-45 et l'invasion du *Reich* par les Soviétiques.

L'idée-force caractérisant les travaux de Bartov est que le défi engendré par la lutte à mort que se livrent Berlin et Moscou va progressivement engendrer un déclassement de l'Armée allemande sur le plan de la modernité technologique. Si tout ou presque a déjà été écrit quant aux « défauts » de la *Wehrmacht* de 1940, notamment au sujet du décalage existant entre les divisions de *Panzer*, unités modernes et rapides, et le gros de la masse de manœuvre – dont les moyens étaient encore ceux des armées de 1918 – il n'en demeure pas moins intéressant de disséquer l'évolution de cette même Armée allemande lors de la Grande Guerre Patriotique, ce, en se tenant à l'écart des poncifs ressassés par d'aucuns.

L'auteur relève que c'est dès les premières semaines de l'invasion que les pertes matérielles subies par les Allemands enclenchent cette dynamique de « démodernisation ». Malgré les efforts des ateliers de maintenance installés à l'arrière, celle-ci deviendra flagrante dès les premiers jours de l'automne 1941 et se poursuivra tout au long de l'année 1942. C'est ainsi qu'en septembre 1941, près des deux tiers des *Panzer* de l'*Ostheer* ont déjà été mis hors de combat ! À titre d'illustration, Bartov suit l'évolution de la *18. Panzer-Division* – *2. Panzergruppe*, *Heeresgruppe Mitte*, secteur de Smolensk, Briansk, Tula – qui débute la campagne de Russie avec environ deux cents chars et automitrailleuses. En deux semaines de combats, la division perd environ quatre-vingts blindés, soit moins de 40% du total initial. Le 24 juillet 1941, après un mois de combat, l'unité du *General der Panzertruppen* Walther Nehring ne compte plus que douze chars. Quant à sa colonne de ravitaillement motorisée, elle a été entièrement détruite. Et si l'on poursuit l'étude des dotations en chars de la *18. Panzer-Division*, renforcée en août pour les grandes offensives vers Moscou, on constate que la dégradation se poursuit implacablement. De la douzaine de blindés disponible le 9 novembre 1941, il n'en reste plus aucun dix jours plus tard. La division cuirassée est ainsi totalement privée de chars !

Du point de vue de la soldatesque, notamment des fantassins ne faisant pas partie des troupes motorisées, la « *Blitzkrieg* » vire rapidement à une effroyable guerre d'usure où les phases d'avance et de blocage se succèdent. Ce « stop and go » permanent génère très vite un épuisement moral et une dégradation de l'état physique des soldats, phénomènes qui seront relevés dès juillet par les médecins militaires du service de

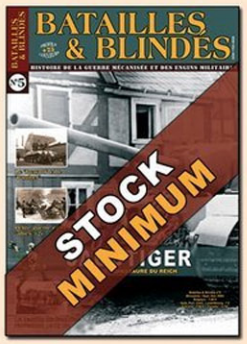
santé de la *Wehrmacht*. Cette usure générale est d'ailleurs perçue de différentes manières par les combattants eux-mêmes : les armes modernes sont de moins en moins nombreuses, les munitions viennent à manquer, le ravitaillement ne suit pas tandis que la vie au front devient primitive et que la supériorité matérielle ennemie ne cesse de se renforcer. Tout ceci n'est pas sans conséquences sur l'état de santé des Landser : grippes, typhus, épidémies de fièvre éruptive deviennent monnaie courante. Bien sûr, l'auteur précise aussi que cette situation joue grandement sur le moral. Le comportement des soldats envers les civils évolue et les brutalités commencent à se multiplier. Ces phénomènes interdépendants déboucheront sur l'instauration d'une discipline de fer (selon les chiffres officiels, il y aura plus de quinze mille exécutions de soldats allemands durant la Seconde Guerre mondiale, à rapprocher de la centaine de la Der des Ders) ainsi que sur la montée en puissance de la propagande à destination des troupes. Le visage quotidien des opérations sur l'*Ostfront* est donc loin – très loin même ! – de l'image romancée d'un jeune *Bordführer* lançant son *Panzer* à la conquête des steppes d'Ukraine...

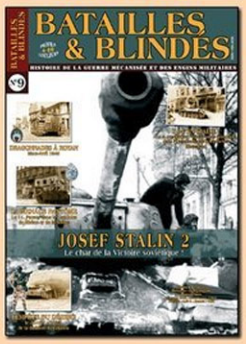
Mais l'impact de la guerre à l'Est est encore plus conséquent si l'on prend en compte le fait qu'elle a aussi détruit les « groupes primaires » qui faisaient la force de l'Armée allemande jusqu'alors ; ce vocable fait référence à la notion des « camarades de combat » qui, luttant ensemble et se soutenant mutuellement, forment une unité sociale fondamentale au sein des troupes de combat. Ainsi, dès le début des opérations et comme pour les matériels, les pertes humaines furent très sensibles. En novembre 1941, certaines *Infanterie-Divisionen* accusaient déjà des taux de pertes avoisinant les 50%, voire plus encore. Confrontée à cette hémorragie, la Wehrmacht atteint rapidement les limites de son système de remplacement fondé sur l'*Ersatzheer*. Après le rappel des hommes exemptés car affectés à des taches prioritaires au sein du *Reich*, les *UK-Stellen*, il fut décidé, en octobre, de retirer du front des unités expérimentées afin de les amalgamer, au sein de nouvelles divisions, avec des jeunes recrues ainsi que des soldats prélevés dans des unités stationnées à l'ouest. Cette première étape fut suivie par d'autres, reposant sur le même principe : prélèvement des restes d'unités expérimentées en vue de les renforcer avec des soldats sortant à peine l'instruction ; rappelons aussi qu'en 1942, du fait de la guerre à l'Est, l'âge de la conscription en Allemagne sera abaissé à seize ans.

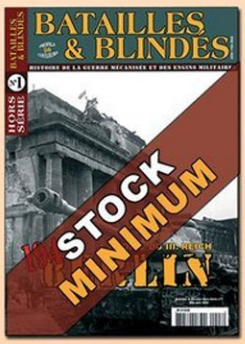
Ces opérations, fréquentes et complexes, auront pour effet direct de supprimer la possibilité de constituer ces « groupes primaires » si précieux pour la cohésion des troupes au combat. De juin 1941 au début de l'été 42, malgré de constants renforcements, l'Armée allemande accusera un déficit de sept cent cinquante mille hommes, alors même que, dans l'intervalle, le nombre de divisions ne cessera de croître. Cette augmentation aura des conséquences dramatiques puisque ces pertes constantes engendraient à la fois la destruction des « groupes primaires » existants et l'impossibilité d'en constituer de nouveaux. L'auteur analyse ce phénomène à l'aide d'exemples éloquents. Retenons aussi qu'en mars 1945, la *Wehrmacht* aura perdu sur le seul front de l'Est plus du double des effectifs engagés le 22 juin 1941, soit plus de six millions d'hommes ! Un carnage largement supérieur aux ratios observés lors de la Première Guerre mondiale. Les conséquences de la « démodernisation » de l'Armée et de la destruction des « groupes primaires » seront terribles, aussi bien sur le plan moral que sur celui des aptitudes à combattre. À l'inverse de la Grande Armée en Espagne, la *Wehrmacht* ne sera pas confrontée à une lente érosion de ses effectifs mais à une saignée permanente, sans qu'aucune perspective de compensation ne soit envisageable. En outre, la brutalité de cette « démodernisation » et de la solitude dans laquelle se trouveront plongés les survivants expliqueront l'emprise que la propagande nazie exercera sur les esprits des plus jeunes.

RUBRIQUE : C. MAS

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD !







Les anciens numéros sont servis dans la limite des stocks disponibles et par ordre chronologique des commandes

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°14 inclus.
France : **35.00 euros** - UE, Suisse et DOM-TOM : **40.00 euros** - Reste du monde : **45.00 euros**

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-contre au prix de **8.00 euros** pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations.

☐ Oui, je souhaite recevoir le premier hors-série de Batailles & Blindés sur la **Bataille de Berlin en 1945**.
France : **14.90 euros** - UE, Suisse et DOM-TOM : **18.00 euros** - Reste du monde : **22.00 euros**

☐ Oui, je souhaite recevoir le deuxième hors-série de Batailles & Blindés sur l'**Opération Daguet**.
France : **12.50 euros** - UE, Suisse et DOM-TOM : **16.50 euros** - Reste du monde : **20.00 euros**

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

E-Mail (facultatif) : ..... Téléphone (Facultatif) : .....

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Mandat Postal Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)

☐ Carte Bancaire

Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

☐ N°5
☐ N°6
☐ N°7
☐ N°8
☐ N°9
☐ N°10
☐ N°11
☐ N°12
☐ N°13
☐ N°14

CARAKTERE
Service des abonnements
29 boulevard Rabateau
13008 MARSEILLE - France

Personnages © 14 - Caraktère / Batailles & Blindés - 2006

CYBER STRATÈGE

DÉJÀ EN KIOSQUE !

N° 3

Les passionnés de *STRATÉGIE PC* et de *SIMULATION TACTIQUE* ont leur magazine !

Dossier spécial Iron Warriors / T-72

Huit pages de conseils et d'analyse pour découvrir le jeu de référence du combat blindé

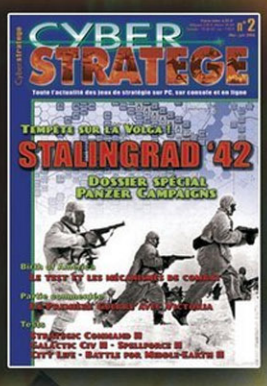
Heroes of Might & Magic V

La série de légende fait son retour ! Notre avis détaillé + Interview exclusive d'Olivier Ledroit

Supreme Commander

Le RTS Suprême ? Tout sur le futur grand jeu de l'année 2007 !

Tous les deux mois en kiosque, 100 pages de test, d'analyse stratégique et de preview !

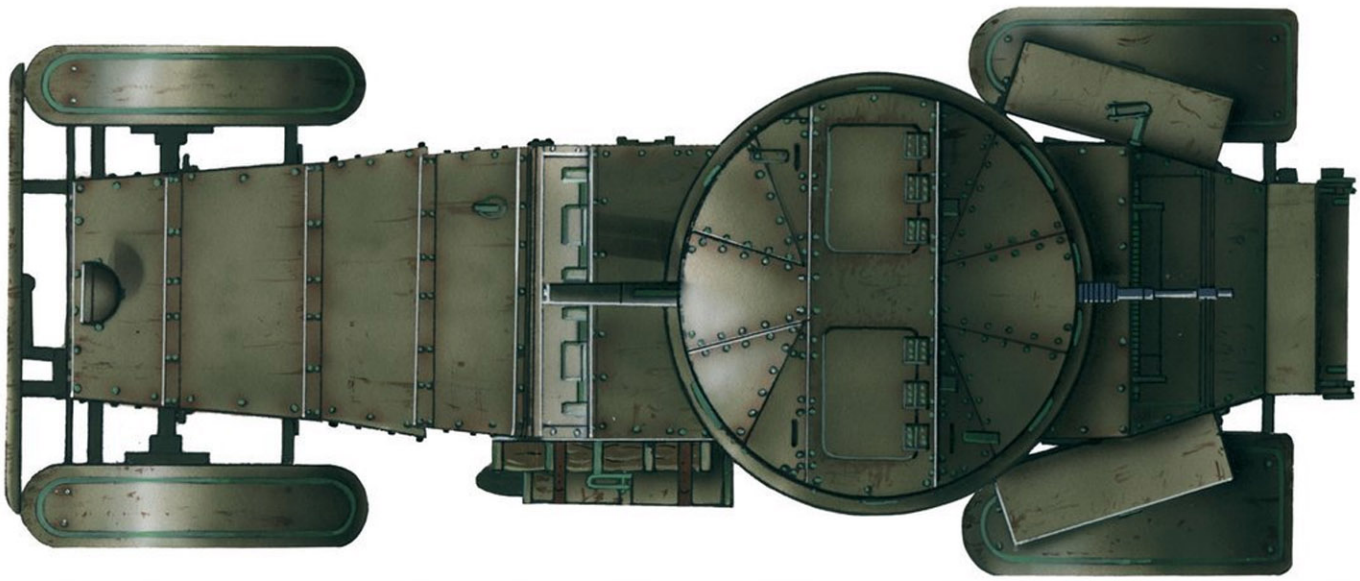


Retrouvez **nos actus et nos abonnements**
commandez **les anciens numéros**
Participez à notre **forum de discussion**
sur **www.cyberstratege.com**

Attention ! Toutes les vues ne sont pas à la même échelle !

Automitrailleuse White

Maroc - 1922



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006